



POUR elle

ELIZABETH
HOYT

*Troubles
intentions*

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE - 1

AVENTURES & PASSIONS

Elizabeth Hoyt
Troubles intentions
Les fantômes de Maiden Lane 1

Titre original :
WICKED INTENTIONS

Traduit de l'américain par :
Daniel Garcia

J'ai lu
Aventures & Passions

*Pour ma sœur, Susan, bien qu'elle s'évertue
à railler mes compétences en informatique.
Je t'aime très fort quand même.*

Remerciements

Je remercie tous ceux qui m'ont aidée pour ce livre : mon agente, Susannah Taylor, mon éditrice, Amy Pierpont, Diane Luger, pour ses merveilleux projets de couverture, et toute l'équipe commerciale, et notamment Bob Levine, sans oublier ma correctrice, Carrie Andrews. Merci à vous tous.

Il était une fois, dans un pays depuis longtemps oublié, un roi très puissant que tous redoutaient et que personne n'aimait. On l'appelait le roi Sans-Cœur...

Londres, février 1737

Une femme qui traversait à minuit le quartier Saint-Giles était soit folle, soit totalement désespérée. Ou les deux — et Tempérance Dews avait le sentiment d'appartenir à cette dernière catégorie.

— Les gens prétendent que le fantôme de saint Giles revient hanter le quartier durant des nuits comme celle-ci, chuchota Nell Jones, la domestique de Tempérance.

Cette dernière lui adressa un regard sceptique. Nell avait fait partie durant trois ans d'une compagnie d'acteurs itinérants, et elle en avait gardé un certain goût pour le mélodrame.

— Il n'y a pas de fantôme par ici, répliqua fermement Tempérance.

La brise hivernale était déjà suffisamment glaçante sans qu'il soit besoin d'y ajouter un spectre.

— Mais si, assura Nell, qui serra contre elle le bébé endormi — une petite fille — qu'elle portait dans les bras. Il est vêtu d'un manteau d'Arlequin, il a un masque noir et une épée.

Tempérance fronça les sourcils.

— Un manteau d'Arlequin ? Drôle de tenue pour un fantôme !

— Il se trouve que c'est le fantôme d'un ancien Arlequin revenu hanter les mortels.

— Pourquoi ? Le public trouvait qu'il jouait mal de son vivant ?

Nell ignore la raillerie.

— En plus, il est défiguré.

— Comment le sait-on s'il porte un masque ?

Les deux femmes arrivant à un croisement de ruelles, Tempérance leva plus haut sa lanterne tandis que son autre main se crispait sur le pistolet qu'elle avait pris soin d'emporter. Celui-ci était si lourd qu'elle en avait une crampe au bras. Elle aurait certes pu le glisser dans un sac, mais elle se serait du même coup privée de son effet dissuasif. En réalité, elle n'était pas sûre que ce vieux pistolet soit très efficace. Mais, en apparence du moins, il semblait très dangereux.

La nuit était d'un noir d'encre, le vent s'engouffrait dans la ruelle avec des gémissements sinistres, et à la réputation exécrationnelle du quartier s'ajoutait la conversation déprimante de Nell.

— Horriblement défiguré, insista-t-elle, comme si la logique de Tempérance n'avait pas prise sur elle. Ses lèvres et ses paupières ont été brûlées, comme s'il était mort dans un incendie. Et il découvre ses dents jaunes dans un sourire à vous glacer les sangs quand il vous ouvre le ventre.

— Nell ! protesta Tempérance.

— En tout cas, c'est ce qu'on raconte, se défendit Nell. Le fantôme éventre ses victimes et s'amuse avec leurs boyaux avant de disparaître dans la nuit.

Tempérance frissonna.

— Pourquoi ferait-il cela ?

— Par jalousie, répondit Nell du ton de l'évidence. Il envie les vivants.

— Quoi qu'il en soit, je ne crois pas aux fantômes, objecta Tempérance alors qu'elles bifurquaient dans une autre ruelle. Mais je n'aime pas cet endroit. Surtout la nuit.

Nell tapota affectueusement le dos du bébé.

— Nous n'en avons plus pour longtemps. Nous pourrons bientôt mettre ce petit ange au lit. Et demain matin, nous ferons venir une nourrice.

— Tu crois qu’il vivra jusqu’à demain matin ?

Nell, qui n’hésitait jamais à donner son opinion, demeura pour une fois silencieuse. Tempérance pressa le pas. Le bébé, tout juste âgé de quelques semaines, n’avait pas proféré le moindre son depuis qu’elles l’avaient arraché aux bras de sa mère décédée. Normalement, un bébé affamé savait se faire entendre. Tempérance commençait à craindre que leur expédition de sauvetage n’ait servi à rien.

Cela dit, elles n’avaient pas vraiment eu le choix. Quand la nouvelle était parvenue à l’orphelinat qu’un bébé avait besoin d’être secouru, il faisait encore jour. Et Tempérance savait d’expérience qu’il était trop risqué d’attendre le lendemain matin : le bébé pouvait mourir dans la nuit, ou être enlevé par un mendiant, qui s’en servirait pour attendrir les passants. Elles étaient donc parties sur-le-champ, et Tempérance ne regrettait rien.

N’empêche, elle serait soulagée d’être à bon port.

Elles empruntaient à présent une ruelle si étroite que les immeubles la bordant semblaient presque se rejoindre au-dessus de leurs têtes. Et que Nell était obligée de marcher derrière Tempérance.

Tout à coup, elles entendirent un cri.

Tempérance se figea.

— Il y a quelqu’un devant nous, souffla-t-elle.

Il y eut un bruit d’échauffourée, puis un autre cri déchira le silence.

Tempérance déglutit péniblement. Elles n’avaient d’autre choix que d’avancer ou de reculer. Mais reculer les forcerait à faire un long détour d’une vingtaine de minutes.

C’est ce qui la décida. La nuit fraîchissait de plus en plus, et ce froid n’était pas bon pour le bébé.

— Reste près de moi, chuchota-t-elle à Nell.

— Comme votre ombre.

Tempérance carra les épaules et braqua son pistolet devant elle. Winter, son petit frère, lui avait expliqué qu’il suffisait de viser et de tirer. Ce ne devait pas être bien compliqué.

Elles avancèrent de quelques pas, et la lanterne de la jeune femme éclaira un spectacle dramatique.

Un homme gisait sur le pavé d’une petite cour qui donnait sur la ruelle. Du sang s’écoulait de son crâne. Mais ce n’est pas ce qui effraya le plus Tempérance — le sang et la mort faisaient pratiquement partie du quotidien, à Saint-Giles.

Il y avait un *autre* homme. Accroupi au-dessus du blessé, sa grande cape noire s’évasant de chaque côté de son corps telles les ailes d’un oiseau de proie, il brandissait une canne de marche qui se terminait par une lame argentée — de la même couleur que ses cheveux, qui tombaient bas sur ses épaules. Il portait un tricorne, et malgré la pénombre, Tempérance sentit son regard se poser sur elle. Et ce regard la glaça.

— Que le Seigneur nous préserve du démon ! murmura Nell, qui semblait, pour la première fois, avoir vraiment peur. Filons d’ici, madame. Vite !

Tempérance obtempéra sans discuter.

— Qui était-ce, Nell ? chuchota-t-elle lorsqu’elles furent à bonne distance. On aurait dit que tu le connaissais.

La ruelle s’élargissait à présent pour déboucher sur une vraie rue, et Tempérance se détendit un peu.

— Le connaître, non, répondit Nell. Mais j’ai entendu parler de lui. C’était lord Caire.

— C’est la première fois que j’entends ce nom.

— J’espère pour vous que ce sera aussi la dernière. Je ne devrais même pas évoquer un tel individu devant vous, madame.

Tempérance ne releva pas ce commentaire énigmatique. La rue était bien éclairée grâce aux lanternes suspendues aux portes des échoppes qui la bordaient. Au carrefour suivant, les deux femmes s’engagèrent dans Maiden Lane, où était situé l’orphelinat. C’était une modeste bâtisse de pierre.

Aucune enseignante ni écriture n'annonçait sa destination, mais en quinze ans d'existence, il n'avait jamais été nécessaire d'en faire la publicité : les orphelins et les enfants abandonnés étaient une espèce très répandue à Saint-Giles.

Une fois sur le perron, Tempérance posa sa lanterne pour s'emparer de la grosse clé de fer pendue à sa ceinture.

— J'ai envie d'une bonne tasse de thé bien chaud, déclara-t-elle.

— Je vais coucher la petite tout de suite, annonça Nell, tandis qu'elles pénétraient à l'intérieur.

Le hall était d'une propreté impeccable, mais cela ne suffisait pas à masquer la misère des lieux. Le papier peint partait en lambeaux et des traces d'usure se voyaient partout sur le plancher.

— Oui, merci Nell, fit Tempérance, qui ôta déjà son manteau pour le suspendre à un crochet.

— Tempérance ? fit une voix d'homme.

La jeune femme se retourna.

— Oh, Winter ! J'ignorais que tu étais déjà rentré.

— Je vois cela, ironisa son frère, avant d'ajouter : Bonsoir, Nell.

— Bonsoir, monsieur, répondit la domestique, qui semblait mal à l'aise entre le frère et la sœur. Je vais voir les enfants.

Elle se dépêcha de monter à l'étage, laissant Tempérance affronter seule la désapprobation de Winter.

La jeune femme carra les épaules et traversa le hall. L'orphelinat, très étroit, et coincé entre deux immeubles était tout en longueur. Une salle destinée aux repas, et qui pouvait recevoir à l'occasion des visiteurs importants, prolongeait le hall. Les cuisines, vers lesquelles se dirigeait Tempérance, se trouvaient en enfilade. Les enfants dînaient à 17 heures, mais ni la jeune femme ni son frère n'avaient encore mangé.

Winter lui emboîta le pas.

— J'allais faire du thé, dit-elle en ranimant le feu.

Soot, le chat de la maison, se leva de devant le foyer, où il dormait, et, après s'être étiré, partit en quête d'éventuelles souris à pourchasser.

— Il reste du bœuf d'hier soir, reprit Tempérance. Et ce matin, j'ai acheté des radis au marché.

— Tempérance... soupira Winter.

La jeune femme s'empara d'une casserole pour faire chauffer de l'eau.

— Le pain est un peu sec, mais je peux le faire griller si tu veux.

Comme il demeurait silencieux, elle se décida à lui faire face pour affronter ses remontrances. Mais ce n'était pas de gaieté de cœur : elle détestait décevoir Winter.

— Il faisait encore jour quand je suis sortie, se justifia-t-elle.

Il soupira de nouveau avant de s'asseoir à la table.

— Tu n'aurais pas pu attendre mon retour ?

Winter n'avait que vingt-cinq ans, mais il en paraissait presque le double. Il affichait une expression soucieuse et ses épaules se voûtaient sous son manteau trop large.

Cela faisait maintenant cinq ans qu'il enseignait dans la petite école attenante à l'orphelinat. Mais depuis la mort de leur père, l'an dernier, sa charge de travail s'était considérablement accrue. Concord, leur frère aîné, avait repris les rênes de la brasserie familiale. Asa, le cadet, ne s'était jamais intéressé à l'orphelinat et vaquait à ses propres affaires — qu'il tenait secrètes. Et les deux autres filles de la famille, Verity, l'aînée, et Silence, étaient toutes deux mariées. Si bien que Winter s'était retrouvé seul pour diriger l'orphelinat. Même avec l'aide de Tempérance — qui travaillait dans l'établissement depuis son veuvage, neuf ans plus tôt —, la tâche était trop lourde pour un seul homme. Tempérance craignait pour la santé de son frère. Mais comme l'orphelinat et l'école —

ouverte aux enfants du quartier — avaient été fondés par leur père, Winter considérait qu'il était de son devoir de poursuivre ces œuvres de charité.

Quoi qu'il lui en coûtât.

Tempérance s'empara de la théière et y jeta quelques feuilles de thé.

— Si nous avons attendu, il aurait fait nuit noire, et nous serions peut-être arrivées trop tard pour récupérer l'enfant, fit-elle valoir. Et puis, tu as déjà bien assez de travail comme cela.

— Parce que si je perds ma sœur, tu crois que j'aurai moins de travail ?

Tempérance, confuse, détourna le regard. Elle se sentait coupable.

— Sans parler de mon chagrin s'il t'était arrivé quelque chose, ajouta son frère d'une voix radoucie.

Tempérance entreprit de couper des tranches de pain.

— Nell connaissait la mère de l'enfant une gamine d'à peine quinze ans. Et j'avais emporté le pistolet.

Winter parut sceptique.

— À supposer que tu te sois fait agresser, tu l'aurais utilisé ?

— Bien sûr.

— Mais si tu avais raté ta cible ?

Tempérance pesta intérieurement. Leur père avait appris à ses fils l'art de débattre, et leur habilité se révélait parfois exaspérante.

— La question ne s'est pas posée puisqu'il ne s'est rien passé.

— Ce soir, objecta Winter avec un nouveau soupir. Mais promets-moi de ne plus recommencer.

Tempérance déposa les tranches de pain sur la grille du foyer.

— Hmm, fit-elle, se concentrant sur sa tâche. Comment s'est passée ta journée à l'école ?

Elle crut que son frère refuserait de changer de sujet, pourtant, il finit par répondre :

— Bien. Je n'ai eu à punir personne. Et le petit Samuel avait appris sa leçon de latin, pour une fois.

Tempérance lui coula un regard affectueux. Elle savait qu'il détestait devoir se servir du martinet. Du reste, les jours où il avait été obligé de châtier un élève, il rentrait à la maison de fort méchante humeur.

— Voilà une bonne nouvelle, dit-elle.

Son frère s'assit et allongea les jambes devant lui.

— Je suis rentré pour déjeuner, mais tu n'étais pas là, observa-t-il.

Tempérance retira les toasts du feu et les disposa sur une assiette.

— J'ai conduit Mary Found à sa nouvelle maison. Je pense qu'elle y sera bien. Sa maîtresse m'a paru très gentille. Et elle ne prendra que cinq livres pour apprendre à Mary à devenir sa chambrière.

— Fasse le Ciel qu'elle réussisse bel et bien à lui apprendre quelque chose !

— Je te trouve bien cynique, commenta Tempérance tout en versant l'eau chaude dans la théière.

Son frère se passa la main sur le front.

— Pardonne-moi. Le cynisme est un vice hideux. Je devrais surveiller mes humeurs.

Tempérance s'assit à son tour et servit son frère en silence, attendant la suite. Elle avait deviné que quelque chose de plus grave que son expédition tardive l'inquiétait.

— M. Wedge s'est invité pendant que je déjeunais, lâcha-t-il à brûle-pourpoint.

M. Wedge était leur propriétaire. Tempérance se figea, la main sur l'anse de la théière.

— Et que t'a-t-il dit ?

— Qu'il nous accordait encore deux semaines. Passé ce délai, il mettrait l'immeuble en location.

— Doux Jésus !

Tempérance contempla la tranche de bœuf dans son assiette. C'était un bas morceau, acheté à vil prix, mais une seconde plus tôt, elle l'aurait dévoré avec appétit. À présent, elle n'avait plus faim.

Cela faisait maintenant deux mois qu'ils n'étaient plus en mesure de payer le loyer. Et depuis une semaine, les enfants ne mangeaient plus que de la soupe et du pain.

— Si seulement sir Gilpin s'était souvenu de nous dans son testament, murmura-t-elle.

Sir Stanley Gilpin avait été l'un des meilleurs amis de leur père, et le protecteur assidu de l'orphelinat. Ancien propriétaire de théâtre, il avait fait fortune en investissant dans la Compagnie des mers du Sud. De son vivant, sir Gilpin s'était montré très généreux avec l'orphelinat, mais sa mort brutale, intervenue six mois plus tôt, avait porté un coup fatal aux finances de l'établissement. Ils avaient dû puiser dans le peu d'économies qu'ils avaient, et la situation devenait critique.

— La générosité de sir Gilpin était vraiment rare, commenta son frère. Pour l'instant, je n'ai pas trouvé d'autre gentleman prêt à financer un orphelinat.

Tempérance piqua sa fourchette dans sa viande.

— Qu'allons-nous faire ?

— Dieu y pourvoira, répliqua Winter, qui repoussa son assiette encore à moitié pleine et se leva. Et dans le pire des cas, je pourrai toujours donner des cours du soir.

— Tu travailles déjà beaucoup trop ! C'est à peine si tu trouves le temps de dormir.

Winter haussa les épaules.

— Comment pourrais-je dormir si les innocents que nous protégeons se retrouvent à la rue ?

Tempérance ne sut quoi répondre à cela. Son frère lui sourit et lui tendit la main.

— Allons, viens.

Les sourires de Winter étaient si rares qu'ils en étaient d'autant plus précieux. Quand il souriait, tout son visage s'éclairait, et de petites fossettes enfantines lui creusaient les joues.

— Où m'emmènes-tu ? s'enquit Tempérance.

— Voir nos petits protégés, répondit-il en s'emparant d'une chandelle. As-tu remarqué qu'ils ont tous l'air angélique lorsqu'ils dorment ?

Elle s'esclaffa et le suivit dans l'escalier étroit qui menait à l'étage. Le couloir comptait trois portes. Ils poussèrent la première, et Winter brandit bien haut sa chandelle pour éclairer la chambre où s'alignaient six petits lits. C'était là que dormaient les plus jeunes, à deux ou trois par lit. Nelly couchait également, dans un lit d'adulte placé près de la porte. Elle s'était déjà endormie.

Winter s'approcha du premier lit. Un petit garçon d'à peine un an, aux joues bien roses, y dormait en suçant son pouce. Un bébé était lové près de lui.

— C'est la petite fille que tu as sauvée ce soir ? chuchota-t-il.

Tempérance acquiesça. Elle semblait encore plus frêle à côté du garçon joufflu.

Winter caressa la petite main.

— Que dirais-tu de l'appeler Mary Hope ?

— Cela me semble une très bonne idée.

Winter hocha la tête, et après une dernière caresse à la petite fille, quitta la pièce. La porte suivante ouvrait sur le dortoir des garçons. Ils étaient treize à se partager quatre lits. Aucun n'avait plus de neuf ans : à cet âge-là, ils quittaient l'orphelinat pour aller en apprentissage.

Winter replaça sous les couvertures la jambe de l'un d'eux qui pendait dans le vide. Ils sortirent, et Tempérance poussa la troisième porte, celle du dortoir des filles. Aussitôt, une tête se dressa.

— Vous avez pu sauver le bébé, madame ? demanda Mary Pentecôte à voix basse.

C'était l'aînée des filles hébergées à l'orphelinat, où elle avait été recueillie neuf ans plus tôt — un dimanche de Pentecôte —, alors qu'elle n'avait que trois ans. Malgré son jeune âge, Tempérance lui confiait parfois la garde des autres enfants — comme ce soir.

— Oui, répondit-elle. C'est une petite fille. Elle dort dans la première chambre.

— Je suis bien contente, chuchota Mary Pentecôte en étouffant un bâillement.

— Tu t'es très bien occupée des enfants, Mary. Dors, à présent.

Winter ramassa une chandelle sur la table près de la porte avant de sortir du dortoir.

— Je vais suivre ton conseil, petite sœur, et te souhaiter bonne nuit. Il alluma la nouvelle chandelle à la première, puis la confia à Tempérance.

— Dors bien, répondit-elle. Quant à moi, je crois que je vais boire une dernière tasse de thé avant de me coucher.

— Ne veille pas trop tard. Winter lui caressa la joue du doigt, comme il l'avait fait avec le bébé, et tourna les talons.

Tempérance le regarda gravir d'un pas lent les marches menant à l'étage du dessus. Il était déjà plus de minuit, et Winter se lèverait à 5 heures du matin pour s'occuper du courrier, solliciter d'éventuels bienfaiteurs et préparer ses leçons de la journée. Puis il lirait la prière du petit déjeuner, donnerait ses cours toute la matinée, et ne s'accorderait qu'une heure pour déjeuner, avant de poursuivre son labeur jusqu'à la nuit tombée. Mais chaque fois que Tempérance s'inquiétait de sa santé, il lui répliquait, non sans raison, que personne ne ferait le travail à sa place.

Du reste, elle aussi aurait dû monter se coucher. Elle se levait à 6 heures. Mais ces moments en fin de soirée où elle pouvait se retrouver en tête à tête avec elle-même lui étaient précieux. Et elle était toujours prête à sacrifier une demi-heure de sommeil pour savourer une tasse de thé en solitaire.

Elle redescendit donc. Le vent faisait gémir les volets. Parvenue au rez-de-chaussée, elle s'assura que la porte d'entrée était verrouillée. Ainsi que la porte de derrière. Après quoi, elle regagna la cuisine, fit chauffer de l'eau, rinça la théière et y jeta de nouvelles feuilles de thé. Se préparer du thé pour elle seule était un luxe auquel elle devrait sans doute bientôt renoncer. Mais pas ce soir.

Il existait une petite pièce contiguë à la cuisine. Sa destination originale avait été depuis longtemps oubliée, mais comme elle était pourvue d'une cheminée, Tempérance en avait fait son boudoir. Elle l'avait meublé d'un vieux fauteuil recouvert d'une couverture tricotée pour cacher le capitonnage usé, d'un tabouret pour y poser les pieds et d'une table. C'était peu de chose, certes, mais elle n'avait pas besoin de davantage pour profiter d'un bon feu.

Elle disposa la théière, une tasse, du sucre et la chandelle sur un vieux plateau de bois. Du lait aurait été merveilleux, mais elle préférait le réserver au petit déjeuner des enfants. D'ailleurs, elle s'en voulait de s'octroyer du sucre à leurs dépens. Après une hésitation, elle se décida à le retirer du plateau, mais ce sacrifice, loin de la réjouir, ne fit qu'accroître sa lassitude. Soulevant le plateau, elle se dirigea vers l'autre pièce.

Et découvrit que quelqu'un s'y trouvait déjà.

Lord Caire s'était assis, ou plutôt avachi, dans son fauteuil. Ses cheveux argentés cascadaient sur sa cape noire, il avait posé son tricorne sur ses genoux et sa main droite caressait sa canne de marche en ébène. Vu de près, il paraissait beaucoup moins âgé que ses cheveux ne le laissaient supposer. Elle ne distinguait que très peu de rides au coin de ses yeux bleus, et ses traits avaient la fermeté de la jeunesse. Il ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans.

— Bonsoir, madame Dews, la salua-t-il.

La jeune femme avait ouvert de grands yeux, mais ne fit pas mine de fuir. Découvrir un inconnu dans son boudoir si pathétique ne semblait même pas effrayer cette pure créature qui vivait en plein cœur de Saint-Giles.

Voilà qui la rendait d'autant plus intéressante, songea Lazare.

— Je suis Lazare Huntington, lord Caire, se présenta-t-il.

— Je sais. Que faites-vous ici ?

Lazare était de plus en plus surpris. Elle le connaissait, et cependant elle ne paraissait pas le craindre ?

— Je suis venu vous faire une proposition, madame Dews.

— Je pense que vous vous êtes trompé d'adresse, milord. Il est tard, et j'aimerais que vous vous en alliez.

Non seulement elle ne le craignait pas, mais elle ne manifestait aucune déférence pour son rang ! Décidément, cette femme le surprenait.

— Ma proposition n'a rien... *d'inconvenant*, je vous rassure, précisa-t-il, amusé. En fait, elle est tout à fait respectable. Enfin, si l'on peut dire.

Elle soupira, puis contempla son plateau.

— Désirez-vous du thé ?

Lazare faillit s'esclaffer. Depuis quand une femme ne lui avait pas offert un breuvage aussi prosaïque ? Il n'en avait même plus souvenir.

— Non, merci, répondit-il toutefois avec le plus grand sérieux. Elle hocha la tête.

— Alors, si cela ne vous gêne pas ?

Il eut un geste de la main en guise de permission.

Elle posa le plateau sur la table et s'assit sur le tabouret. Lazare en profita pour la détailler. Sa tenue était des plus rudimentaires : robe et souliers noirs, fichu blanc, le tout dépourvu du moindre ornement. Le rouge charnel de ses lèvres éclatait d'autant mieux dans cette absence de couleurs. Elle s'habillait comme une nonne, mais elle avait la bouche d'une sybarite.

Le contraste était saisissant — et terriblement excitant. Elle avala une gorgée de thé avant de demander :

— Comment connaissez-vous mon nom ?

Il haussa les épaules.

— Madame Dews et son frère sont célèbres pour leurs bonnes actions.

— Vraiment ? fit-elle d'un ton ironique. J'ignorais que notre réputation avait dépassé les bornes du quartier.

Si elle semblait innocente au premier abord, elle avait manifestement des dents et était capable de mordre. Et elle avait raison : Lazare n'aurait jamais entendu parler d'elle s'il n'avait passé ces dernières semaines à traquer les ombres dans Saint-Giles. Une traque qui s'était révélée vaine. D'où sa présence ici, ce soir.

— Comment êtes-vous entré ?

— La porte de derrière n'était pas verrouillée.

— Ah bon ? s'étonna Tempérance, qui était pourtant persuadée du contraire.

Son regard accrocha celui de Lazare. Il y avait des reflets dorés dans ses yeux bruns, nota-t-il.

— Pourquoi êtes-vous ici, lord Caire ?

— Je souhaiterais vous engager, madame Dews.

Elle se raidit et reposa sa tasse sur le plateau.

— Non.

— Ne refusez pas avant de savoir pour quelle tâche.

— Il est plus de minuit, milord. Et je n'ai jamais goûté les devinettes, ni les jeux d'aucune sorte. Soyez gentil de partir ou je me verrai contrainte d'appeler mon frère.

— Vous n'avez pas de mari pour vous défendre ?

— Je suis veuve, comme vous le savez sans doute déjà.

Il étira les jambes devant lui. La pièce était si exigüe que ses pieds touchaient le bord du foyer.

— Vous avez raison, j'étais au courant. Je sais aussi que cela fait deux mois que le loyer de cette bâtisse n'est plus honoré.

Elle ne répondit rien, et garda les yeux rivés sur sa tasse.

— Je suis disposé à vous payer très généreusement, ajouta-t-il.

Elle se décida à le regarder. Une lueur incendiaire s'était allumée dans ses prunelles mordorées.

— Parce que vous pensez que toutes les femmes s'achètent ?

Il se caressa le menton, le temps de réfléchir à sa question.

— Oui, j'en suis convaincu. Même si ce n'est pas forcément par de l'argent. Et je ne me limite pas aux femmes. Tous les hommes peuvent pareillement s'acheter. La seule difficulté consiste à trouver la bonne manière.

Elle l'écoutait avec attention tout en buvant son thé.

— Vous, par exemple, madame Dews. J'aurais parié pouvoir vous acheter en vous offrant de l'argent pour votre orphelinat. Mais j'ai pu me tromper. Je me serai laissé abuser par vos allures de veuve respectable. Peut-être préféreriez-vous vous laisser tenter par les plaisirs de la chair ?

— Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous souhaitiez m'engager ?

Elle était demeurée imperturbable, cependant, il avait noté une légère inflexion dans sa voix. Sa suggestion l'intéresserait-elle ?

— Comme guide, répondit-il.

— Guide de quoi ?

— De Saint-Giles.

— Pourquoi avez-vous besoin d'un guide ?

— Je recherche... une certaine personne qui agit dans ce quartier. J'aimerais pouvoir interroger les habitants, mais je me heurte à ma méconnaissance des usages de l'endroit, et à leur réticence à me parler. Voilà pourquoi j'ai besoin de quelqu'un pour m'épauler.

— Qui cherchez-vous ?

Il secoua la tête.

— Je ne vous le dirai que si vous acceptez ma proposition.

— C'est vraiment tout ce que vous cherchez ? Un guide ? Rien de plus ?

Lazare acquiesça. Elle se tourna vers le feu, comme si elle souhaitait consulter les flammes avant de répondre. Durant un moment, il n'y eut d'autre bruit dans la pièce que le crépitement du feu. Lazare attendit patiemment en caressant le pommeau d'argent de sa canne.

Puis elle lui fit de nouveau face.

— Vous avez raison. Votre argent ne m'intéresse pas. Ce serait un dépannage provisoire qui ne ferait que différer notre éviction de cet endroit.

Il haussa un sourcil.

— Que désirez-vous, alors, madame Dews ?

Elle soutint son regard d'un air de défi.

— Je veux que vous m'introduisiez dans la bonne société afin que je puisse trouver de nouveaux donateurs pour notre établissement.

Lazare s'appliqua à ne pas le montrer, mais il éprouvait un sentiment de triomphe. Car c'était exactement ce qu'il avait espéré. La jolie veuve ne le quitterait plus d'une semelle.

— Marché conclu.

Le roi Sans-Cœur affichait une grande fierté. Non sans raison. Il avait hérité d'un petit royaume, mais à force d'audace et de courage, il avait conquis les principautés voisines, et régnait désormais sur un vaste territoire. Au nord, s'élevaient des montagnes regorgeant de minéraux et de pierres précieuses. À l'est, des champs fertiles alternaient avec des prairies où s'engraissait le bétail. Le sud était recouvert de forêts produisant d'énormes quantités de bois. Et l'ouest donnait sur une mer poissonneuse.

Quiconque partait de la capitale, pouvait marcher plus d'un mois dans n'importe quelle direction sans jamais quitter les terres du roi Sans-Cœur...

Tempérance eut l'impression que les mâchoires d'un piège venaient de se refermer sur elle. Elle s'obligea toutefois à garder son sang-froid. Lord Caire l'observait avec l'acuité d'un prédateur, et elle devinait qu'il était préférable de ne pas lui montrer son appréhension.

Aussi se resservit-elle du thé en s'efforçant d'apparaître le plus naturelle possible. Et elle tira fierté de constater que ses mains ne tremblaient pas.

Après en avoir bu une gorgée, elle leva les yeux et lâcha :

— Si nous discutons des modalités de notre arrangement, milord ?

Il esquissa un sourire carnassier.

— Par exemple, madame Dews ?

Tempérance n'avait bien sûr jamais conclu un tel pacte de sa vie. En revanche, elle marchandait quotidiennement avec les commerçants. Et elle estimait ne pas être mauvaise à ce petit jeu.

Elle reposa sa tasse.

— Pour commencer, j'aurai besoin d'argent pour les dépenses courantes. De nouveau, il arqua un sourcil. .

— Qu'entendez-vous par «dépenses courantes» ?

Tempérance se trouvait bien audacieuse de lui réclamer de l'argent alors qu'il lui proposait déjà de rencontrer de nouveaux donateurs. Mais l'orphelinat avait désespérément besoin de liquidités.

— Eh bien, répondit-elle en redressant le menton, comme vous l'avez déjà souligné, nous sommes en retard pour le loyer. Et voilà plusieurs jours que nous n'avons pu servir aux enfants de repas dignes de ce nom. Sans parler de ceux dont il faudrait renouveler les chaussures ou les vêtements.

Lord Caire l'observait de ses yeux d'un bleu si pur qu'il rappelait celui du saphir.

— Combien d'enfants accueillez-vous dans cet établissement ?

— Vingt-sept, répondit Tempérance, avant de se souvenir de son expédition de ce soir : Pardon, vingt-huit, en comptant Mary Hope, le bébé que j'ai ramené ce soir. Au total, nous sommes trente et un. Mon frère Winter et moi-même vivons ici, ainsi que Nell, notre domestique.

— Seulement trois adultes pour s'occuper de tous ces enfants ?

— Oui, répliqua Tempérance, qui s'enflammant, comme chaque fois qu'elle défendait l'orphelinat, ajouta : Vous comprenez, maintenant, pourquoi nous cherchons des donateurs ? Si nous disposions de plus d'argent, nous pourrions engager d'autres domestiques, et peut-être même une cuisinière et un homme à tout faire. Nous pourrions servir de la viande au moins une fois par jour, et tous les enfants seraient correctement vêtus. Nous pourrions même offrir un trousseau à tous ceux en âge de nous quitter. Ils seraient ainsi mieux préparés pour affronter le monde.

— J'accepte de financer vos dépenses courantes, à la condition que vous m'escortiez dans Saint-Giles dès demain soir.

Si vite ?

— C'est d'accord, s'entendit pourtant répondre Tempérance.

— Et j'entends que vous me serviez fidèlement jusqu'à ce que je n'aie plus besoin de votre concours.

Elle avala sa salive. N'était-ce pas pure folie que de faire ainsi allégeance à un parfait inconnu, et pour une période indéterminée ?

— Combien de temps pensez-vous que durera votre traque ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous devez quand même bien avoir une date en tête ? Supposons que vous n'ayez rien trouvé dans, disons un mois, vous finirez par renoncer ?

Il la contemplait, un petit sourire énigmatique aux lèvres, et Tempérance se retrouva confrontée à une évidence : elle ne connaissait rien de cet homme. Sinon que Nell l'avait mise en garde contre lui.

Mais ils avaient conclu un marché, et sa fierté lui imposait de l'honorer. L'orphelinat et le bien-être de ses pensionnaires en dépendaient.

— Très bien, reprit-elle, voyant qu'il ne répondrait pas. Je vous aiderai aussi longtemps qu'il sera nécessaire. Mais je vous demanderai de me prévenir assez tôt chaque fois que je devrai vous accompagner dans Saint-Giles. J'ai du travail, ici, et il me faudra trouver quelqu'un pour me remplacer.

— Je cherche principalement la nuit, répliqua lord Caire. Mais je suis tout disposé à rétribuer votre remplaçante.

— C'est très généreux de votre part, milord. Toutefois, si vous n'avez besoin de moi que la nuit, les enfants seront couchés, et mon absence ne sera donc plus un problème.

— Parfait.

— Dans combien de temps pensez-vous pouvoir me faire rencontrer d'éventuels donateurs ?

Elle devrait se procurer une nouvelle robe ainsi qu'une paire de souliers — pour le moins. Les tenues sombres qu'elle portait pour travailler ne conviendraient pas à des sorties dans la bonne société.

Il haussa les épaules.

— Une quinzaine de jours, ça vous va ? Ou peut-être un peu plus. Laissez-moi le temps d'organiser cela.

— Très bien.

Deux semaines, c'était peu. Mais l'orphelinat était au bord de l'asphyxie, et Tempérance ne pouvait se permettre d'attendre davantage.

Il hocha la tête.

— Dans ce cas, je pense que la négociation est terminée.

— Pas tout à fait, objecta-t-elle.

Il s'apprêtait à remettre son chapeau, mais interrompit son geste.

— Vraiment, madame Dews ? Je me suis pourtant montré généreux. Que pourriez-vous réclamer de plus ?

Son sourire avait disparu, et son regard s'était fait intimidant. Mais Tempérance carra bravement les épaules.

— Des informations.

Il lui adressa un regard interrogateur.

— Comment s'appelle la personne que vous recherchez ?

— Je l'ignore.

Tempérance fronça les sourcils.

— Savez-vous au moins à quoi elle ressemble, les endroits qu'elle fréquente ?

— Non.

— Cette personne est-elle un homme ou une femme ?

Il sourit de nouveau.

— Je n'en sais rien.

Tempérance laissa échapper un soupir de frustration.

— Alors, comment voulez-vous que je la trouve ?

— Je ne vous demande pas de la trouver. Je souhaite simplement que vous m'aidiez à chercher. Je suis convaincu qu'il existe des habitants de Saint-Giles qui sont particulièrement au fait de toutes les rumeurs et ragots du quartier. Conduisez-moi à eux, et je me charge du reste.

— Très bien, fit Tempérance, qui avait déjà sa petite idée sur les meilleures sources de «ragots» des alentours. J'accepte votre marché, lord Caire.

Sur ce, elle se leva et lui tendit la main. Il fixa un instant sa main tendue sans réagir. Peut-être jugeait-il son geste trop masculin, ou simplement idiot. Il finit par se lever à son tour, et elle s'aperçut qu'il était beaucoup plus grand qu'elle.

Avec une grimace bizarre, il lui prit la main et la serra brièvement, comme s'il redoutait de se brûler. Tempérance n'eut pas le temps de s'interroger sur cet étrange comportement qu'il avait déjà recoiffé son chapeau.

— Je vous attendrai demain soir, à la porte de derrière, à 21 heures. Bonne nuit, madame Dews.

Et il disparut sur ces mots.

Revenue de sa surprise, Tempérance s'empressa d'aller verrouiller la porte de derrière.

— Cette porte était verrouillée, marmonna-t-elle, à l'adresse du chat, qui avait retrouvé sa place devant la cheminée de la cuisine. J'en mettrais ma main à couper. Comment diable a-t-il réussi à rentrer ?

Le chat n'avait pas de réponse. Il se contenta de bâiller et de s'étirer.

Avec un soupir, Tempérance regagna son boudoir pour terminer son thé. En passant devant le fauteuil dans lequel s'était assis lord Caire, elle remarqua une petite bourse au centre de l'assise. Elle s'en empara, et l'ouvrit. Une pluie de pièces d'or tomba dans sa paume : il y avait là largement de quoi régler les arriérés de loyer.

Lord Caire aimait apparemment payer d'avance.

Le café Basham était bondé et bruyant quand Lazare y fit son entrée, le lendemain après-midi. Il se dirigea droit vers le fond de la salle, où un gentleman à perruque grise, attablé en solitaire, déchiffrait un pamphlet à l'aide de bésicles en demi-lunes.

— Tu vas te ruiner les yeux à lire ces ordures, Saint-John, déclara Lazare en s'asseyant en face de son vieil ami.

— Bonjour, Caire, répondit Godric Saint-John.

Lazare fit un signe à l'un des jeunes serveurs qui sillonnaient la salle, un plateau à la main. Puis il reporta son attention sur Saint-John. Avec sa perruque grise, ses bésicles et son costume austère, on l'aurait pris facilement pour un grand-père. En réalité, les deux amis avaient le même âge — trente-quatre ans. Mais le chagrin avait creusé les traits de Saint-John.

— J'ai une traduction à te soumettre, dit Lazare, qui tira quelques feuillets de la poche de sa veste et les tendit à son ami.

Saint-John y jeta un coup d'œil rapide.

— Catulle ?

Lazare hocha la tête.

— Pourrais-tu la lire et me donner ton opinion ?

— Bien sûr.

Il y eut soudain un éclat à l'une des tables voisines, et une tasse de café fut projetée à terre.

— À ton avis, ils parlent de politique ou de religion ? demanda Lazare.

— De politique, répondit Saint-John, qui observait les débatteurs d'un œil placide. Les journaux de ce matin assurent que lord Wakefield veut déposer un projet de taxe sur le gin.

— Wakefield ignorerait-il que nombre de pairs du royaume tirent leur fortune de la vente du gin ? Saint-John haussa les épaules.

— Son argument est recevable : il considère que si le peuple boit trop d'alcool, c'est toute l'industrie du pays qui en sera affectée.

— Si tu veux mon opinion, c'est un idiot.

— Non, c'est un idéaliste.

— N'empêche que cette taxe, à supposer qu'elle soit votée, restera sans effet. Les poules auront des dents avant que les Anglais renoncent au gin.

— Ton cynisme m'étonnera toujours.

Un serveur déposa une tasse de café fumant devant Lazare, qui le remercia, lui donna un penny, et but une gorgée du breuvage. Quand il reposa sa tasse, il s'aperçut que Saint-John l'examinait comme s'il était un insecte placé sous un verre grossissant.

— J'ai des marques de vérole sur le visage ? s'enquit-il.

— Ça finira par t'arriver un jour à force de coucher avec des catins.

— J'ai des besoins...

— Tu as des pulsions, le coupa Saint-John. Et tu ne fais rien pour les dominer.

— Pourquoi les dominerais-je ? Le loup serait-il plus heureux s'il renonçait à sa proie ? C'est dans sa nature de chasser, comme il est dans ma nature de coucher avec des femmes.

— Tu sais bien qu'un loup n'a ni âme ni conscience.

— Je paie généreusement les femmes avec qui je couche. Et je ne nuis à personne.

— Sauf peut-être à toi.

— C'est une vieille discussion, Saint-John, et tu sais pertinemment que tu ne me feras pas changer d'avis, répliqua Lazare.

Il avait conscience d'avoir des «besoins» importants, mais il ne trouvait rien de morbide à cela. Saint-John secoua la tête d'un air résigné, avant de se redresser sur son siège.

— Tu es sorti, hier soir.

— Bonté divine ! Serais-tu devenu voyant ? Ou alors, tu as sonné chez moi et tu as trouvé porte close.

— Ni l'un ni l'autre. Tu as la même tête que la dernière fois.

— J'ai l'air fatigué ?

— Je dirais plutôt *désespéré*.

Lazare but une autre gorgée de café, histoire de gagner du temps. Mais il était à court d'arguments.

— Désespéré, vraiment ? se contenta-t-il de répéter. Ne verserais-tu pas dans le mélodrame ? Cela me semble excessif.

— Je n'en suis pas si sûr. En réalité, tu as cette tête depuis que Marie est morte. Je parie que tu es encore parti sur les traces de son assassin.

— Et alors ? Quel mal y a-t-il à cela ?

— Tu t'enfonces dans ton obsession, Lazare, répliqua Saint-John, d'un ton si calme que ses paroles n'en étaient que plus percutantes. Marie est morte depuis bientôt deux mois, et il ne s'est pratiquement pas écoulé une nuit sans que tu ne cherches son meurtrier. Quand donc vas-tu renoncer à cette traque ?

— Renoncerais-tu, toi, si Clara avait été assassinée ? lui rétorqua Lazare.

— Non. Mais le cas serait différent.

— Pourquoi ? Parce que tu es marié, alors que Marie n'était que ma maîtresse ?

— Non. Parce que j'aime Clara.

Lazare détourna le regard. Il aurait voulu réfuter l'argument, mais il savait bien que c'était inutile. Car Saint-John avait raison : il aimait sa femme. Alors que Lazare n'avait jamais aimé personne.

— Je n'aime pas cela, madame, déclara Nell, ce soir-là. Je n'aime pas cela du tout.

— Tu l'as déjà dit, répliqua Tempérance, occupée à boutonner son manteau.

Nell ne se laissa pas démonter.

— Supposez qu'il en veuille à votre vertu ? Qu'il vous séduise, pour vous abandonner ensuite ?

Ou, pire, pour vous vendre à un souteneur ? Oh, madame ! Vous courez au-devant du danger !

Tempérance réprima un frisson. Et si Nell avait raison, et que lord Caire cherche à la séduire ? Cela aurait dû être un frisson de révolte. Mais loin de la dégoûter, la réputation de lord Caire attisait au contraire sa curiosité. Il n'était cependant pas question qu'elle succombe à cet attrait. Elle s'était déjà laissée une fois gouverner par ses sens, et cela s'était révélé une funeste erreur. Depuis, elle était obsédée par la volonté de contrôler ses démons. Elle rabattit sa capuche sur sa tête.

— Je ne pense pas que lord Caire s'intéresse à moi. Quoi qu'il en soit, j'ai pris le pistolet.

Nell soupira.

— Il n'est pas comme les autres gentlemen, madame.

— Cesse de parler par énigmes, et explique-moi une bonne fois pour toutes en quoi lord Caire serait différent des autres hommes ?

Nell se mordit la lèvre, dansa d'un pied sur l'autre, et elle ferma brièvement les yeux avant de lâcher :

— Il couche beaucoup.

Tempérance attendit la suite, puis comprenant que Nell n'avait pas l'intention d'entrer dans les détails, elle soupira à son tour.

— L'orphelinat risque de fermer. Je ne peux pas m'offrir le luxe de refuser l'aide de lord Caire à cause de ce qu'il fait dans son lit.

— Mais, madame...

Tempérance ouvrit la porte de derrière.

— N'oublie pas : si Winter me demande, dis-lui que je suis montée me coucher tôt. Et débrouille-toi pour qu'il ne te pose pas d'autres questions.

— Soyez prudente, madame ! lança Nell, alors que Tempérance refermait déjà la porte derrière elle.

Une rafale de vent cueillit la jeune femme qui resserra les pans de son manteau, avant de s'engager dans la ruelle.

Une silhouette masculine se matérialisa soudain devant elle.

— Oh !

— Bonsoir, madame Dews, la salua lord Caire, s'amusant visiblement de sa surprise.

Sa grande cape noire voletait au vent.

— Ne refaites jamais cela, articula Tempérance assez sèchement.

Il semblait de plus en plus amusé.

— Quoi ?

— Surgir à l'improviste, comme un vulgaire tire-laine.

Elle le fusilla du regard, mais comme il lui souriait, elle refréna une irrésistible envie de l'imiter. Ce soir, il avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval sous son bicornes. Tempérance se surprit à se demander en quoi lord Caire était *différent* dans une chambre à coucher.

Mais il remontait déjà la ruelle, et elle dut presser le pas pour le rattraper.

— Je n'ai pas voulu vous faire peur, assura-t-il. Et je ne suis pas un tire-laine. Si c'était le cas, je vous aurais déjà détroussée.

— Vous ne m'encouragez pas à vous suivre, marmonna Tempérance.

Il s'immobilisa si brusquement qu'elle faillit le percuter. Puis, s'inclinant avec exagération, il lui fit signe de le précéder.

— Je vous en prie.

— Humpf !

Tempérance ouvrit la marche, mais il était impossible d'ignorer la présence de lord Caire dans son dos.

— Où me conduisez-vous, ce soir ? s'enquit-il.

Était-elle le jouet de son imagination, ou sentait-elle son souffle sur la nuque ?

— J'ai eu du mal à choisir, dans la mesure où vous refusez de me dire quoi que ce soit sur la personne que vous cherchez.

Tempérance attendit qu'il se saisisse de la perche. En vain.

Elle soupira.

— Franchement, milord, vous ne m'aidez pas beaucoup.

— Et cependant, je suis convaincu que vous avez déjà une destination en tête.

— En effet.

Ils avaient atteint l'extrémité de la ruelle. Ils passèrent sous une arcade et s'engagèrent dans une autre ruelle, plus étroite encore.

— Et quelle est-elle ? voulut savoir lord Caire.

— Nous y sommes, répondit Tempérance, avec un sentiment de satisfaction.

Elle était assez fière d'avoir réussi à trouver une idée en disposant d'aussi peu d'informations.

Ils s'étaient arrêtés devant un immeuble dépourvu de fenêtres, mais l'enseigne en bois représentant une bougie allumée qui se balançait au vent indiquait qu'il s'agissait d'une boutique de chandelles. Tempérance poussa la porte. Le magasin était exigü. Un comptoir occupait tout un mur, et les marchandises s'accumulaient un peu partout, sur les étagères, à même le sol, ou suspendues au plafond : des chandelles, bien sûr, mais aussi de la petite vaisselle, du sel, de la farine, des couteaux, du lard, des gâteaux... et du gin. Le propriétaire, M. Hopper, trônait derrière son comptoir. Il était lui-même si menu que c'était à croire qu'il avait interrompu sa croissance pour être à l'échelle de son échoppe.

Vendre du gin sans posséder de licence était évidemment illégal, mais les licences coûtaient si cher que peu de commerçants avaient les moyens de les acheter. Du reste, la justice était obligée de payer des inspecteurs pour traquer les vendeurs clandestins, or aucun inspecteur n'osait s'aventurer à Saint-Giles. Le dernier qui s'y était risqué s'était fait lyncher par la foule. Le pauvre homme avait fini par mourir de ses blessures.

— Que puis-je pour votre service, madame Dews ? demanda M. Hopper.

— Bonsoir, monsieur Hopper. Mon ami cherche quelqu'un, et je me disais que vous pourriez peut-être l'aider.

M. Hopper détailla lord Caire d'un œil méfiant, avant de répondre, chaleureusement :

— Volontiers. Qui cherchez-vous ?

— Un assassin, répondit lord Caire très posément.

Tempérance faillit s'étrangler. *Un assassin !*

— Il y a deux mois, une femme a été tuée chez elle, à Saint-Giles, poursuivit lord Caire, imperturbable. Elle s'appelait Marie Hume. Sauriez-vous quelque chose à son sujet ?

Mais M. Hopper avait secoué la tête avant même qu'il ait fini de poser sa question.

— Je n'ai rien à voir avec des assassins. Soyez gentil de repartir avec ce monsieur, madame Dews.

Confuse, Tempérance se tourna vers lord Caire. Lequel ne semblait pas le moins du monde embarrassé.

— Attendez, dit-il au commerçant.

Ce dernier le regarda à contrecœur.

Lord Caire lui sourit.

— Je voudrais cette tartelette aux prunes.

M. Hopper lui donna la pâtisserie, empocha quelques pièces en retour, avant de leur tourner ostensiblement le dos. Tempérance soupira. Il lui faudrait trouver un autre informateur.

— Vous auriez pu me prévenir, grommela-t-elle, une fois qu'ils eurent quitté la boutique.

La bise était de plus en plus glaciale, pourtant, elle ne paraissait pas déranger lord Caire.

— Qu'est-ce que cela aurait changé ?

— Pour commencer, je n'aurais pas été déranger M. Hopper.

— Pourquoi ?

— C'est un commerçant respectable ! Je comprends qu'il n'ait pas envie d'être mêlé à une histoire de meurtre. Pourquoi lui avez-vous acheté ce gâteau ?

Il haussa les épaules.

— J'avais faim. Et il mordit dans la tartelette. Voyant une goutte de sirop perler au coin de ses lèvres, Tempérance en eut l'eau à la bouche. La tarte paraissait délicieuse.

— Vous voulez goûter ? lui proposa-t-il.

Elle secoua vigoureusement la tête.

— Je n'ai pas faim.

Il mangea une autre bouchée avec un sourire.

— Pourquoi mentez-vous ?

— Ne dites pas de bêtises, répliqua-t-elle, et elle se remit en marche. Il la doubla et lui barra le chemin, l'obligeant à s'arrêter.

— Ce n'est qu'une tartelette aux prunes, madame Dews. La manger n'offensera pas le Seigneur. Goûtez-la donc.

Sur ce, il détacha un morceau qu'il approcha de ses lèvres. Tempérance sentit le parfum des prunes, et avant qu'elle ait conscience de son geste, elle ouvrit la bouche. Et se régala.

— À la bonne heure, murmura-t-il. C'est délicieux, n'est-ce pas ?

Elle rouvrit les yeux — quand donc les avait-elle fermés ? — et le fixa avec un mélange de confusion et d'effroi.

Il sourit de nouveau.

— Où allons-nous, à présent, madame Dews ? À moins que ce M. Hopper n'ait été votre seule cartouche ?

— Non, j'ai une autre idée.

Elle repartit d'un pas allègre, le goût de la tartelette encore sur la langue.

Ils se trouvaient à présent dans la partie la plus redoutable du quartier. Tempérance n'aurait jamais osé s'y aventurer en plein jour — et encore moins la nuit ! — n'eût été la présence virile à ses côtés.

Vingt minutes plus tard, elle s'immobilisait devant une vieille porte en bois usée par les ans.

Lord Caire examina ladite porte avec curiosité.

— Où sommes-nous ?

— Chez Mère Poule, répondit Tempérance, juste au moment où le battant s'ouvrait à la volée.

— Fiche-moi le camp ! cria une grande femme au visage émacié.

Elle portait une vieille tunique militaire écarlate sur un corset en cuir et des jupons rayés, rouge et noir. Le tout semblait assez sale.

— Pas d'argent, pas de gin ! ajouta-t-elle. Dehors !

L'objet de son ire était une femme plutôt menue, qui aurait pu être jolie si elle n'avait pas eu la bouche noircie de chicots — sans parler de l'hématome qui lui marquait la joue.

La malheureuse créature s'abrita derrière son bras, comme si elle redoutait d'être frappée.

— J'vous donnerai un penny et demi demain. Mais laissez-moi boire ce soir.

— Va d'abord gagner ton penny et demi, riposta Mère Poule.

Et elle éjecta la femme dans la ruelle, avant de s'apercevoir de la présence des deux visiteurs. Elle détailla d'abord lord Caire, puis se tourna vers Tempérance.

— Que faites-vous là, madame Dews ? Si loin de votre territoire ?

— J'ignorais que Saint-Giles était divisé en territoires, répliqua Tempérance, qui s'empressa d'ajouter : Mon ami souhaiterait vous poser quelques questions.

Mère Poule sourit à lord Caire, révélant du même coup une bouche en partie édentée.

— On sera mieux à l'intérieur pour parler, pas vrai ? fit-elle, se désintéressant de Tempérance.

Une lueur de cupidité s'était allumée dans l'œil qu'elle fixait sur lord Caire. Celui-ci s'effaça pour laisser entrer la jeune femme. La porte ouvrait sur un petit escalier qui menait à une cave — un boyau, plutôt — passablement sombre, qui servait de taverne clandestine. Les voûtes étaient noircies par la fumée. Une planche posée sur deux barriques faisait office de comptoir. C'était là le domaine de Mère Poule : elle vendait à ses clients le verre de gin pour un penny et demi. Quelques soldats déjà ivres parlaient fort à une table. À une autre, deux clients courbaient le dos comme s'ils voulaient se faire invisibles. Un peu plus loin, trois marins jouaient aux cartes et commençaient à s'invectiver en s'accusant mutuellement de tricherie. Non loin d'eux, un homme seul portant perruque fumait avec sérénité. Un homme et une femme étaient assis côte à côte, à même le sol, dos au mur, chacun serrant un verre. Tous pouvaient espérer passer la nuit là, à condition de renouveler leur consommation et en s'acquittant de la somme due.

— Et maintenant, dites-moi en quoi je peux aider un gentleman tel que vous ? demanda Mère Poule, forçant la voix pour couvrir la dispute des marins.

Et, tout sourire, elle frotta le pouce contre l'index, signifiant sans détour qu'elle attendait d'être rétribuée pour ses services.

Lord Caire tira une bourse de sa poche, l'ouvrit et en sortit une demi-couronne, qu'il tendit à Mère Poule. Laquelle s'empressa de glisser la pièce dans son corset.

— Je m'intéresse à l'assassinat d'une résidente du quartier. Elle s'appelait Marie Hume.

Le sourire de Mère Poule s'évanouit d'un coup.

— Ce genre d'information vaut plus qu'une demi-couronne, milord.

Lord Caire rouvrit sa bourse et lui donna une autre pièce, qui disparut tout aussi vite que la première.

— Prenez donc un siège, milord, fit-elle en désignant une chaise bancale. Une femme assassinée, vous dites ?

Lord Caire ignora la chaise.

— Elle avait environ trente ans, les cheveux blonds, la silhouette élancée et un beau visage, mais avec une petite tache de naissance juste là, expliqua-t-il, tapotant le coin de son œil droit. Vous la connaissiez ?

— Ma foi, les jolies filles, c'est pas ça qui manque. Et une tache de naissance, ça se cache sous le maquillage. Vous pourriez pas m'en dire plus à son sujet ?

— Elle a été éventrée, répondit lord Caire sans prendre de gants.

Tempérance frissonna. Les mises en garde de Nell lui revinrent d'un coup en mémoire. Bonté divine ! Mère Poule elle-même ne put retenir un tressaillement.

— Éventrée... Oui, maintenant je me souviens de cette histoire. Drôle de fin, pas vrai ? On l'a retrouvée dans un petit meublé de Tanner's Court. Les mouches voletaient déjà autour de son cadavre.

Si Mère Poule pensait choquer lord Caire en retour, elle en fut pour ses frais. Il se contenta de hocher la tête.

— Oui, c'est bien elle.

Mère Poule haussa les épaules.

— Je peux pas vous aider, milord. Je connaissais pas la fille en question.

Lord Caire tendit la main.

— Alors, rendez-moi mon argent.

— Attendez, milord ! se hâta d'ajouter Mère Poule. Je pourrais vous indiquer quelqu'un qui en sait peut-être long sur cette affaire.

Lord Caire étrécit les yeux comme s'il avait repéré une proie.

— Qui ? — Martha Swan, répondit Mère Poule avec un petit sourire satisfait. La dernière personne à l'avoir vue vivante.

Tandis qu'elle remontait l'escalier menant à la rue, lord Caire sur les talons, Tempérance se posait mille questions. Qui était exactement cette femme qu'on avait tuée ? Pourquoi lord Caire tenait-il tant à retrouver son meurtrier ? Elle avait été «éventrée», avait-il expliqué, et cette précision affolait Tempérance. Dieu du Ciel ! Où mettait-elle les pieds ?

— Vous paraissez bien songeuse, madame Dews, observa-t-il lorsqu'ils se retrouvèrent de nouveau dans la rue. Cela ne vous ressemble pas.

— Qu'en savez-vous ? Vous me connaissez à peine.

Il se mit à rire.

— C'est vrai. Mais je suis prêt à parier que vous êtes plutôt d'une nature loquace. Et enjouée.

Elle croisa les bras, autant pour se protéger du froid que pour paraître sûre d'elle.

— À quoi jouez-vous avec moi ?

Il lui faisait face.

— Jouer, madame Dews ? Moi ?

— Oui, parfaitement, répliqua-t-elle, refusant de se laisser intimider. Vous commencez par me dire que vous cherchez quelqu'un dans Saint-Giles. Chez M. Hopper, vous parlez d'une femme assassinée. Et maintenant, chez Mère Poule, d'une femme éventrée.

— Je ne vous ai pas menti. Je cherche effectivement quelqu'un : son meurtrier.

Tempérance aurait voulu voir ses yeux. Malheureusement, ils étaient noyés dans l'ombre que projetait la pointe de son tricorne.

— Qui était-elle, pour vous ?

Il esquissa un sourire, mais ne répondit pas.

— Pourquoi moi ? murmura-t-elle, se rendant soudain compte qu'elle aurait dû lui poser cette question la veille. Pourquoi m'avoir choisie ? Et d'abord, comment m'avez-vous trouvée ?

— Je vous avais repérée. Je vous voyais souvent traverser le quartier d'un pas pressé, toujours vêtue de noir. Hier soir, j'ai décidé de vous suivre jusque chez vous. Elle était éberluée.

— Alors, comme ça, vous m'avez choisie quasiment au hasard ? Sur un coup de tête ?

— J'aime le hasard. Il fait souvent bien les choses. Mais vous avez froid, madame Dews. Venez.

Cette fois, ce fut lui qui ouvrit la marche.

— Où allons-nous ? Vous ne vouliez pas interroger Martha Swan ?

Il s'arrêta et se retourna.

— Mère Poule a dit qu'elle demeurait dans Hangman's Alley. Savez-vous comment s'y rendre ?

— Oui, mais c'est à près d'un kilomètre, et dans la direction opposée.

— Dans ce cas, réservons Martha Swan pour un autre soir. Il se fait tard. Je vous raccompagne chez vous.

Et il repartit sans même attendre qu'elle acquiesce.

Tempérance lui emboîta le pas, tel un petit chien obéissant. Ses réponses à ses questions en avaient fait surgir de nouvelles. Après tout, il aurait pu choisir des dizaines d'autres femmes pour le guider dans Saint-Giles. Alors, pourquoi elle ?

— Je ne suis pas certaine que nous puissions faire confiance à Mère Poule, lâcha-t-elle.

— Vous pensez que Martha Swan n'existe pas ?

— Oh, je crois au contraire qu'elle est bien réelle ! Mais qu'elle soit capable de nous fournir la moindre information, c'est une autre histoire.

— Comment se fait-il que vous connaissiez Mère Poule ?

— Tout le monde la connaît dans le quartier. Le gin est le démon de Saint-Giles.

Il lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— À ce point ?

— Aussi bien les jeunes que les vieux en boivent. Certains ne se nourrissent même que de gin, assura Tempérance, et, après une hésitation, elle ajouta : Mais ce n'est pas uniquement pour cette raison que je la connais.

— Racontez-moi.

La bise se faisant de plus en plus mordante, la jeune femme rabattit davantage sa capuche sur sa tête.

— Il y a neuf ans de cela, Mère Poule nous a fait parvenir un message à l'orphelinat. Elle avait une petite fille de trois ans. J'ignore d'où elle la sortait, mais ce n'était pas la sienne.

— Et ?

— Elle nous a proposé de nous la vendre, expliqua Tempérance, qui n'avait pas oublié la colère qu'elle avait alors ressentie.

Elle éprouvait un profond mépris pour Mère Poule qui n'était que cynisme et cupidité.

— Qu'avez-vous fait ? demanda lord Caire de sa belle voix grave.

— Winter et père y étaient opposés. Ils prétendaient que cela ne ferait qu'encourager Mère Poule à nous vendre d'autres enfants.

— Et vous ?

— J'étais furieuse de devoir la payer, mais elle nous avait clairement fait comprendre qu'elle trouverait sans peine un autre acheteur. Quelqu'un, bien sûr, qui ne se soucierait pas du bien-être de l'enfant.

— Un proxénète.

Elle lui coula un bref regard — ils remontaient à présent une rue plus large, si bien qu'ils pouvaient marcher de front. Mais ce n'était pas du tout le chemin qu'ils avaient pris pour se rendre chez Mère Poule, et elle se demanda s'il ne s'était pas perdu.

— Oui, probablement, acquiesça-t-elle.

En réalité, Mère Poule n'avait rien dit de précis, mais elle avait fait d'horribles sous-entendus. Tempérance se souvenait mot à mot de la négociation sordide qui avait suivi. Elle était encore très naïve, à l'époque, et elle n'imaginait pas que les femmes aussi puissent avoir l'âme affreusement noire.

Perdue dans ses pensées, elle ne regardait pas où elle mettait les pieds, et trébucha contre un obstacle. Elle perdit l'équilibre.

L'espace d'une seconde, elle se vit tomber. Lord Caire la rattrapa de justesse — d'une poigne ferme. Quand elle releva les yeux, il se tenait tout près. Les pires désirs de Tempérance remontèrent d'un coup à la surface.

— Alors vous avez acheté l'enfant, devina-t-il.

— Oui.

Pourquoi voulait-il entendre cette histoire ? Pourquoi l'obligeait-il à rouvrir d'anciennes blessures ? Et pourquoi cherchait-il un assassin ?

— Oui, répéta-t-elle, j'ai payé le prix que réclamait Mère Poule en vendant le seul bijou dont je disposais : une petite croix en or que m'avait offerte mon mari. Et je suis repartie avec la fillette. Je l'ai appelée Mary Pentecôte, parce que c'était le dimanche de la Pentecôte.

Il arqua un sourcil pour signifier qu'il attendait la suite.

— Winter avait raison, enchaîna-t-elle. Deux mois plus tard, Mère Poule nous a proposé un autre enfant. Un garçon, cette fois. Et elle demandait le double.

— Qu'avez-vous fait ?

Elle soupira.

— Rien. Le prix était exorbitant, nous n'avions pas les moyens. J'ai tenté d'amadouer Mère Poule. Je l'ai suppliée. Mais cette sorcière n'a rien voulu entendre. Elle a vendu ce pauvre petit garçon à quelqu'un d'autre.

Une bouffée de chagrin submergea Tempérance, qui sentit des sanglots lui monter dans la gorge. Mais avant qu'elle ait pu réagir, lord Caire s'empara de ses lèvres. Elle sursauta, sous le choc, puis l'intrusion de sa langue dans sa bouche réveilla ses instincts de pécheresse, et elle se surprit à lui rendre son baiser.

Elle avait perdu le contrôle d'elle-même.

Jusqu'à ce qu'il redresse soudain la tête. Ses lèvres étaient humides, mais rien dans son regard ne laissait à penser qu'il avait été le moins du monde bouleversé par leur baiser impétueux.

À croire qu'il ne s'était rien passé.

Tempérance voulut s'écarter, mais elle s'aperçut qu'il la tenait fermement.

— Vous êtes une femme passionnée, murmura-t-il. Et émotive.

— Pas du tout, se défendit-elle, furieuse.

— Pourquoi mentez-vous ? répliqua-t-il, amusé.

Il la relâcha, avant d'ajouter :

— C'était ma maîtresse.

— Pardon ?

— La femme assassinée — éventrée comme un porc à l'abattoir. Elle fut ma maîtresse pendant trois ans.

Tempérance le fixait bouche bée.

Il inclina poliment la tête.

— Bonne nuit, madame Dews. Nous nous reverrons demain soir.

Et il tourna les talons.

La nuit l'engloutit rapidement. Tempérance se remit lentement en marche et reconnut, à quelques mètres de là, la porte de l'orphelinat.

Sans même qu'elle s'en rende compte, lord Caire l'avait ramenée chez elle.

Le roi Sans-Cœur habitait un château somptueux au sommet d'une colline. Il y était entouré de centaines de gardes, de courtisans, de serviteurs et de maîtresses, si bien qu'il n'était jamais seul, ni le jour ni la nuit. Et cependant, personne ne pouvait se flatter d'être vraiment proche de lui.

En vérité, la seule créature qui importât au souverain était un petit oiseau bleu. L'oiseau était enfermé dans une cage en or décorée de pierreries, et il lui arrivait parfois de chanter. Chaque soir, le roi venait lui offrir des graines qu'il lui glissait entre les barreaux de sa cage...

Le soleil semblait ne jamais briller à Saint-Giles, songeait Silence Hollingbrook, le lendemain matin, alors qu'elle se rendait à l'orphelinat, un panier de victuailles à la main. C'est à peine si on apercevait un bout de ciel bleu entre les toits des immeubles qui paraissaient se toucher tant les ruelles étaient étroites. Pourtant le quartier était peuplé — trop peuplé, même. Les appartements n'avaient cessé d'être divisés pour accueillir toujours plus de monde, si bien que la plupart des habitants vivaient désormais dans des trous à rats. Silence était heureuse de loger à Wappin, et elle aurait aimé que son frère et sa sœur trouvent une autre adresse pour leur orphelinat. Elle n'oubliait toutefois pas que c'était là que leur père avait fondé cette institution qui lui tenait tant à cœur, et que c'était à Saint-Giles que vivaient les plus pauvres d'entre les pauvres.

Parvenue à destination, elle frappa à la lourde porte en bois. L'orphelinat possédait autrefois une cloche, mais un inconnu l'avait dérobée quelques mois plus tôt, un peu avant Noël. Winter n'avait pas encore eu l'occasion de la remplacer, et Silence devait parfois frapper à plusieurs reprises avant qu'on lui ouvre.

Mais cette fois, la porte s'ouvrit presque aussitôt. Silence se retrouva face à une gamine aux cheveux noirs et aux yeux bruns.

— Bonjour, Mary Pentecôte !

Mary inclina poliment la tête.

— Bonjour, madame Hollingbrook.

Silence pénétra dans le hall, posa son panier et se défit de son châle.

— Ma sœur est là ?

— Madame est dans la cuisine, répondit Mary Pentecôte.

Silence lui sourit.

— Je connais le chemin.

Mary hocha la tête et repartit vaquer à ses occupations. Silence récupéra son panier et se dirigea vers la cuisine.

— Bonjour ! lança-t-elle en entrant.

Tempérance faisait chauffer de l'eau. Elle pivota sur ses talons.

— Bonjour, sœurette. Quelle bonne surprise ! J'ignorais que tu devais venir aujourd'hui.

— Ce n'était pas prévu, avoua Silence, qui se sentit rougir cela faisait plus d'une semaine qu'elle n'était pas passée. Mais j'ai acheté des raisins secs tout à l'heure au marché, et j'ai pensé à vous en apporter.

— Très bonne idée. Mary Pentecôte adore les raisins secs.

Silence posa son panier sur la vieille table de bois.

— J'ai l'impression qu'elle a encore grandi depuis ma dernière visite.

— C'est probable. Et elle devient aussi de plus en plus jolie. Mais je ne le lui dis pas. Je ne voudrais pas qu'elle devienne vaniteuse.

Silence souleva le couvercle de son panier.

— Elle n'est pas en âge de partir en apprentissage ? s'étonna-t-elle.

Tempérance soupira.

— Si. Elle a même dépassé l'âge, en fait. Mais elle nous rend tellement service que je ne me suis toujours pas résolue à lui chercher une place.

Silence déballa le contenu de son panier sans faire de commentaire. C'était inutile. Sa sœur savait pertinemment qu'il était préférable de ne pas trop s'attacher aux enfants de l'orphelinat, sous peine de souffrir le jour où ils partiraient.

— Tu n'as pas apporté que des raisins secs, constata Tempérance en s'approchant.

— En effet. J'ai également acheté des navets. Et il y a aussi des chaussettes, expliqua Silence, qui sortit trois petites paires de chaussettes. J'en ai tricoté pour William et il me restait de la laine.

— Bonté divine ! s'exclama Tempérance. J'avais presque oublié que le capitaine Hollingbrook serait bientôt de retour. Silence sourit à l'évocation de son mari. William commandait le *Finch*, un navire marchand qui commerçait avec les Indes Orientales. Cela faisait presque six mois qu'il était parti.

— Il devrait arriver d'un jour à l'autre, précisa-t-elle. J'espère que Winter et toi viendrez dîner à la maison pour fêter son retour.

Comme Tempérance ne répondait pas, elle se tourna vers elle, étonnée. Sa sœur contemplait les navets d'un air songeur.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Silence.

— Quoi ? fit Tempérance, surprise dans sa rêverie. Oh, rien ! Nous serions évidemment ravis de dîner avec vous, mais nous avons tellement à faire ici.

— Nell travaille dur, mais ce n'est qu'une petite fille, observa Silence. Vous devriez engager un homme à tout faire.

Tempérance s'esclaffa, mais son rire résonna sinistrement.

— Si nous avons un bienfaiteur, nous n'y manquerions pas. Mais nous venons tout juste de réussir à payer nos arriérés de loyer. Et si nous avons de nouveau du retard, M. Wedge nous expulsera.

Silence se laissa choir sur une chaise.

— Il me reste une livre, que j'ai économisée sur mon budget d'épicerie. Tu la veux ? proposa-t-elle.

Tempérance lui sourit.

— Non, merci, sœurlette. Cela ne nous soulagerait qu'un temps. Et je ne veux pas prendre l'argent du capitaine Hollingbrook. Je sais que vous vous serrez déjà la ceinture tous les deux.

Silence baissa les yeux. William était un mari merveilleux, mais un capitaine de la marine marchande ne gagnait pas énormément. Et avec son salaire, William devait faire vivre sa femme, sa mère devenue veuve, et sa sœur célibataire.

— Et Concord ? risqua-t-elle.

Tempérance secoua la tête.

— D'après Winter, la brasserie a perdu beaucoup d'argent depuis la mort de père. Et de toute façon, Concord a sa propre famille à nourrir.

Silence ignorait que Concord avait des difficultés financières. Il est vrai que les hommes de la famille avaient toujours détesté parler de leurs affaires devant leurs épouses ou leurs sœurs. Concord avait déjà cinq enfants adorables, et un sixième était en route.

— Et Asa ?

Cette fois, Tempérance grimaça.

— Tu sais bien qu'Asa s'est toujours montré méprisant vis-à-vis de l'orphelinat. Winter détesterait être obligé de lui tendre sa sébile. Silence s'empara d'un couteau et entreprit d'éplucher les

navets.

— Pourtant, Winter est tout sauf orgueilleux, observa-t-elle.

— Certes. Mais même le plus humble des hommes a sa fierté. Et il n'est pas sûr que même s'il lui demandait, Asa accepterait de l'aider.

Silence voulut protester, puis se ravisa : au fond, elle-même aurait été bien incapable de prévoir la réaction d'Asa. Il avait trop pris ses distances avec la famille.

— Qu'allez-vous faire, alors ?

Tempérance se saisit à son tour d'un couteau.

— En fait, j'ai un plan, répondit-elle.

— Un plan ?

— Oui. Mais promets-moi de n'en rien dire à Winter ni à Concord. Et encore moins à Verity.

Verity était l'aînée des filles Makepeace.

Silence était médusée. De quel genre de secret s'agissait-il pour que Tempérance refuse d'en parler à leurs frères et sœur ? Cependant, celle-ci attendait sa réponse. Et comme Silence brûlait de savoir de quoi il retournait, elle murmura :

— Bon d'accord. Tu as ma parole.

Tempérance reposa son couteau.

— J'ai rencontré quelqu'un qui est prêt à m'introduire dans la bonne société, ce qui me permettra de nous trouver de nouveaux bienfaiteurs.

Silence haussa les sourcils.

— Et qui est ce «quelqu'un» ?

Leur famille était d'origine modeste. Leur père n'avait été qu'un petit brasseur et, à sa mort, Concord avait repris l'entreprise familiale. Leur père ayant toujours cru dans les bienfaits de l'éducation, il avait tenu à ce que ses fils apprennent la philosophie, le latin et le grec. Cela faisait d'eux des intellectuels, mais il n'en demeurait pas moins qu'ils devaient travailler pour vivre. Les gens dont parlait Tempérance évoluaient dans un tout autre monde.

— Qui est cet ami si puissant ? insista Silence comme sa sœur hésitait à répondre.

Redressant le menton, Tempérance lâcha :

— Il s'appelle lord Caire.

Silence fronça les sourcils.

— Un aristocrate ? Comment diable as-tu fait pour dénicher un lord prêt à t'aider ?

— En vérité, c'est lui qui m'a déniché, rectifia Tempérance, et, contemplant la pile de navets, elle demanda : Tu connais quelqu'un qui aime vraiment les navets ?

— Tempérance...

— Ils sont nourrissants, je ne dis pas le contraire, mais as-tu déjà entendu quelqu'un s'exclamer «J'adore les navets !» ?

Silence reposa son couteau et attendit.

— Il m'a suivie jusqu'ici l'autre soir.

Silence sursauta.

— Quoi ?

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas ce que tu crois, s'empressa de la rassurer sa sœur. Il ne me voulait aucun mal. Il désirait simplement que je l'aide à entrer en contact avec certains habitants de Saint-Giles. En échange, je lui ai demandé de m'introduire dans le grand monde. Comme tu peux le constater, il s'agit d'un arrangement très pragmatique.

Silence était sceptique. Ce récit était un peu trop rose à son goût.

— Et je suppose que ce lord Caire est un gentleman d'âge respectable, les genoux cagneux et les cheveux grisonnants ? lança-t-elle.

Tempérance grimâça.

— Pour ça, il a les cheveux grisonnants.

— Et ses genoux ?

— Enfin ! Je ne regarde pas les genoux des messieurs !

— Tempérance...

— Bon, d'accord. Pour tout dire, il est assez jeune et plutôt bel homme, avoua Tempérance en s'empourprant légèrement.

— Doux Jésus ! murmura Silence.

Sa sœur était une veuve de vingt-huit ans, mais par moments, elle se conduisait comme une vraie gamine.

— Pourquoi lord Caire t'a-t-il choisie pour l'escorter dans Saint-Giles ?

— Je l'ignore, mais...

— Tu dois absolument en parler à Winter, coupa Silence. Ce lord Caire a peut-être des vues malhonnêtes sur toi. Imagine qu'il t'entraîne dans la débauche ?

— J'ai du mal à envisager une telle hypothèse, répliqua Tempérance. Franchement, tu m'as bien regardée ?

Et elle ouvrit grand les bras, comme pour souligner son propos, Silence était obligée d'admettre qu'au milieu de sa cuisine, les cheveux à moitié défaits et avec son tablier blanc sur sa robe noire, Tempérance n'avait guère de quoi intéresser un séducteur. Mais elle savait aussi qu'il ne fallait pas se fier aux apparences.

— Tu es une jolie femme, rétorqua-t-elle. Et tu le sais très bien.

Tempérance laissa retomber ses bras.

— Certainement pas ! C'est toi qui as toujours été la beauté de la famille. Si un lord voulait corrompre l'une d'entre nous, il jetterait son dévolu sur toi.

Silence fusilla sa sœur du regard.

— N'essaie pas de dévier la conversation.

Tempérance soupira.

— N'en parle à personne, s'il te plaît. J'ai déjà accepté l'argent de lord Caire pour payer nos arriérés de loyer.

— Winter finira par l'apprendre, d'une manière ou d'une autre. Et comment as-tu justifié cette soudaine rentrée d'argent ?

— Je lui ai dit que j'avais vendu une bague que m'avait offerte Benjamin.

— Oh, Tempérance ! se récria Silence, horrifiée. Tu as menti à Winter !

— Ce n'était qu'un petit mensonge sans gravité, se défendit Tempérance. Et puis, c'est le dernier espoir de sauver l'orphelinat. Imagine le chagrin de Winter si nous devons mettre la clé sous la porte.

Silence détourna le regard. De tous leurs frères, Winter s'était toujours montré le plus dévoué envers l'héritage charitable de leur père. Il serait terriblement déçu si l'orphelinat en venait à fermer alors que c'était lui qui le dirigeait.

— S'il te plaît, Silence, plaïda Tempérance. Fais-le pour Winter.

Sa sœur finit par acquiescer :

— Entendu. Je ne dirai rien...

— Oh, merci !

— ... tant que je ne te sentirai pas en danger, acheva-t-elle.

— Je ne le serai pas, je peux te l'assurer.

Lazare fut réveillé par un cri silencieux. Il ouvrit les yeux, et balaya du regard le décor qui l'entourait pour tenter de se souvenir où il se trouvait. Puis il reconnut sa propre chambre. Les murs étaient sombres, le mobilier ancien et imposant, et des tentures vert foncé ornaient son lit à baldaquin. Son père avait dormi ici avant lui, et Lazare ne s'était pas préoccupé de changer quoi que ce soit lorsqu'il avait hérité du titre. Il jeta un coup d'œil à la fenêtre, et se détendit. Le ciel était grisâtre, signe que l'aube était proche ; heureusement, car il ne parvenait jamais à se rendormir après un cauchemar. Il s'étira, se leva et se dirigea, nu, vers sa table de toilette pour s'asperger le visage d'eau froide. Il enfila ensuite un peignoir de brocart jaune et s'installa à l'élégant petit bureau en bois de cerisier — l'unique meuble qu'il avait apporté avec lui en emménageant dans cette maison.

Nul doute que son père aurait désapprouvé de le voir écrire à moitié nu. Lazare sourit à cette pensée, et trempa sa plume dans son encrier pour reprendre sa traduction. Catulle était un auteur très littéraire, et il tenait à trouver le vocabulaire précis qui restituerait au plus près la brillance de son style. C'était donc un travail de longue haleine.

Small, son valet de chambre, entra un peu plus tard. Levant les yeux de sa copie, Lazare s'aperçut que la chambre était à présent baignée de soleil.

— Pardonnez-moi, milord, fit Small. J'ignorais que vous étiez levé.

— Aucune importance, lui répondit Lazare, qui reportait déjà son attention sur sa traduction.

— Voulez-vous que je vous fasse monter votre petit déjeuner ?

— Hmm.

— Et désirez-vous faire votre toilette ?

Lazare reposa sa plume d'un geste impatient. Comprenant qu'il n'arriverait plus à se concentrer, il laissa Small lui passer un linge humide et chaud sur le cou, les joues et le menton avec des gestes rapides et efficaces.

Il ferma les yeux pendant que Small continuait de lui assouplir la peau. Sa petite excursion avec Mme Dews, la veille au soir, lui revint en mémoire. Il se remémora son expression extatique lorsqu'elle avait goûté à la tartelette aux prunes. Puis la lueur incendiaire qui s'était allumée dans ses prunelles mordorées lorsqu'il avait déclaré qu'elle était une femme passionnée. La vérité, c'est que Mme Dews semblait posséder une palette d'humeurs des plus variées, et cela le fascinait d'autant plus qu'il se croyait incapable d'éprouver la moindre émotion. Les réactions de Mme Dews lui paraissaient tellement étrangères, pour ne pas dire exotiques, qu'il aurait aimé expérimenter plus en détail ce qui pouvait les provoquer. Qu'est-ce qui la faisait rougir ? Ou rire ? Qu'est-ce qui l'effrayait ? À quoi ressemblait son regard au moment de la jouissance ?

Cette dernière interrogation l'excitait bizarrement. Pourtant, d'ordinaire, Lazare ne se souciait jamais de savoir ce que les femmes ressentaient au lit — elles n'étaient que le vecteur de ses pulsions. Mais avec Mme Dews, c'était différent : elle l'intriguait.

Small reposa le linge humide, et commença de le raser. Lazare s'obligea à ne pas ciller sous le feu du rasoir, mais il se cramponna discrètement aux accoudoirs de son fauteuil. Laisser quelqu'un le toucher lui était une épreuve qui confinait à la torture. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'il se soumettait chaque matin au rituel du rasage. Il avait ainsi l'impression de triompher de sa plus grande peur.

Son valet en ayant terminé avec la joue gauche, Lazare tourna la tête pour lui offrir la droite, refrénant à grand-peine une sensation de répulsion. Cette détestation du contact des autres était chez lui si ancienne qu'il avait le sentiment d'avoir toujours vécu avec. En réalité, c'était faux. Il avait connu, dans sa petite enfance, quelqu'un dont le toucher ne le rebutait pas. Au contraire.

Mais c'était il y a des années, et cette personne était morte depuis longtemps. Small essuya les dernières traces de savon et Lazare rouvrit les yeux.

— Merci, dit-il.

Si son valet se doutait du martyre qu'il lui infligeait, son expression impassible n'en laissait rien voir.

— Que souhaitez-vous porter aujourd'hui, milord ?

— Un pantalon et une veste de soie noire, avec un gilet brodé d'argent.

Lazare se leva et ôta son peignoir, qu'il abandonna sur le fauteuil. Small lui tendit les vêtements réclamés et il s'habilla lui-même — il y avait quand même une limite entre la mortification volontaire et le masochisme.

— Ma canne, également, fit-il, tandis que son valet lui attachait les cheveux sur la nuque avec un ruban de velours noir.

— Oui, milord, répondit Small, qui risqua un regard intrigué par la fenêtre. Vous avez déjà un rendez-vous ? Si tôt ?

— Je vais rendre visite à ma mère, expliqua Lazare. Et c'est une tâche dont je préfère m'acquitter le plus tôt possible.

Il s'empara de la canne que lui tendait son valet et quitta la pièce sans rien ajouter.

Sa chambre donnait dans un large corridor lambrissé de bois sombre. Cette maison de ville appartenait à la famille Caire depuis l'époque de son grand-père. Elle n'était désormais plus située dans la partie la plus à la mode de la capitale, mais elle était vaste et continuait d'en imposer. Lazare descendit l'escalier, sa main glissant sur la rampe de marbre rose importé d'Italie. Mais, comme d'habitude, il n'éprouva rien de particulier à son contact : ni fierté ni nostalgie.

Parvenu dans le hall, il prit sa cape et son tricorne des mains du majordome. Sa chaise à porteurs l'attendait au bas du perron. C'était un nouveau modèle, construit à sa taille, peint en noir et argent à l'extérieur, et garni de coussins écarlates. L'un des porteurs lui ouvrit la portière et Lazare grimpa à l'intérieur. Puis ils se mirent en route.

Lazare aurait aimé savoir pourquoi sa mère l'avait convoqué. Était-ce pour lui réclamer de l'argent ? C'était peu probable : elle recevait une pension confortable et pouvait en outre compter sur les revenus de ses propres domaines. Mais peut-être s'était-elle mise au jeu sur ses vieux jours. Cette idée le fit rire.

Peu après, les porteurs s'immobilisèrent et Lazare sortit. La demeure qu'il avait achetée à sa mère était de taille modeste mais très élégante. Elle s'était plainte — elle se plaignait toujours — quand il l'avait obligée à quitter Caire House, mais il refusait catégoriquement de vivre avec elle.

Le majordome le conduisit jusqu'à un petit salon surchargé où il attendit une bonne demi-heure, trompant son impatience en examinant les volutes dorées des chapiteaux corinthiens coiffant les colonnes qui encadraient la porte. Il serait volontiers parti, mais il lui aurait fallu revenir un autre jour, et il préférait en finir aujourd'hui.

Finalement, sa mère fit son entrée. À sa manière habituelle : en s'arrêtant un instant sur le seuil pour qu'on admire sa beauté.

Lazare bâilla.

— Tss-tss ! Aurais-tu oublié la politesse, mon fils ? Ou est-ce la nouvelle mode, de ne plus se lever pour accueillir une dame ?

Il se leva, avec juste assez d'indolence pour se montrer insultant, et s'inclina brièvement.

— Que me voulez-vous, madame ? demanda-t-il, avant de réaliser que pareille question, témoignant de son impatience, ne pourrait qu'inciter sa mère à faire durer l'entrevue.

— Oh, Lazare, ne sois donc pas si revêche ! J'ai commandé du thé et des biscuits. Tu vas rester un petit moment ?

— Suis-je obligé ?

— Je le crains.

Il se rassit, concédant cette petite victoire à sa mère. Et ils attendirent le thé. Lazare détestait le thé. Ce n'était pas nouveau. L'avait-elle oublié, ou en avait-elle commandé uniquement pour le provoquer ?

Lady Caire avait été une beauté dans sa jeunesse, et le temps l'avait généreusement épargnée. L'ovale de son visage demeurait parfait, son cou était toujours aussi gracieux, et ses yeux, du même bleu saphir que ceux de Lazare, avaient gardé leur éclat. Ses cheveux avaient prématurément blanchi — comme les siens —, mais plutôt que de les teindre ou de porter une perruque, elle affichait avec superbe cette couleur inhabituelle chez une dame, affectionnant les robes bleu foncé qui rendaient le contraste encore plus saisissant. Et elle se parait de bijoux des plus exquis.

Elle avait toujours su attirer l'attention.

— Ah, voilà le thé ! s'exclama-t-elle comme deux domestiques munies de plateaux entraient.

On aurait juré, à son ton, qu'elle était soulagée.

Les domestiques déposèrent leurs plateaux et s'éclipsèrent. Lady Caire se redressa pour servir, mais sa main hésita sur la théière.

— Du sucre ?

— Non, merci.

— Bien sûr, répliqua-t-elle, son aplomb retrouvé. Je me souviens, maintenant, ajouta-t-elle en lui tendant sa tasse. Ni sucre ni lait.

Lazare posa sa tasse de côté sans y avoir touché. À quoi diable jouait-elle ?

Feignant de ne pas remarquer son manque d'enthousiasme pour le thé, sa mère s'empara de sa propre tasse et prit une pose languide.

— On m'a rapporté qu'on t'avait vu avec Mlle Turner. T'intéresserais-tu à elle ?

Après un instant de surprise, Lazare éclata de rire.

— Auriez-vous décidé de me trouver une épouse ?

Un soupçon d'irritation se lut dans le regard de sa mère.

— Lazare...

Mais il la coupa sèchement :

— Peut-être avez-vous déjà en tête une liste de jeunes filles à me proposer ? Encore que ce ne doit pas être facile dans la mesure où mes... inclinations sont connues de toute la bonne société. J'imagine que même les familles les plus à court d'argent préfèrent me tenir à l'écart de leurs vierges.

Lady Caire reposa sa tasse avec une moue dédaigneuse.

— Ne sois pas grossier.

— D'abord revêche, ensuite grossier, ironisa Lazare, dont la patience commençait à s'user. Je m'émerveille que vous supportiez encore ma compagnie.

Elle fronça les sourcils.

— Je...

— Avez-vous besoin d'argent ?

— Non. Je...

— Désiriez-vous m'entretenir d'un sujet d'importance ?

— Lazare...

— Pas de soucis domestiques ?

Elle le fixa sans répondre.

— Dans ce cas, je crois que je peux partir, conclut-il en se levant.

Il s'inclina sans croiser son regard.

— Je vous souhaite une bonne journée.

Il était déjà à la porte quand elle lui lança :

— Tu ne sais pas. Tu ne sais pas ce que j'ai vécu.

Il sortit sans même se retourner.

L'état de Mary Hope avait empiré. Tempérance observait avec une attention teintée d'angoisse la nourrice, Polly, approcher son sein de la bouche de la fillette. Mais celle-ci gardait les yeux fermés, et ne répondait pas à la sollicitation.

Polly releva tristement les yeux.

— Elle ne tète pas, madame.

Polly était installée dans un vieux fauteuil, qui constituait le seul ornement de son humble logis. Tempérance le lui avait offert lorsqu'elle l'avait engagée. Polly n'était pas la seule nourrice de l'orphelinat, mais aucune n'habitait sur place : elles prenaient les enfants à domicile. C'est pourquoi il était indispensable de pouvoir compter sur des femmes de confiance. Et de ce point de vue-là, Polly était irréprochable. Âgée d'une vingtaine d'années, elle avait les yeux aussi noirs que ses cheveux, et ne manquait pas de charme. Elle affichait aussi la maturité d'une femme de quarante ans. Son mari était marin et ne rentrait que rarement. Entre ses fréquentes absences, Polly se retrouvait seule pour tenir la maison et élever leurs deux enfants. En plus du fauteuil, la pièce ne comportait qu'une table et un lit fermé par des rideaux. Le papier peint, bon marché, représentait des femmes vêtues d'atours colorés. Sur la cheminée, de chaque côté d'un miroir qui reflétait la maigre luminosité de ce pauvre intérieur, Polly avait disposé ses trésors : un chandelier, une théière, une salière et une coupe en étain. Ses deux enfants, un garçon et une fille à peine en âge de marcher, jouaient dans un coin, à même le plancher.

Mais tout était d'une propreté impeccable. En outre, Polly ne buvait pas, et elle accordait beaucoup d'attention aux enfants dont elle avait la charge. Ce qui faisait d'elle une nourrice hors pair.

— Essayez encore, lui suggéra Tempérance, de plus en plus inquiète.

Polly obtempéra, sans plus de succès.

— Et si nous tentions de faire tomber le lait dans sa bouche ?

Polly soupira.

— J'ai déjà essayé. Elle n'avale qu'une goutte ou deux et recrache le reste.

Et elle en fit la démonstration à Tempérance. Entre-temps, sa fille s'était rapprochée et se cramponnait au fauteuil en pleurant.

— Pouvez-vous la prendre pendant que je m'occupe de ma fille ? reprit-elle.

Tempérance hésita à se saisir d'un bébé si fragile, mais Polly le lui déposa d'autorité dans les bras. Mary Hope lui parut aussi légère qu'un oisillon. Elle avait les yeux ouverts, mais elle regardait dans le vague. Son teint pâle contrastait avec les joues roses et rebondies de la fille de Polly, qui tétait à présent goulûment le sein de sa mère.

Tempérance préféra détourner le regard pour ne pas céder à une émotion qu'elle refusait de toute façon d'éprouver. Elle ne voulait pas laisser libre cours à sa compassion pour cette enfant qui se mourait. Elle avait trop souffert autrefois en dispensant librement son amour, aussi préférait-elle désormais verrouiller son cœur.

— Laissez-moi encore essayer avec elle, lui proposa Polly.

— D'accord. Mais ne négligez pas les vôtres, la mit en garde Tempérance, soulagée de lui rendre Mary Hope.

Elle avait entendu parler de nourrices qui n'hésitaient pas à affamer leur propre progéniture pour satisfaire les enfants qu'on leur confiait moyennant rétribution.

— Ne craignez rien, j'ai bien assez de lait pour eux tous, assura Polly.

Joignant le geste à la parole, elle dénuda son autre sein pour l'offrir à Mary Hope, tandis que sa fille continuait de téter à côté.

Tempérance hocha la tête.

— Merci, Polly. Je vais vous laisser un petit extra pour cette semaine. Profitez-en pour bien vous nourrir.

— Comptez sur moi, madame.

Tempérance hésita un instant, mais pour finir elle souhaita le bonsoir à Polly et partit. Que pouvait-elle faire de plus ? Elle avait engagé l'une des meilleures nourrices du quartier et avait été jusqu'à puiser dans ses maigres économies pour lui offrir une prime.

Le reste était entre les mains de Dieu.

Dehors, la nuit commençait déjà à tomber. Tempérance pressa le pas. Winter l'avait prévenue qu'il travaillerait tard, mais elle devait préparer le dîner et coucher les enfants avant de retrouver lord Caire.

Une ombre surgit de l'embrasement d'une porte au moment où passait la jeune femme. Son cœur s'emballa dans sa poitrine.

— Bonsoir, madame Dews.

Tempérance reconnut la voix de lord Caire.

Elle s'arrêta, furieuse.

— Que diable faites-vous là ?

— Je vous attendais.

— Vous m'avez suivie !

Sans se soucier de son ton accusateur, il répondit :

— En effet, madame Dews.

Tempérance soupira d'exaspération et poursuivit son chemin.

— Vous devez beaucoup vous ennuyer pour jouer à ces petits jeux puériles.

— Vous n'imaginez pas, murmura-t-il derrière elle.

La jeune femme se souvint soudain de son baiser — et des frissons qu'il lui avait tirés.

— Je ne suis pas un divertissement pour aristocrate blasé, répliqua-t-elle sèchement.

— Je n'ai jamais prétendu cela. Qui alliez-vous voir dans cette maison ?

— Polly.

Devant son ton coupant, n'importe quel autre gentleman aurait tourné les talons sans insister. Pas lord Caire. Tempérance sentait sa présence silencieuse dans son dos, à la manière d'un fantôme.

Elle s'exhorta à la patience : après tout, l'orphelinat avait cruellement besoin d'un bienfaiteur.

— Polly est l'une de nos nourrices, expliqua-t-elle plus calmement. Souvenez-vous : le soir où nous nous sommes rencontrés, j'avais ramené un bébé à l'orphelinat. Je l'ai placé chez Polly.

— Vous paraissez soucieuse.

— Mary Hope — c'est le nom du bébé — ne tète pas. Et si Polly essaie de faire goûter le lait dans sa bouche, elle le recrache.

— Dans ce cas, elle va mourir, déclara-t-il d'une voix neutre.

Tempérance se retourna vivement.

— Oui ! Mary Hope va mourir si elle ne se nourrit pas. Et on dirait que cela vous laisse parfaitement indifférent !

Il s'était immobilisé. Trop près, comme d'habitude. Sa cape, que le vent soulevait, semblait vouloir se refermer sur elle.

— Et vous, pourquoi vous souciez-vous d'un bébé qui vous est étranger, et qui se mourait peut-être déjà quand vous l'avez ramené à l'orphelinat ?

— Parce que c'est mon travail. M'occuper de ces enfants, et faire tourner l'orphelinat.

— C'est tout ? Vous n'éprouvez pas d'amour particulier pour cette fillette ?

— Bien sûr que non, rétorqua-t-elle en se remettant en marche. Je tiens évidemment à tous les enfants dont nous avons la responsabilité, mais il serait idiot de s'attacher à un bébé qui va peut-être

mourir. Ne me croyez pas si naïve que cela, milord.

— Quel altruisme, commenta-t-il, une pointe de moquerie dans la voix. Vous êtes une sainte, madame Dews. Il ne vous manque que l'auréole autour de la tête.

Tempérance faillit répliquer d'un ton acerbe, mais elle jugea préférable de tenir sa langue.

— Tout de même, reprit-il, je vous vois mal vous empêcher d'aimer un enfant. Pour certains, cela ne poserait pas de problème, mais pas pour vous, madame Dews.

Agacée, Tempérance riposta :

— Vous considéreriez-vous comme un expert en émotions, milord ?

— Certainement pas. Je n'ai pas d'émotions. Mais comme n'importe quel cul-de-jatte, je suis fasciné par ceux qui savent danser.

Ils arrivaient à un carrefour. L'orphelinat était à droite, mais Tempérance obliqua résolument à gauche.

— Vous n'avez pas d'émotions ?

— Aucune.

Elle lui glissa un bref regard.

— Alors pourquoi passer autant de temps à rechercher l'assassin de votre maîtresse ?

Il esquissa un sourire cynique.

— N'en tirez aucune conclusion. Ce n'est qu'un caprice de ma part.

— Qui ment le plus, ce soir ? murmura-t-elle.

Il détourna les yeux comme s'il était irrité.

— Je constate que nous ne prenons pas le chemin de l'orphelinat.

Tempérance fut déçue qu'il change ainsi de sujet. Lord Caire était-il plus sensible qu'il ne voulait l'admettre ? Ou était-il vraiment cet aristocrate froid dont il s'efforçait de donner l'image ?

— Je vous conduis à Hangman's Alley, dit-elle. C'est là que Martha Swan est supposée résider.

— Votre frère ne s'inquiétera-t-il pas de ne pas vous voir rentrer ?

— Nous ne devrions pas en avoir pour plus d'une heure. Je lui expliquerai que j'ai été rendre visite aux autres nourrices.

— Tss-tss, madame Dews. Mentir à son propre frère !

Tempérance préféra ignorer le sarcasme. La nuit était à présent tout à fait tombée, et les rues commençaient à se vider. Elle se félicita d'avoir pensé à prendre le pistolet, caché au fond du réticule qui pendait à sa ceinture. Moins d'une demi-heure plus tard, ils atteignaient Hangman's Alley — un repaire fréquenté par les pickpockets et autres gredins en tout genre. Lord Caire connaissait-il la réputation de cet endroit ? Quoi qu'il en soit, il avançait à présent d'une démarche de prédateur, et serrait sa canne dans sa main comme s'il s'agissait d'un bâton de combat.

Il croisa son regard.

— Quel endroit charmant.

— Humpf, fit Tempérance, pourtant soulagée de le savoir sur ses gardes. Voilà, nous y sommes.

Elle lui indiqua une enseigne en forme de chaussure. Mère Poule leur avait expliqué que Martha Swan vivait au-dessus de l'échoppe d'un cordonnier. L'immeuble était sombre, la ruelle déserte. Tempérance serra son manteau autour d'elle, regrettant qu'ils ne se soient pas munis d'une lanterne. Lord Caire passa devant elle et frappa à la porte avec sa canne. Le coup résonna sinistrement, mais resta sans effet.

— Si c'est une prostituée ou un tire-laine, elle a dû sortir, fit remarquer Tempérance.

— Probablement. Mais puisque nous sommes venus jusqu'ici, je suggère que nous jetions un coup d'œil de plus près.

Elle voulut protester, mais au même instant, elle perçut des ombres dans l'obscurité.

Trois silhouettes menaçantes avançaient dans leur direction. Elle allait alerter lord Caire, lorsqu'il se tourna vers elle et ordonna :

— Fuyez !

Et il la repoussa pour affronter leurs agresseurs. Celui du milieu avait déjà dégainé un poignard, mais lord Caire lui frappa le bras avec sa canne, déviant ainsi le coup. Les deux autres attaquèrent au moment où il faisait jaillir une lame de sa canne.

La mêlée était indescriptible, mais à trois contre un, lord Caire, même armé, ne pouvait l'emporter. Tempérance fouilla fébrilement dans son réticule et en sortit son pistolet.

Les combattants étaient, hélas, trop proches les uns des autres. Si elle tirait, elle risquait d'atteindre lord Caire.

Mais si elle ne tirait pas, ses assaillants le tueraient.

Comme un des gredins s'apprêtait à se jeter sur lui avec une dague tandis qu'un autre brandissait un poignard, Tempérance décida qu'il n'était plus temps de tergiverser.

Elle fit feu.

Une fois par an, le roi Sans-Cœur avait coutume d'adresser un discours à ses sujets. Mais comme il était plus à l'aise dans l'art du maniement de l'épée que dans celui de l'éloquence, il préférait répéter son discours.

C'est ainsi qu'un matin, le roi faisait les cent pas sur le grand balcon de son magnifique palais pour déclamer dans le vide les paroles qu'il réservait à son peuple. «Mes bien chers sujets, commença-t-il, Je suis fier d'être votre souverain, et je sais que vous êtes fiers de vivre sous mon règne. Je sais aussi que vous m'aimez.»

C'est alors qu'il fut interrompu par un gloussement...

En entendant une détonation dans son dos, Lazare crut que ses agresseurs s'en prenaient à Mme Dews. Sa rage en fut décuplée. Se tournant vers son assaillant de droite, il lui enfonça sa lame dans le ventre, avant de pivoter sur sa gauche et de désarmer l'autre assaillant d'un coup de canne sur le poignet. Se rendant compte de sa soudaine vulnérabilité, ce dernier recula et disparut bientôt dans l'ombre. Lazare voulut alors s'en prendre au troisième, mais il avait également filé.

Le silence était retombé dans la ruelle.

Lazare se retourna vers Mme Dews.

Elle tenait un pistolet encore fumant à la main.

Dieu merci, elle n'était pas blessée !

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas enfuie ? voulut-il savoir.

Elle redressa le menton avec une dignité de martyre.

— Je ne pouvais pas vous abandonner.

— Si, vous auriez pu. Et vous auriez dû. Je vous avais ordonné de fuir.

Elle semblait imperméable à sa colère.

— Je ne prends pas mes ordres auprès de vous, milord, répliqua-t-elle en rangeant son pistolet dans un misérable réticule.

Si Lazare était amusé de la voir lui résister, il tenait cependant à lui montrer qu'elle devait lui obéir.

— Laissez-moi vous dire...

Il voulut lui prendre le bras, mais une douleur lui vrilla l'épaule, lui arrachant un cri étouffé.

— Mon Dieu ! Vous êtes blessé ! s'écria la jeune femme.

— Ce n'est rien.

— Alors, pourquoi avez-vous crié ?

Il lui adressa un regard impatient.

— Parce que, madame Dews, je crois que j'ai reçu un coup de poignard.

Il sentait à présent le sang couler le long de son bras.

— Bonté divine ! Ne dites pas que ce n'est rien ! Il faut...

— Qui est là ? demanda soudain une voix.

Une vieille femme toute voûtée venait d'entrebâiller la porte du cordonnier.

— J'ai entendu un coup de feu, ajouta-t-elle, sortant imprudemment sur le pas de la porte.

Lazare s'approcha. Elle voulut reculer à l'intérieur, mais il tira la porte, lui bloquant toute retraite.

— Nous désirons voir Martha Swan.

La femme sursauta.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix aiguë en penchant la tête d'un côté puis de l'autre.

Devinant qu'elle était aveugle, Tempérance s'approcha et lui prit la main.

— Nous ne vous voulons aucun mal, madame. On nous a dit que Martha Swan vivait ici.

— Martha habitait ici, en effet.

— Elle a déménagé ? s'enquit Tempérance sans pouvoir cacher sa déception.

— Elle est morte. On a retrouvé son corps pas plus tard que ce matin.

Lazare plissa les yeux.

— Comment est-elle morte ? demanda-t-il.

Sa manche était trempée de sang, à présent, mais il voulait savoir.

— On raconte qu'elle a été éventrée, murmura la vieille femme. Toutes ses entrailles étaient à l'air.

— Juste Ciel ! murmura Tempérance en lui lâchant la main.

La vieille femme voulut en profiter pour rouvrir la porte.

— Attendez ! cria Tempérance.

— Laissez-la tranquille, intervint Lazare. Elle nous en a assez dit, de toute façon.

Elle ouvrit la bouche pour protester, avant de la refermer avec une moue boudeuse.

Lazare attendit un instant, curieux de voir si elle réussirait à maîtriser totalement sa fureur.

— Un jour, vous finirez par plier, lâcha-t-il. Et j'espère bien être là.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Bien sûr que si, répliqua-t-il.

Et il alla récupérer sa lame, restée fichée dans la poitrine du gredin qu'il avait tué. Ce dernier gisait sur le sol, son œil unique ouvert — l'autre était recouvert d'un bandeau de cuir noir. S'était-il douté qu'il finirait la journée sur le pavé d'une ruelle infâme ?

Lazare s'empressa de penser à autre chose. Il n'y avait que les imbéciles pour s'apitoyer sur le sort des assassins.

— Je vous ramène chez vous, dit-il en rejoignant Tempérance.

Elle hocha la tête et lui emboîta le pas. Lazare marchait vite, tenant sa canne fermement dans la main droite. Il n'avait aucune envie de s'attarder dans les parages, au cas où les deux comparses du mort reviendraient. Sans parler des autres gredins qui hantaient le quartier. Il faisait très sombre, aussi Lazare avançait-il à l'instinct. Mme Dews était comme une ombre mouvante à ses côtés, mais elle ne ralentissait pas. Au fond, il l'admirait, même s'il répugnait à l'admettre. Elle avait refusé de lui obéir, mais elle s'était montrée brave, et elle ne s'était pas évanouie en découvrant qu'il était blessé. Et puis, elle avait eu la présence d'esprit de venir avec une arme — même si celle-ci s'était révélée inutile.

— Il faudra vous entraîner à viser si vous devez vous promener avec un pistolet.

Il la sentit se raidir.

— J'estimais savoir ce que je faisais en tirant.

— Mais vous avez raté votre cible.

Elle se tourna vers lui, et il sentit qu'elle enrageait.

— J'ai tiré en l'air !

Il s'arrêta et lui agrippa le bras.

— Quoi ?

Elle voulut se libérer, puis parut se rappeler qu'il était blessé.

— J'ai tiré en l'air parce que je craignais de vous toucher en visant vos adversaires.

— La prochaine fois, s'il y a une prochaine fois, tirez sur les agresseurs, sans vous poser de question.

— Mais...

Lazare lui secoua le bras.

— Avez-vous seulement idée de ce qu'ils vous auraient fait subir, si je n'avais pas réussi à me débarrasser d'eux ?

Elle le fixait, incrédule.

— Vous auriez préféré que je tire dans le tas, au risque de vous toucher, et peut-être de vous tuer ?

— Oui.

Il la lâcha et reprit son chemin. Son épaule commençait à le faire sérieusement souffrir.

Elle revint à sa hauteur.

— Je ne vous comprends pas.

— Ça ne m'étonne pas. Qu'est-ce qui peut bien vous faire penser que ma vie vaudrait quelque chose ?

Sa réponse la rendit muette, du moins quelque temps.

— C'est étrange, murmura-t-elle, alors qu'ils débouchaient dans une rue plus large.

— Quoi ? demanda Lazare, tous les sens en alerte.

— Que Martha Swan ait été tuée de la même façon que votre maîtresse.

— Ça n'a rien d'étrange si l'assassin est une seule et même personne.

— Vous pensez que c'est le cas ?

Il haussa les épaules, ce qui lui provoqua un nouvel élancement douloureux.

— Je n'en sais rien. Mais je serais quand même étonné qu'il y ait plusieurs assassins dans Saint-Giles qui s'en prendraient à des femmes en usant de la même méthode.

Tempérance médita l'argument quelques instants, avant de déclarer :

— Notre servante, Nell Jones, assure que le fantôme de Saint-Giles éventre ses victimes.

Lazare éclata de rire malgré la douleur.

— Avez-vous déjà rencontré ce fantôme, madame Dews ?

— Non, mais...

— Si vous voulez mon avis, ce fantôme n'est qu'une légende inventée pour faire peur aux enfants. L'homme que je recherche est fait de chair et de sang, croyez-moi.

Ils continuèrent de marcher en silence un long moment avant d'atteindre la porte de derrière de l'orphelinat.

— Vous voilà à bon port, annonça Lazare, soulagé. N'oubliez pas de verrouiller derrière vous.

— Oh, je ne risque pas d'oublier !

Et elle lui prit le bras — celui qui n'était pas blessé.

Lazare se raidit. Certes, l'épaisseur des vêtements avait empêché un contact direct, mais personne ne le touchait sans sa permission. D'ordinaire, en pareil cas, il réagissait toujours violemment, ou de manière sarcastique. Mais avec Mme Dews, il ne savait quelle attitude adopter.

Tandis qu'il restait planté là, interdit, la jeune femme avait ouvert son réticule pour en tirer une clé.

— Nous allons regarder votre blessure, décréta-t-elle.

— Ce n'est pas nécessaire, objecta Lazare.

Pourtant, sans bien savoir comment, il se retrouva dans la vieille cuisine de l'orphelinat. Quand il s'était introduit secrètement dans les lieux, la pièce était déserte et sombre, à l'exception des dernières braises rougeoyantes du foyer. Ce soir, un grand feu rugissait dans l'âtre, et une ribambelle de marmots étaient assis autour de la grande table. Il y avait aussi un homme.

— Oh, madame, vous voilà ! s'exclama l'aînée des filles.

Au même instant, l'homme se leva, l'air intrigué.

— Tempérance ?

— Winter, tu es rentré plus tôt que prévu, observa-t-elle, distraite. Oui, Mary Pentecôte, me voilà, enchaîna-t-elle. Et en pleine forme. Malheureusement, je ne peux pas en dire autant de ce monsieur. Peux-tu me préparer une cuvette d'eau chaude, s'il te plaît ? Joseph, apporte-moi le panier de linges propres. Mary Evening, fais de la place sur la table. Et vous, asseyez-vous.

Ce dernier commandement était adressé à Lazare. Il décida de jouer le jeu et prit le siège qu'elle lui désignait. Le frère de Mme Dews le regardait sévèrement, aussi fit-il des efforts pour paraître aussi mal en point qu'innocent. Mais il n'était pas certain d'avoir convaincu celui qu'elle appelait Winter.

La cuisine était basse de plafond, avec cette grande flambée il faisait donc très chaud. Lazare comprit qu'ils avaient interrompu les enfants au milieu de la préparation du dîner, car tous s'affairaient à une tâche quelconque. Sauf un. Un petit garçon qui le regardait avec curiosité. Il tenait un chat noir dans les bras.

Lazare haussa les sourcils dans sa direction, et le garçon s'empressa d'aller se réfugier dans les jupes de Mme Dews.

— Qui est ce monsieur, Tempérance ? demanda Winter.

— Lord Caire, répondit la jeune femme, qui aidait la dénommée Mary Evening à faire de la place sur la table. Il est blessé.

— Et puis-je savoir ce qui s'est passé ? reprit Winter.

Elle hésita un bref instant, avant de se tourner vers Lazare. Celui-ci lui sourit, mais ne pipa mot. Il n'avait aucun désir de lui venir en aide alors que sa tentative d'explication promettait d'être intéressante.

— Lord Caire a été agressé à quelques centaines de mètres de la maison, lâcha-t-elle finalement.

— Ah oui ? fit Winter Makepeace, attendant visiblement la suite.

— Et je l'ai amené ici pour que nous le soignons, termina-t-elle en gratifiant son frère d'un sourire.

Ce dernier, cependant, semblait moins perméable à ses charmes que Lazare. Il arqua un sourcil inquisiteur.

— Et tu as rencontré lord Caire comme ça ? Par hasard ?

— En fait, non...

Mme Dews était-elle protégée des dieux ? Le garçon qu'elle avait envoyé chercher les linges propres revint sur ces entrefaites, la dispensant de répondre.

— Merci, Joseph, dit-elle en prenant le panier, qu'elle posa sur la table, à côté de la cuvette d'eau chaude apportée par Mary Pentecôte. Déshabillez-vous, ajouta-t-elle en se tournant vers Lazare. Il haussa un sourcil, à l'imitation de son frère.

— Je vous demande pardon ?

Les joues de la jeune femme se colorèrent légèrement. Si les dieux la protégeaient, nul doute qu'ils le puniraient de la mettre ainsi dans l'embarras.

— Dénudez votre épaule, milord, répliqua-t-elle entre ses dents.

Réprimant avec peine un sourire, Lazare ôta son chapeau et sa cape. Il voulut poser celle-ci sur le dossier de sa chaise, mais la douleur à l'épaule se réveilla instantanément, lui arrachant une grimace.

— Laissez-moi vous aider, fit Tempérance. Elle lui prit la cape des mains, puis le débarrassa de sa veste et de son gilet. Sa proximité était troublante, quoique charmante. Elle sentait la lavande.

Il tendit les bras pour qu'elle lui enlève sa chemise. Et il se retrouva nu jusqu'à la ceinture. Tous les enfants l'observaient à présent avec intérêt. Même le petit garçon, qui s'était enfin éloigné des jupes de Mme Dews.

— Il s'appelle Soot, dit-il, indiquant à Lazare le chat qu'il tenait toujours dans les bras. Ce dernier, les yeux clos et parfaitement immobile, aurait pu passer pour mort. Sauf qu'il ronronnait bruyamment.

— C'est très intéressant, répondit Lazare, qui détestait les chats.

— Mary Pentecôte, intervint Winter Makepeace, sois gentille et emmène les enfants dans la salle à manger. Fais-leur réciter leurs psaumes.

— Oui, monsieur, acquiesça la fillette, avant d'entraîner les enfants hors de la pièce. Mme Dewes s'éclaircit la voix.

— Tu peux peut-être les rejoindre, Winter. J'y arriverai très bien toute seule.

Son frère esquissa un sourire qui n'avait rien de chaleureux.

— Mary Pentecôte se débrouillera parfaitement, comme d'habitude.

Et pendant que sa sœur fouillait dans un placard, il gratifia Lazare d'un regard que ce dernier n'eut aucun mal à déchiffrer. Winter Makepeace avait beau avoir dix ans de moins que lui et l'allure d'un moine, s'il faisait du mal à sa sœur, il se chargerait de l'expédier en enfer.

Tempérance referma la porte du placard, un pot d'onguent à la main. Elle s'obligea à ne pas tressaillir en découvrant de plus près la blessure de lord Caire. Celle-ci s'était rouverte lorsqu'ils l'avaient déshabillé, et du sang frais coulait de son épaule, gouttant le long de son bras jusqu'à son poignet. Un peu de sang s'était également répandu sur son torse, et le regard de Tempérance fut irrésistiblement attiré par la fine ligne de poils qui partait du nombril pour aller se perdre sous sa ceinture.

Doux Jésus.

Elle s'empressa de détourner les yeux et se concentra sur sa tâche.

Posant le pot d'onguent sur la table, elle s'aperçut que Winter fusillait du regard l'aristocrate, qui affichait un sourire moqueur comme pour le défier. Tempérance se demanda s'il avait remarqué que son regard s'était égaré un peu trop bas...

Mais peu importait. Elle avait plus urgent à faire que de s'interroger vainement. Elle tourna la tête pour ne plus avoir sous les yeux le torse sculptural de lord Caire.

— Désirez-vous un peu de vin, milord ? s'enquit-elle. Cela vous aiderait à supporter la douleur.

— Volontiers. Je détesterais m'évanouir, répliqua-t-il d'un ton où perçait l'ironie.

Winter sortit la bouteille de vin qu'ils gardaient pour les grandes occasions, la présence d'un lord dans leur cuisine pouvant être considérée comme une grande occasion.

Tempérance prit un linge dans le panier et le trempa dans la cuvette d'eau chaude. Entre-temps, Winter avait ouvert la bouteille. Il remplit un verre qu'il tendit à lord Caire avant de s'asseoir. Pendant que ce dernier buvait, la jeune femme lui nettoya l'épaule avec le linge humide. Il tressaillit à ce contact, et finit le verre d'un trait, les yeux fixés droit devant lui.

— Je vous fais mal ? s'inquiéta Tempérance.

Pourtant, elle n'avait pas encore touché sa blessure. Cela dit, certaines personnes étaient plus sensibles à la douleur que d'autres. Peut-être ne plaisantait-il pas en évoquant un évanouissement possible.

Il y eut un silence, comme s'il ne l'avait pas entendue, puis il cligna des yeux et répondit :

— Non, je n'ai pas mal.

Sa voix était glaciale et avait perdu toute trace de moquerie. Quelque chose clochait, mais Tempérance n'aurait su dire quoi. Elle avait le sentiment qu'il se retenait de la repousser. Elle pressa le linge sur sa blessure, s'attendant plus ou moins qu'il réagisse violemment. Curieusement, il parut se détendre quelque peu sous l'effet de la douleur.

C'était décidément étrange.

Elle souleva le linge pour examiner la plaie maintenant qu'elle était propre. L'estafilade ne mesurait que quelques centimètres, mais elle paraissait profonde. Du sang frais continuait de perler sur les bords.

— Je vais devoir vous recoudre, annonça-t-elle. Leurs visages étaient si proches l'un de l'autre qu'elle vit un muscle tressauter sur sa mâchoire. Leurs regards se croisèrent un court instant, et elle lut dans le sien une souffrance qui n'avait rien à voir avec une quelconque douleur physique.

Elle en fut stupéfaite.

— Je vais te chercher ta trousse, intervint Winter.

Elle se tourna vers son frère, qui se levait déjà de table. Winter semblait serein. Apparemment, il n'avait rien remarqué d'anormal dans l'attitude de lord Caire.

Tempérance fouilla dans le panier à linge, histoire d'occuper ses mains qui tremblaient. Elle avait soigné d'innombrables plaies et bosses depuis qu'elle travaillait à l'orphelinat, mais elle n'avait encore jamais affronté une souffrance semblable à celle qu'exprimait le regard de lord Caire. Au point qu'elle se demandait si elle serait en état de continuer.

— Ne vous arrêtez pas en chemin, lui murmura-t-il.

Tempérance était médusée. Aurait-il lu dans ses pensées ?

— Dès que vous m'aurez recousu, je partirai, ajouta-t-il.

La jeune femme détourna les yeux, mais Winter cherchait toujours sa trousse dans un placard. Elle reporta son attention sur lord Caire.

— Je ne voudrais pas vous faire de mal.

Ses lèvres esquissèrent une grimace qui aurait aussi bien pu être un sourire — ou l'inverse.

— Je vous assure, madame Dews, que vous ne pourrez pas me faire plus mal que maintenant.

Tempérance était convaincue qu'il parlait d'une autre douleur que celle de son épaule. Mais que...

— Voilà, fit Winter en posant la trousse sur la table. Tempérance ?

Elle sursauta.

— Oui. Merci, Winter.

Son frère la regarda, puis regarda lord Caire d'un œil soupçonneux, mais il se rassit sans faire le moindre commentaire.

Tempérance en soupira de soulagement. Elle n'avait aucune envie qu'il l'interroge pour l'instant. Elle ouvrit sa trousse. Ses doigts, heureusement, ne tremblaient plus.

Choisissant une aiguille solide, elle y enfila du catgut puis, d'une main, rapprocha les bords de la plaie avant de commencer sa suture. D'ordinaire, en pareil cas, il fallait que quelqu'un tienne les enfants — la plupart criaient ou pleuraient, certains devenaient même hystériques. Mais lord Caire était manifestement d'une autre trempe. S'il prit une brève inspiration quand elle lui perça les chairs, il ne donna pas d'autre indication qu'il avait mal. En vérité, il semblait même plus à l'aise que lorsqu'elle lui nettoyait sa blessure. Mais le moment était mal choisi pour se poser des questions. Elle se concentrait sur sa tâche, veillant à la régularité et la solidité des points afin que la plaie guérisse plus facilement. Elle soupira de soulagement quand elle put enfin couper le catgut.

— Voilà, c'est presque terminé, murmura-t-elle, autant pour elle-même que pour lord Caire.

Il demeura muet, et aussi immobile qu'une statue. Tempérance ouvrit alors le pot d'onguent. Mais dès qu'elle voulut en appliquer du bout du doigt sur sa blessure, un frisson le secoua. La jeune femme suspendit son geste, surprise.

— Finissez-en, lui ordonna-t-il d'un ton sec.

Tempérance hésita, mais elle ne pouvait laisser la blessure à l'air. Elle termina d'appliquer l'onguent, puis se saisit d'un autre linge propre dans lequel elle découpa une longue bande qu'elle enroula autour de son épaule. Cette opération nécessitait qu'elle se rapproche encore de lui. Lord Caire détourna la tête, comme si une telle proximité le révoltait.

Logiquement, sa réaction aurait dû la refroidir. Pourtant, ce fut tout le contraire. Sa peau chaude et douce au toucher, son odeur virile, les battements de son pouls, visibles sur une veine de son cou, réveillèrent ses vieux démons. Ses doigts se remirent à trembler. À peine eut-elle achevé son bandage que lord Caire se leva.

— Merci, madame Dews.

Elle sursauta.

— Mais, vous n'avez pas remis votre chemise.,

— Elle est bonne pour la poubelle, répliqua-t-il en enfilant sa veste à même la peau.

De même que mon gilet. Il drapa sa cape sur ses épaules, coiffa son tricorne, et ajouta :

— Merci encore, madame Dews. Je vous souhaite une bonne nuit. Ainsi qu'à vous, monsieur Makepeace.

Il les salua tous deux d'un bref signe de tête avant de gagner la porte.

Tempérance s' alarma. Il ne comptait quand même pas rentrer seul chez lui, en pleine nuit, dans un état pareil ?

— Vous êtes affaibli, milord. Vous ne croyez pas qu'il serait préférable que vous passiez la nuit ici ?

Il se retourna, sa grande cape noire virevoltant autour de lui, et donna une petite tape au rebord de son chapeau avec le pommeau de sa canne. Tempérance n'avait pas encore remarqué que celui-ci représentait un faucon.

— Votre sollicitude me touche, madame, mais je suis parfaitement capable de rentrer chez moi. Et là-dessus, il sortit.

Tempérance relâcha l'air qu'elle n'avait même pas eu conscience de retenir dans ses poumons.

Mais son soulagement fut de courte durée.

— À présent, lança Winter, j'aimerais que tu m'expliques comment tu as fait la connaissance du scandaleux lord Caire ?

Que devait penser Mme Dews de lui, à présent ? Qu'il était un pauvre petit animal, incapable de supporter le contact de ses semblables ? s'interrogeait Lazare alors qu'il s'éloignait dans la nuit.

Une ombre bougea sous une porte cochère, et il pressa le pas, ravi à l'idée de se battre et de se débarrasser ainsi de la violence qui bouillonnait en lui. Mais l'ombre se faufila dans une ruelle et disparut.

Il était en érection depuis que Mme Dews lui avait touché l'épaule de ses doigts fins. Son contact n'avait pas seulement ravivé sa souffrance mentale, elle avait déclenché un flot de désir dont la fraîcheur de la nuit ne venait pas à bout. Mais cette nonne de Mme Dews serait sans doute horrifiée de l'apprendre...

L'image de sa dernière maîtresse surgit soudain devant ses yeux. Marie. Elle avait été sauvagement assassinée dans le petit appartement qu'il lui avait loué ici, à Saint-Giles, deux ans plus tôt. C'est elle qui avait insisté pour habiter dans ce quartier. À l'époque, il n'y avait vu aucune objection, sinon que ce n'était guère pratique pour lui. À présent, il lui semblait évident que la clé de l'énigme résidait dans Saint-Giles, L'assassin de Marie rôdait alentour. Il se souvenait d'avoir repéré la veille, chez Mère Poule, le borgne au bandeau noir, celui-là même qui avait tenté de le tuer un peu plus tôt. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence, l'autre n'étant qu'un vulgaire tire-laine dont il aurait eu le malheur de croiser le chemin, mais Lazare ne croyait pas aux coïncidences. Du moins, pas dans ces circonstances.

Quelqu'un voulait l'empêcher de découvrir l'assassin de Marie.

— Tu connais lord Caire ? s'écria Tempérance.

Winter arqua un sourcil ironique.

— Je ne sors peut-être pas beaucoup de mon école, mais j'entends quand même les ragots qui circulent en ville.

— Oh ! fit la jeune femme, qui rangeait son matériel dans sa trousse.

Winter soupira, puis se releva pour aller chercher deux verres. C'étaient des verres en cristal, très fragiles, qui avaient appartenu à leur mère — il n'en restait plus que deux sur un service de six. Il les

posa sur la table et y versa du vin.

Puis il se rassit, ferma les yeux et but une gorgée.

— Ce vin est atroce ! s'exclama-t-il en grimaçant. Je suis surpris que lord Caire n'ait pas jeté son verre contre le mur.

Tempérance se décida à goûter au vin. Il était peut-être bon marché, mais elle n'en avait cure : il lui réchauffa l'estomac. Elle avait toujours trouvé amusant que Winter, le plus ascète des hommes, se montre si pointilleux en matière de vin.

— Vas-tu enfin me dire où tu as rencontré l'infâme lord Caire ? demanda-t-il, les yeux toujours fermés.

Elle soupira,

— Il est venu me rendre visite avant-hier soir.

Winter rouvrit brusquement les paupières.

— Ici ?

Tempérance reposa avec précaution son verre sur la table.

— Oui.

— Et pourquoi n'ai-je pas été informé de cette visite ?

Elle haussa les épaules, évitant soigneusement de croiser son regard.

— Tu dormais quand il est arrivé.

Elle retint son souffle, se demandant si elle allait devoir expliquer comment lord Caire était entré. Mais Winter avait d'autres préoccupations.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé, Tempérance ?

— Parce que je savais que tu ne serais pas d'accord.

Et, avec un nouveau soupir, elle s'assit sur la chaise laissée vacante par lord Caire. Elle se doutait que tôt ou tard, elle devrait avoir cette conversation avec son frère, mais elle aurait préféré la différer encore un peu.

— Je ne sais pas pourquoi tout le monde le juge infâme, avoua-t-elle, mais je me doutais que tu n'aimerais pas me savoir avec lui.

— Alors, tu m'as menti.

— Oui, concéda-t-elle, avec une pointe de remords qu'elle s'efforça d'ignorer. J'ai conclu un marché avec lui. Il m'aidera à trouver un bienfaiteur pour l'orphelinat, et, en retour, je l'aiderai à démasquer l'assassin de sa maîtresse.

— Rien que cela ?

Tempérance prit une profonde inspiration avant de lâcher :

— J'ai réglé le loyer avec l'argent qu'il m'a déjà donné.

Il y eut un silence stupéfait. Tempérance avala sa salive, évitant toujours le regard de son frère. Elle avait fait cela pour lui, Winter. Et pour l'orphelinat.

Finalement, son frère laissa échapper un profond soupir.

— Je crains que tu ne saches pas vraiment où tu as mis les pieds.

— S'il te plaît, Winter, ne me sermonne pas. L'orphelinat aurait fini par fermer, même si tu t'étais tué au travail. Je ne pouvais pas rester assise à me tourner les pouces et...

— Lord Caire s'est rendu tristement célèbre en raison de ses perversions sexuelles.

Tempérance se figea. Si elle avait été une jeune femme pieuse et respectable, une telle nouvelle n'aurait pas manqué de l'horrifier. Mais elle n'en ressentit qu'un petit frisson... d'excitation.

— Sois prudente, petite sœur, reprit Winter. Je ne peux pas t'interdire de le revoir, et je n'essaierai même pas. Mais si j'ai le sentiment que tu es en danger, j'en avertirai Concord.

Tempérance ne répondit pas.

— Et sache une chose, conclut Winter : Concord, lui, saura mettre un terme à cette histoire.

Le balcon du roi Sans-Cœur surplombait une terrasse dallée qui communiquait, par une porte, avec une salle du château. Dans cette salle, une domestique était agenouillée devant la cheminée.

Elle s'appelait Meg, et sa mission était de ramasser toutes les cendres du château. C'était un travail ingrat et salissant, mais Meg s'en acquittait avec entrain, car elle était heureuse d'avoir un emploi. Cependant, Meg était si insignifiante que les autres habitants du château ne la remarquaient jamais.

Et c'est ainsi qu'il lui arrivait d'entendre des conversations privées. Aussi, quand le roi, au-dessus de sa tête, déclama qu'il était aimé par son peuple, Meg ne put s'empêcher de glousser. Bien sûr, elle plaqua immédiatement la main sur sa bouche, mais il était trop tard...

Deux jours plus tard, en ouvrant les yeux à son réveil, Silence fut cueillie par le plus magnifique des spectacles : le visage de son mari bien-aimé, William. Il dormait, ses lèvres sensuelles légèrement entrouvertes et ses beaux yeux — verts — clos. Quelques fines lignes blanches s'évasaient au coin de ses yeux, qui contrastaient avec le hâle de sa peau. Des boucles de poils roux sortaient par l'échancrure de sa chemise de nuit. Silence la lui aurait volontiers ôtée pour lui embrasser le torse avant de laisser courir sa bouche plus bas.

Elle rougit de ses pensées licencieuses. William préférait que leurs étreintes aient lieu la nuit, quand les chandelles étaient mouchées, et il avait raison. Il n'y avait que les créatures lubriques pour aimer faire l'amour alors que le soleil brillait — d'autant qu'elle avait été amplement satisfaite par son mari la veille au soir.

Elle se leva donc en prenant garde de ne pas réveiller William, se débarbouilla à la table de toilette, avant de passer dans la pièce contiguë.

L'appartement que leur avait déniché William n'était pas bien grand, mais honnêtement pourvu. Outre la chambre à coucher, ils disposaient d'une pièce à vivre dotée d'une cheminée dans laquelle Silence pouvait cuisiner. Depuis deux ans qu'ils étaient mariés et qu'ils vivaient là, Silence avait apporté sa touche personnelle pour rendre leur intérieur plus accueillant. C'est ainsi qu'elle avait décoré le manteau de la cheminée avec une figurine de déesse chinoise portant dans ses bras un agneau rose, et d'une petite tirelire en forme d'artichaut dans laquelle elle glissait les pièces qu'elle économisait sou à sou. Des petits rideaux, qu'elle avait cousus elle-même, ornaient l'unique fenêtre. Elle les avait découpés dans un joli tissu aux teintes orangées, qui donnait l'impression qu'il y avait toujours du soleil.

C'était un ravissant petit appartement, et Silence en était fière.

Tout en fredonnant, elle ranima le feu et fit chauffer de l'eau pour le thé. Quand William émergea de la chambre en bâillant, le petit déjeuner était déjà prêt.

— Bonjour, dit-il en s'asseyant à la table.

— Bonjour, lui répondit Silence en plaquant un baiser sur sa joue avant de lui servir une tasse de thé. As-tu bien dormi ?

Il s'empara d'un toast et mordit dedans.

— Très bien. C'est tellement agréable de retrouver un lit qui ne bouge pas en permanence.

Son sourire illuminait son visage, et Silence le trouva plus beau que jamais. Elle prit également un toast.

— Que vas-tu faire, aujourd'hui ?

— Je dois superviser le déchargement du *Finch*. Si nous ne nous en occupons pas tout de suite, nous nous ferons voler une partie de la cargaison.

— Ah oui ! Bien sûr. Silence but une gorgée de thé, s'efforçant de dissimuler sa déception.

Elle avait espéré qu'il passerait la journée avec elle après toutes ces semaines en mer, mais c'était égoïste de sa part. William était le capitaine du *Finch*. Ses responsabilités primaient sur tout le reste.

Et cependant, elle ne pouvait s'empêcher d'être désappointée.

William dut s'en apercevoir, car il lui étreignit la main — et c'était d'autant plus remarquable qu'il n'était pas dans ses habitudes de manifester ouvertement sa tendresse.

— J'aurais dû commencer le déchargement hier soir. Et c'est d'ailleurs ce que j'aurais fait, si je n'avais pas eu une épouse aussi ravissante.

Silence sentit le sang affluer à ses joues.

— C'est vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, acquiesça-t-il avec un hochement de tête solennel et une petite lueur malicieuse dans le regard. Je n'ai pas été capable de résister à la tentation.

— Oh, William ! s'extasia Silence avec un grand sourire.

Son mari avait passé plus de la moitié de leurs deux années de mariage en mer. À chacun de ses retours, Silence avait donc l'impression de vivre une nouvelle lune de miel. Et elle espérait bien que cela continuerait encore longtemps ainsi.

William lui étreignait toujours la main.

— Dès que la cargaison sera déchargée, nous irons nous promener dans un parc. J'ai hâte de vivre un peu auprès de ma si charmante épouse.

Silence sentit son cœur bondir d'allégresse.

— Alors, tu devrais commencer par prendre ton petit déjeuner, tu ne crois pas ?

Il s'esclaffa et termina son toast. Puis, quand il eut fini de manger, il termina de s'habiller, se coiffa d'une perruque grise censée lui conférer un air d'autorité, et embrassa Silence sur les deux joues. Après son départ, la jeune femme soupira. Mais il n'était pas question de s'endormir sur ses lauriers. Si elle voulait réserver du temps à son mari, elle devait s'acquitter sans attendre de ses tâches ménagères. Elle se mit donc au travail avec détermination.

Deux heures plus tard, elle reprisait l'une des chaussettes de son mari quand elle entendit courir dans le couloir menant à leur appartement. Intriguée, elle se leva. Au même instant, on frappa à la porte. Silence se précipita pour l'ouvrir. William se tenait sur le seuil, blême malgré son hâle.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, la gorge nouée. Il est arrivé quelque chose ?

— Le *Finch*... murmura-t-il en pénétrant dans la pièce d'une démarche lourde, les bras ballants. Je suis ruiné.

— C'est très bien, Mary Pentecôte, la félicita Tempérance, alors que la fillette brodait avec application dans un coin de la cuisine, pendant que d'autres enfants faisaient la vaisselle. Nous réussirons peut-être à te placer chez une modiste. Ça te plairait ?

Mary Pentecôte ne leva pas les yeux de son ouvrage.

— Je préférerais rester ici avec vous, madame.

Émue, Tempérance voulut caresser les cheveux de la fillette, mais elle se reprit à temps. Il ne servait à rien de lui donner de faux espoirs.

— Tu sais bien que c'est impossible, répliqua-t-elle un peu sèchement. Si nous gardions tous les enfants, nous serions vite submergés.

Mary Pentecôte hocha la tête sans répondre, mais son dos s'était voûté.

Tempérance se sentait impuissante. Elle avait toujours éprouvé plus d'affection pour Mary Pentecôte que pour n'importe quel autre enfant de l'orphelinat, mais elle était consciente d'avoir tort. Elle était venue travailler à l'orphelinat après la mort de Benjamin, son mari. Et c'est peu de temps après qu'elle avait sauvé Mary Pentecôte des griffes de Mère Poule. À cette époque-là, Tempérance

avait besoin de quelqu'un à qui se raccrocher, or la fillette lui avait manifesté d'emblée de l'affection. Au fil des années, Tempérance avait compris que Mary Pentecôte comptait beaucoup pour elle, mais elle s'était obligée à cacher ses sentiments.

Nell fit soudain irruption dans la cuisine, tout essoufflée.

— Oh, madame, vous ne devinerez jamais ! s'écria-t-elle.

Tempérance tourna la tête vers la domestique.

— Non, en effet, j'imagine que je ne devinerai pas. Alors, tu ferais mieux de me dire tout de suite de quoi il s'agit.

Nell brandit un carton d'invitation, qu'elle avait manifestement déjà lu.

— Lord Caire vous emmène ce soir à un concert !

— Quoi ? s'étrangla Tempérance.

Elle arracha presque le carton des mains de Nell. Lord Caire ne s'était pas manifesté depuis la nuit où il avait été blessé. Au point qu'elle s'inquiétait pour sa santé. Elle n'avait toutefois pas osé lui écrire pour lui demander s'il allait bien.

L'invitation était rédigée d'une belle écriture très élégante. Elle annonçait que lord Caire viendrait la chercher à 17 heures précises. Tempérance coula un regard vers la pendule de la cheminée : il était un peu plus de 13 heures. La jeune femme nota que la cuisine était devenue subitement silencieuse. Tous les enfants la regardaient, guettant sa réaction.

— Bonté divine ! Je n'ai rien à me mettre ! s'exclama-t-elle.

Lord Caire aurait au moins pu lui accorder une semaine, le temps qu'elle se procure une nouvelle robe.

Nell redressa l'échine tel un général appelé au front.

— Mary Evening, occupe-toi de la cuisine. Mary Pentecôte, Mary Saint-Paul et Mary Little, venez avec moi. Vous, madame, allez dans votre boudoir, et ôtez votre robe.

Sur ce, elle s'éclipsa, sa petite troupe sur les talons.

Encore incrédule, Tempérance relut le carton. Lord Caire l'escorterait dans une réception mondaine. Elle arriverait à son bras. Doux Jésus... Elle en éprouvait un mélange d'excitation et d'appréhension. Obéissant à Nell, elle se rua dans son boudoir et se débarrassa de sa robe. Quand Nell revint avec sa troupe, elle ne portait plus que ses sous-vêtements.

— J'avais ça depuis des années, expliqua Nell, qui tenait un paquet à la main. Et je n'ai jamais eu le cœur de m'en séparer, même quand je manquais de tout.

Elle posa le paquet sur le fauteuil, l'ouvrit et en sortit, sous les yeux d'une Tempérance ébahie, une magnifique robe de soie rouge scandaleusement décolletée.

— Je ne pourrai jamais porter cela, déclara-t-elle spontanément, avant même de se rendre compte que c'était vexant pour Nell. Mais cette dernière ne se laissa pas démonter.

— Vous avez une autre idée, madame Dews ? Vous ne pouvez quand même pas y aller avec ça.

Ça désignait la robe drapée sur le dossier du fauteuil. Tempérance possédait en tout et pour tout trois robes. Toutes trois étaient noires, et coupées dans une étoffe grossière.

— Je... commença-t-elle.

Mais elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase : Nell venait de lui enfiler la robe rouge par-dessus la tête. Tempérance ferraila pour passer les bras dans les manches, tandis que la domestique passait dans son dos pour lui agraffer le corsage.

Mary Pentecôte fit la moue.

— La couleur est très jolie, concéda-t-elle, mais le haut ne va pas bien.

Tempérance baissa les yeux. Elle n'avait jamais rien porté d'aussi osé.

— Non, vraiment, je ne peux pas... Nell se planta devant elle pour l'examiner.

— C'est vrai, reconnu-elle. Vous ne pouvez pas sortir ainsi. Mais c'est facile à arranger, ajouta-t-elle. Nous allons remonter un peu le corsage.

— Ça ne va pas non plus en bas, constata Mary Pentecôte.

Et en effet, la robe était trop courte de plusieurs centimètres.

— Mary Pentecôte a raison, approuva de nouveau Nell. Eh bien, nous avons du pain sur la planche ! Au travail, et tout de suite !

Durant tout l'après-midi, Nell et ses aides manièrent ciseaux et aiguilles.

Un peu avant 17 heures, Tempérance se tenait debout dans la cuisine pour une ultime inspection. Pendant qu'on préparait sa robe, elle s'était baignée et lavé les cheveux. Puis Nell l'avait coiffée, et avait orné son chignon d'un ruban écarlate. Sa robe, d'un beau rouge cerise, rougeoyait presque à la lumière du feu. En revanche, le décolleté était encore un peu trop prononcé à son goût.

— C'est dommage que vous n'ayez pas de beaux souliers, déplora Mary Pentecôte.

Tempérance portait des souliers noirs à boucle.

— Bah, dit-elle, je m'en contenterai ! De toute façon, avec la bande de tissu que Nell a rajoutée au bas de la robe, on ne les verra pas.

Ladite bande était en soie noire. Nell l'avait coupée dans l'une des anciennes vestes du père de Tempérance.

— C'est vrai que c'est très joli, acquiesça Mary Pentecôte.

— Merci, fit Tempérance.

En réalité, elle était terrifiée, car elle mesurait à présent les conséquences de son pacte avec lord Caire. D'ici peu, elle se retrouverait à côtoyer la fine fleur de l'aristocratie. Ces gens riches et élégants la regarderaient-ils comme un objet de moqueries ? Le risque était grand, hélas !

Mais Tempérance carra les épaules. Après tout, peu lui importait ce que l'on penserait d'elle. Elle se rendait à ce concert pour sauver l'orphelinat. La cause valait bien qu'elle endure quelque humiliation.

— Merci à vous tous, ajouta-t-elle avec un grand sourire. Vous avez été...

— Il y a quelqu'un ! l'interrompit un petit garçon, qui se précipita vers la porte.

— Joseph Tinbox ! le gourmanda Tempérance en lui emboîtant le pas. Ne cours pas. Il ne...

Mais Joseph avait déjà ouvert la porte. Ce n'était pas lord Caire, qui se tenait derrière, mais Silence.

Tempérance se figea. Sa sœur était livide et son regard exprimait un profond désarroi.

— Tempérance... souffla-t-elle.

— Qu'y a-t-il ?

Silence agrippa le montant de la porte comme si elle craignait de tomber.

— La cargaison de William a été volée.

Il était un peu plus de 17 heures, quand la voiture de Lazare se présenta à l'entrée de Maiden Lane. La rue étant trop étroite pour son attelage, ce dernier demanda à son cocher de l'attendre, et poursuivit à pied jusqu'à la porte de Mme Dews. Le soleil n'était pas encore complètement couché, néanmoins Lazare tenait sa canne d'une main ferme tout en marchant, et observait du coin de l'œil tout mouvement qui lui paraissait suspect.

Malgré deux jours de repos, son épaule le faisait souffrir. La douleur, lancinante, ne le laissait jamais tranquille. En examinant la plaie, ce matin, son valet de chambre lui avait conseillé de passer la soirée tranquillement à la maison, mais Lazare avait vite repoussé cette idée. Il avait promis à Mme Dews de l'escorter dans une réception où elle pourrait rencontrer d'éventuels bienfaiteurs pour son établissement. Et puis, il devait reconnaître qu'il était impatient de la revoir — ce qui ne manquait pas de l'intriguer et de l'amuser tout à la fois. Aussi, quand il se souvint qu'il était invité à un concert, il décida que c'était l'occasion idéale.

Parvenu à destination, il frappa au battant de la porte principale avec le pommeau de sa canne. Une gamine au visage semé de taches de rousseur lui ouvrit presque aussitôt et s'effaça pour le laisser entrer.

— Où est Mme Dews ? s'enquit-il.

La gamine le contemplait sans mot dire, comme si de le voir l'avait rendue muette.

Lazare soupira.

— Comment t'appelles-tu ?

Silence. Heureusement, Mme Dews arriva à temps pour les sortir tous deux de l'embarras.

— Mary Saint-Paul, retourne dans la cuisine et rappelle à Nell de bien verrouiller la porte après mon départ.

Elle venait de la cuisine, et le feu qui flambait dans l'âtre semblait accompagner ses pas et la nimber d'une aura lumineuse. Elle portait une robe rouge dont la teinte éblouissante contrastait avec ses tenues habituelles.

À la vue de son décolleté généreux, Lazare sentit sa virilité se raidir instinctivement. Il s'inclina poliment.

— Madame Dews.

— Hmm ? fit-elle en lui octroyant à peine un regard.

Blessé dans son orgueil, Lazare recula d'un pas. Comment pouvait-elle l'ignorer à ce point ? Il se reprit néanmoins et lui offrit son bras — un geste de politesse ordinaire, mais qui lui avait toujours coûté, eu égard à sa répulsion pour les contacts charnels. Bizarrement, pourtant, ce soir il avait envie qu'elle le touche.

À peine eut-elle posé la main sur sa manche qu'un frisson le parcourut, frisson dont il n'aurait pas su déterminer la nature exacte.

Voilà qui était intéressant.

— Êtes-vous prête ?

Elle parut hésiter, et jeta un coup d'œil en direction de la cuisine.

— Je... je crois, oui, répondit-elle, avant de le regarder enfin. Merci, milord.

Il hocha la tête et l'escorta jusqu'à la porte. La nuit s'annonçait fraîche et la jeune femme drapa un châle sur ses épaules avant de sortir. Le châle était en laine grise, davantage dans son style habituel, et semblait encore plus misérable posé sur sa belle robe en soie. Lazare se demanda où elle s'était procuré une pareille toilette. La possédait-elle depuis longtemps, et ne la sortait-elle que pour les grandes occasions ? Ou avait-elle été obligée de l'acheter pour la réception de ce soir ?

Mme Dews s'éclaircit la voix.

— Votre invitation parlait d'un concert.

Ils approchaient de la voiture, et l'un des valets leur ouvrait déjà la portière. Lazare aida la jeune femme à monter.

— Oui. Lady Beckinhall, chez qui nous nous rendons, est une figure importante de la bonne société. Beaucoup de ses invités sont très riches.

La jeune femme s'installa confortablement sur les coussins, puis Lazare cogna le plafond de l'habitacle du pommeau de sa canne pour donner au cocher le signal du départ.

— Vous me faites passer pour une mercenaire, observa-t-elle d'un ton chagrin.

Elle paraissait nerveuse et distraite, mais Lazare était convaincu que ce n'était pas à l'idée d'assister à ce concert. Quelque chose la tracassait.

— Ce n'était pas mon intention, je puis vous l'assurer.

Elle se tourna vers la fenêtre, dont les rideaux étaient tirés.

— D'une certaine manière, je suis une mercenaire, concéda-t-elle. Mais c'est pour l'orphelinat.

— Je sais, murmura Lazare, qui éprouva une bouffée de tendresse pour sa si ravissante petite nonne.

Celle-ci reporta son attention sur lui.

— Comment avez-vous connu lady Beckinhall ?

Il ne put retenir une grimace.

— C'est une amie de ma mère.

— Votre mère ?

— Vous vous imaginiez que j'étais tout droit sorti de la cuisse de mon père ?

— Non, bien sûr que non. Mais j'ignorais que votre mère vivait encore. Vous avez des frères et sœurs ?

Lazare se souvint d'un regard trop solennel pour son âge, et d'un toucher qui ne lui avait jamais causé la moindre souffrance. Mais il préféra chasser ce fantôme du passé.

— Non.

Elle semblait sceptique.

— C'est vrai. Ma mère et moi sommes les derniers représentants de la famille.

— Moi, j'ai trois frères et deux sœurs.

— Les Makepeace sont prolifiques, railla-t-il.

Elle pinça les lèvres, l'air de ne pas goûter la plaisanterie, avant d'ajouter :

— Ma sœur cadette s'appelle Silence.

Lazare haussa un sourcil, se doutant qu'il y avait une suite.

— Silence est mariée à un capitaine de la marine marchande, William Hollingbrook, poursuivait-elle. Il est rentré au port hier soir. Et, dans la nuit, toute la cargaison de son navire a été volée.

Elle s'interrompit comme si elle s'attendait à une réaction de sa part. Lazare réfléchit à ce qu'un homme doué de compassion aurait répondu en pareille circonstance.

— Je suis désolé, dit-il.

Elle secoua la tête. Manifestement, la réponse n'était pas suffisante à ses yeux.

— Si la cargaison n'est pas retrouvée, au moins en partie, le capitaine Hollingbrook sera ruiné. Et ma sœur avec lui.

— Pourquoi ? Il avait investi dans son bateau ?

— Non, mais apparemment, le propriétaire du navire l'accuse de complicité avec les voleurs.

Lazare réfléchit quelques instants.

— Je ne crois pas avoir jamais entendu une histoire pareille. Toute la cargaison a vraiment été volée ?

— C'est en effet assez extraordinaire. Si j'ai bien compris, il n'est pas rare qu'une partie de la cargaison disparaisse. Mais pas la totalité...

Elle s'interrompit de nouveau, comme écrasée par la nouvelle.

Si Lazare se demandait pourquoi elle lui confiait ses soucis, il ne pouvait s'empêcher de retirer une certaine satisfaction à être son confident.

— Je suis navrée de vous embêter avec ça, reprit-elle soudain.

— Mais pas du tout.

Elle le gratifia soudain d'un sourire.

— Je ne vous ai pas encore remercié pour votre invitation, milord.

Il haussa les épaules.

— Je ne fais qu'honorer notre contrat.

— Tout de même... Votre attention me touche. Vous êtes très gentil.

— Oh, ne vous méprenez pas sur ce point ! Je suis tout sauf gentil.

Elle se raidit, et tourna de nouveau la tête vers la fenêtre. Lazare se reprocha sa rudesse.

— Je ne voulais pas vous froisser.

Elle esquissa un sourire, mais ne le regarda pas pour autant.

— Serai-ent-ce des excuses, milord ?

— Supposons que ça en soit, les accepteriez-vous ?

— Je n'ai pas besoin de vous avoir à mes pieds.

— Non, certainement, mais peut-être que moi, j'aimerais adopter cette position. À moins que vous ne préfériez vous agenouiller devant moi ?

Il la vit rougir.

— Vous ne devriez pas... me parler ainsi, milord, murmura-t-elle d'une voix qui tremblait — mais pas de colère.

— Pourquoi ? Je vous choque ?

— Soyez gentil de ne pas insister.

— Pourtant, je suis convaincu que vous vous représentez la scène aussi bien que moi. Vous portez cette robe rouge et vous vous agenouillez devant moi, les lèvres humides — parce que je vous ai embrassée avant...

— Non, gémit-elle d'une voix à peine audible.

— Je vous prends la main, et je la plaque sur ma braguette. Vous commencez alors à la déboutonner pendant que je vous caresse les cheveux, et...

L'attelage s'immobilisa abruptement. Lazare souleva un coin de rideau pour jeter un coup d'œil dehors. La demeure de lady Beckinhall resplendissait de tous ses feux.

Il laissa retomber le rideau et se tourna vers Mme Dews. Elle avait les joues en feu, et il était prêt à parier qu'elle était toute moite sous sa robe.

— Nous voilà arrivés, annonça-t-il. Descendons-nous ? Ou préférez-vous que je demande au cocher de continuer ?

Le roi Sans-Cœur ordonna à ses gardes qu'on se saisisse de l'impudente qui avait osé rire de son souverain. Meg fut aussitôt déférée devant lui, dans ses haillons couverts de suie.

«Quel est ton nom ?» rugit le monarque. «Meg, Votre Majesté.» Le roi la fusilla du regard. «Et qu'as-tu trouvé de si amusant dans mon discours ?»

Les courtisans, accourus en masse, s'attendaient que la soubrette se jette aux pieds de son roi pour lui réclamer son pardon et tenter de sauver sa vie. Au lieu de quoi Meg décida que, n'ayant plus rien à perdre, elle avait tout intérêt à dire la vérité.

«Que vous vous croyiez aimé de votre peuple, Votre Majesté. »...

Il était la Tentation personnifiée.

Le cœur battant la chamade, Tempérance fixait lord Caire.

Pendant neuf ans, elle avait soigneusement évité toute fréquentation masculine pour ne pas succomber à ses désirs immoraux. Et voilà qu'elle se retrouvait assise en face d'un homme plus séduisant que tous ceux qu'elle avait connus jusqu'ici ! Et qui savait exactement comment réveiller ses démons. La vérité, c'était qu'elle mourait en effet d'envie de s'agenouiller devant lui et de le prendre dans sa bouche.

Mais c'était un acte purement charnel, qui n'avait plus rien à voir avec un désir légitime de reproduction. Elle devait donc se l'interdire, car c'était un péché.

— Laissez-moi descendre, souffla-t-elle.

Il ne bougea pas. Il dardait sur elle un regard dont elle sentait la brûlure sur sa peau. Tempérance sentit sa respiration s'accélérer à la pensée qu'il refuserait peut-être qu'elle sorte de cette voiture, et qu'il l'obligerait, à la place, à faire ces choses innommables qu'il venait de mentionner.

Mais finalement il soupira :

— Très bien, madame Dews.

Il ouvrit la portière et descendit le premier pour aider Tempérance. La jeune femme plaça sa main dans la sienne et, l'espace de quelques instants troublants, les doigts de lord Caire se refermèrent sur les siens, possessifs. Cependant, dès qu'elle eut posé le pied sur le trottoir, il la lâcha et lui offrit son bras. Autour d'eux, des femmes vêtues à la dernière mode et chargées de bijoux descendaient de rutilantes voitures armoriées. La belle robe cerise que Nell avait si bien ajustée à sa taille lui paraissait tout à coup hors d'âge et trop voyante, le ruban dans ses cheveux trop simple.

Pourtant, quand lord Caire lui demanda si elle était prête, elle redressa fièrement le menton.

— Oui.

— Brave jusqu'au bout, même pour entrer dans la fosse aux lions, murmura-t-il.

La maison de lady Beckinhall n'était que marbre et cristal. D'immenses lustres à pendeloques renvoyaient la lumière de centaines de bougies. Tempérance tendit distraitemment son châle à un valet, sans même se soucier de le voir grimacer et le prendre du bout des doigts. Fascinée par ce décor de conte de fées, elle laissa ses doigts courir sur la rampe de marbre poli tandis que lord Caire l'escortait à l'étage. Combien de servantes s'usaient les mains et les genoux pour obtenir un tel brillant ?

Parvenus en haut des marches, ils suivirent le flot des invités et débouchèrent dans une grande galerie. Elle était couverte de miroirs sur toute une longueur, si bien que les dizaines d'invités semblaient être des milliers. Si lord Caire ne lui avait pas tenu fermement le bras, Tempérance aurait tourné les talons pour s'enfuir.

— Courage, lui chuchota-t-il.

— Ma robe...

— Votre robe est parfaite, coupa-t-il. Sinon, je ne vous aurais pas laissée entrer ici. De toute façon, vous n'avez pas à avoir honte. Vous valez amplement n'importe laquelle de ces dames. Vous les surpassez même sur un point : vous savez vous rendre utile. Alors, gardez la tête haute.

L'une des dames en question les avait repérés à leur entrée et se porta à leur rencontre. Elle portait une robe bleu foncé, et quand elle s'approcha d'eux, Tempérance se rendit compte que ce qu'elle avait pris pour des broderies sur ses jupes étaient en fait des incrustations de pierres précieuses : des rubis et des émeraudes cousus à même le tissu.

Bonté divine.

— Lazare, quelle surprise de te voir ici, dit-elle.

Elle était d'une exquise beauté, à l'image d'une déesse qui serait descendue sur terre pour s'amuser parmi les mortels. De près, Tempérance remarqua que des épingles à têtes de diamant étaient fichées dans ses cheveux.

Mais lord Caire semblait beaucoup moins impressionné qu'elle. Il inclina si brièvement la tête que son salut en était presque insultant.

La femme pinça les lèvres et se tourna vers Tempérance.

— Et qui est cette... personne ? s'enquit-elle.

— Je vous présente Mme Dews, répondit Lazare d'un ton sec.

Tempérance nota qu'il ne prit même pas la peine de lui présenter l'autre femme.

Celle-ci s'en aperçut également. Elle se raidit.

— Si maintenant tu amènes tes catins chez lady Beckinhall...

— Votre imagination vous égare, madame, la coupa lord Caire. Mme Dews est probablement la personne la plus respectable de cette assemblée.

La femme étrécit les yeux.

— Attention, Lazare. Ne va pas trop loin. Qui est cette femme, pour toi ?

Tempérance sentit ses joues s'empourprer. L'autre la traitait comme un objet, ou un animal, avec qui il était impensable de communiquer directement.

— Je suis une amie, prit-elle la liberté de répondre.

La femme cilla, comme si elle n'avait pas imaginé qu'elle possédât une voix.

— Qu'avez-vous dit ?

— Que j'étais une amie de lord Caire, répéta Tempérance. Et vous êtes... ?

Ignorant Tempérance comme s'il ne s'agissait que d'une domestique, la femme s'adressa à lord Caire :

— Lazare, dis-moi que c'est une farce.

— Pas le moins du monde. J'aurais pensé que vous seriez ravie de me voir venir ici au bras d'une femme respectable.

— Respectable ! se récria la femme. Elle n'est pas digne de ton rang. Laisse-moi donc te présenter...

Mais Lazare entraîna déjà Tempérance à sa suite.

— Lazare, siffla la femme dans son dos. Je suis ta mère !

Lord Caire se retourna vers elle, un sourire cruel aux lèvres.

— C'est ce qu'on m'a dit, madame.

Et il esquissa une révérence ironique. Une expression fugitive passa sur le visage de la femme — du chagrin ? — avant qu'elle se ressaisisse et affiche de nouveau un air glacial.

Tempérance était ébahie.

— C'est votre mère ?

— Hélas, oui !

Tempérance n'aurait certainement pu deviner leur lien de parenté vu l'hostilité que lord Caire témoignait à cette femme. Détestait-il sa propre mère ? Puis les paroles de la femme lui revinrent en mémoire.

— Pensait-elle vraiment que j'étais votre...

— Oui, coupa-t-il. Mais ne vous inquiétez pas. Il suffira à n'importe qui d'autre de vous regarder pour savoir que vous ne vous laisseriez jamais corrompre par moi.

Tempérance lui coula un regard, ne sachant s'il plaisantait ou pas. Et c'est là que le désastre eut lieu : elle marcha par mégarde sur le bas de sa robe et entendit un bruit de déchirure.

— Oh non !

— Qu'y a-t-il ? Elle baissa les yeux, priant le Ciel pour que ce ne soit pas trop visible.

— J'ai déchiré l'ourlet de ma robe. Y a-t-il un endroit où je pourrais réparer cela ?

Il hocha la tête et se fit indiquer par un valet la direction du salon réservé aux dames. Tempérance s'y rendit seule. La pièce, généreusement éclairée, était déserte. Elle demeura un instant interdite sur le seuil. Des servantes n'étaient-elles pas supposées se trouver là, pour aider les dames en perdition ?

Finalement, elle haussa les épaules et s'assit dans un fauteuil pour inspecter les dégâts.

— Puis-je vous aider ?

Tempérance releva la tête, s'attendant à voir une femme de chambre. Mais c'était une dame qui venait d'entrer. Grande, rousse, un port de reine, elle portait une somptueuse robe gris-vert rebrodée de fil d'argent.

Tempérance cligna des yeux.

— Pardon, fit la femme, se méprenant. Je ne voulais pas vous déranger...

— Vous ne me dérangez pas, s'empressa de la rassurer Tempérance. C'est juste que je m'attendais à voir une... euh, une femme de chambre. Mon ourlet est déchiré.

— C'est toujours très désagréable, compatit l'inconnue. Et, jetant un regard par-dessus son épaule, elle ajouta :

— Lady Kitchen vient d'avoir une attaque de nerfs. Toutes les domestiques sont sans doute auprès d'elle.

— Ah, fit Tempérance, qui contemplait tristement l'ourlet de sa robe.

La femme s'agenouilla devant son fauteuil, sa belle robe de soie s'évasant autour d'elle dans un froufroutement.

— Oh, non, je vous en prie ! l'arrêta Tempérance, gênée.

Cette femme était de toute évidence une aristocrate. Comment réagirait-elle si elle apprenait que Tempérance n'était que la fille d'un brasseur de bière ?

— Laissez-moi faire, insista la femme. J'ai ici quelques épingles...

En un tournemain elle répara l'ourlet, et réussit l'exploit de dissimuler les épingles.

— Bonté divine ! s'exclama Tempérance. Vous avez des doigts de fée !

La femme se releva et sourit.

— J'ai surtout de la pratique. Et je considère que les dames doivent s'entraider dans des réceptions comme celle-ci. Ce n'est pas votre avis ?

Tempérance lui retourna son sourire. C'était la première fois qu'elle se sentait à l'aise depuis qu'elle avait reçu l'invitation de lord Caire.

— Si, bien sûr, répondit-elle. Merci. Vous êtes si gentille. Je...

La porte se rouvrit à cet instant, et plusieurs dames escortées de femmes de chambre firent irruption. Apparemment, elles encadraient la fameuse lady Kitchen. Dans la confusion qui suivit, Tempérance se retrouva séparée de sa nouvelle amie. Ne la voyant plus, elle se décida à quitter le petit salon, et partit à la recherche de lord Caire d'un pas plus léger. Elle le trouva adossé à un mur, observant les invités d'un regard cynique.

Il se redressa en la voyant arriver.

— C'est réparé ? Vous vous sentez mieux ?

Elle lui adressa un sourire rayonnant.

— Beaucoup mieux.

— Parfait. Alors mettons-nous en chasse.

Une partie de la galerie était occupée par des chaises sagement alignées face à une estrade où trônait un piano, mais personne ne s'était encore assis. Lord Caire entraîna Tempérance vers un trio de messieurs.

— Bonsoir, Caire, le salua un homme à perruque blanche et au teint cadavérique. J'ignorais que vous aimiez la musique.

— Ah, c'est que mes goûts sont variés, répondit lord Caire avec un sourire ironique. Puis-je vous présenter Mme Dews ? Madame Dews, voici sir Henry Easton.

— Monsieur, fit Tempérance avec une révérence.

— Et voici le capitaine Christopher Lambert et M. Godric Saint-John, continua lord Caire. Messieurs, Mme Dews et son frère, Winter Makepeace, dirigent un orphelinat dans l'est de Londres. C'est une institution tout ce qu'il y a de plus chrétienne et charitable.

— Vraiment ? fit sir Henry, qui haussa ses épais sourcils et détailla Tempérance avec intérêt.

Le capitaine Lambert s'était également tourné vers elle. En revanche, M. Saint-John, un homme élancé à perruque grise, semblait interroger lord Caire du regard par-dessus ses bésicles en demi-lunes.

Tempérance se posait des questions sur le lien qui unissait les deux hommes lorsque sir Henry lui demanda :

— Combien d'enfants votre orphelinat accueille-t-il, madame Dews ?

Tempérance lui offrit son plus charmant sourire. Elle avait bien l'intention de harponner l'un de ces messieurs, pour le salut de l'orphelinat.

— Que trafiques-tu, Caire ? souffla discrètement Saint-John.

Lazare observait sa chère petite nonne, qui redoublait de sourires pour convaincre Lambert et Easton d'aider son institution.

— Je ne comprends pas ta question.

Saint-John ricana et se tourna à demi pour n'être entendu que de Lazare.

— De toute évidence, elle est aussi respectable que tu le prétends. Donc, j'en déduis que tu te sers d'elle dans un but bien précis. Ou alors, c'est que ta débauche te pousse désormais à t'en prendre à des innocentes.

— Tu me vexes, Saint-John, répliqua Lazare, la main sur le cœur.

Il essayait d'être ironique, mais en réalité, le commentaire de son ami l'avait affecté plus qu'il ne voulait l'admettre.

Saint-John se pencha vers lui pour lui murmurer :

— Que veux-tu d'elle ?

Le sourire aux lèvres, Lazare étrécit les yeux.

— Pourquoi t'intéresses-tu autant à Mme Dews ? voulut-il savoir. Ambitionnerais-tu de devenir son chevalier servant, et de l'arracher à mon bras de débauché ?

— Si nécessaire, rétorqua Saint-John, dont le regard gris avait pris la dureté du granit.

— Parce que tu crois que je te laisserais faire ?

— Allons, Caire. J'espère que tu n'en es pas à te servir de cette femme comme d'un jouet ? Aurais-tu perdu toute humanité ?

Lazare ne souriait plus. Il regarda Mme Dews défendre le bilan de son institution avec un enthousiasme contagieux.

— Si j'étais à ta place, je ne parierais pas sur mon humanité, lança-t-il à Saint-John, le seul homme sur cette terre qu'il considérait comme son véritable ami.

— Je ne te laisserai pas détruire une innocente, insista ce dernier. Si je considère qu'elle a besoin de mon aide, je n'hésiterai pas à te l'enlever.

Lazare sentit une rage sourde lui enflammer les sangs. Saint-John dut le percevoir, car il recula d'un pas.

— Je te le déconseille, siffla Lazare. Occupe-toi plutôt de ta propre femme. Mme Dews est à moi.

— Et elle n'a pas son mot à dire dans l'histoire ?

— Non, trancha Lazare, conscient qu'il réagissait comme un chien montant la garde auprès de son os.

Saint-John haussa les sourcils.

— Connâit-elle au moins tes intentions ?

— Elle les connaîtra.

Là-dessus, Lazare alla prendre Tempérance par le bras, l'interrompant au beau milieu de son discours.

— Pardonnez-moi, messieurs, mais je tiens à ce que Mme Dews ait l'un des meilleurs sièges.

— Bien sûr, acquiesça sir Henry, alors que Lazare s'éloignait déjà avec la jeune femme.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? lui demanda-t-elle. J'étais en train de leur expliquer la quantité de légumes que nous devons acheter chaque mois pour nourrir les enfants.

— Un sujet passionnant, à n'en pas douter, commenta Lazare, qui avait hâte de s'asseoir, de se reposer un peu.

Son épaule l'élançait de nouveau. Tempérance fronça les sourcils.

— Je les assommais ? C'est pour cela que vous êtes intervenu ?

Il sourit, amusé.

— Non. Ils semblaient ravis de vous écouter. Je crois que vous auriez pu leur parler de légumes toute la nuit.

— Alors pourquoi m'avez-vous interrompue ?

— Parce qu'il est toujours préférable de laisser l'acheteur sur sa faim.

Elle leva les yeux vers lui.

— Et avez-vous déjà vendu beaucoup de choses dans votre vie, lord Caire ?

Voilà qu'elle le taquinait, à présent ! N'avait-elle donc pas peur de lui ?

— Rien d'autre que des idées.

Elle le dévisagea avec curiosité.

— Vous avez vendu des idées ?

— C'est une façon de parler, expliqua-t-il tandis qu'il la guidait vers deux sièges un peu en arrière du premier rang. J'appartiens à plusieurs sociétés philosophiques et scientifiques. Quand l'un de nous défend une opinion, l'autre cherche à «vendre» l'opinion contraire. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Je crois, oui. Mais j'avoue que je ne vous aurais jamais imaginé en marchand d'idées, milord. Est-ce ainsi que vous passez vos journées ? À discuter philosophie et science avec d'autres érudits ?

Il l'aida à s'asseoir et s'installa à son côté.

— Je traduis aussi des manuscrits grecs ou latins.

— Quel genre ?

— De la poésie, principalement, répondit Lazare, qui se demandait si leur conversation l'intéressait réellement.

Ses yeux brillèrent, cependant.

— Vous écrivez de la poésie ?

— Je la traduis. C'est très différent.

— Pourtant, j'aurais pensé que c'était assez semblable.

— Comment cela ?

Elle haussa les épaules.

— Les poètes ne choisissent-ils pas leur vocabulaire avec soin ? Ne se soucient-ils pas de rythme et de versification ?

— Si, bien sûr.

— Alors, leurs traducteurs sont bien obligés de les imiter.

Lazare était stupéfait. Comment pouvait-elle savoir toutes ces choses, cette femme d'un autre monde que le sien ? Comment avait-elle réussi à résumer en quelques mots le plaisir qu'il prenait à traduire ?

— Vous marquez un point, dit-il.

— Je n'aurais jamais deviné non plus que vous cachiez une âme de poète.

Cette fois, plus de doute, elle le taquinait.

— Ah ! fit-il en étirant les jambes. Mais vous ignorez encore tant de choses à mon sujet, madame Dews.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à lui, et il sut qu'elle observait sa mère, en grande conversation avec lady Beckinshall.

— Vraiment ? répliqua-t-elle. Par exemple ?

— J'adore la pâte d'amandes.

Elle gloussa imperceptiblement, et ce petit bruit innocent arracha un doux frisson à Lazare. Elle dissimulait si bien ses émotions d'ordinaire, même les plus joyeuses.

— Cela fait une éternité que je n'ai pas mangé de pâte d'amandes, murmura-t-elle.

Il eut soudain envie de lui en acheter une pleine boîte, juste pour le plaisir de la regarder les manger. Elle serait obligée de se lécher les lèvres afin de se débarrasser du sucre qui s'y serait collé, songea-t-il, et son sexe en tressaillit dans son pantalon.

— Parlez-moi de vous, reprit-elle. Mais sérieusement. Où êtes-vous né ?

— Dans le Shropshire. Le berceau familial se situe près de Shrewsbury. Je suis né à Caire House, notre manoir ancestral. Il paraît que j'étais un bébé souffreteux, et que mon père m'a confié à une nourrice sans réel espoir de me voir survivre.

— J'en conclus que vos parents s'inquiétaient beaucoup pour vous ?

— Pas du tout, répondit-il d'un ton neutre, tant il avait fini par s'y habituer. Durant les cinq années que j'ai passées chez ma nourrice, mes parents ne venaient me voir qu'une fois par an, à Pâques. Je m'en souviens parce que mon père me flanquait une trouille bleue.

Il ignorait pourquoi il lui racontait cela.

— Et votre mère ?

— Elle accompagnait mon père, bien sûr, fit-il en la regardant avec curiosité.

— Mais... vous témoignait-elle de l'affection ?

De l'affection ? Lazare glissa un regard en direction de sa mère, qui gagnait à présent son siège. Elle se mouvait avec grâce, mais l'idée qu'elle pût prodiguer de l'affection à qui que ce fût, sans parler de son fils, paraissait grotesque.

— Non, répondit-il. Ils ne venaient pas pour exprimer leur affection, mais pour s'assurer que l'héritier du nom était correctement traité et nourri.

— Oh, murmura Tempérance. Et votre nourrice ? Vous manifestait-elle de la tendresse ?

Cette question réveilla une vieille douleur, à laquelle celle de son épaule fit écho.

— Je ne m'en souviens pas, mentit-il.

Elle ouvrit la bouche, sans doute pour l'interroger encore, mais Lazare en avait assez.

— Et vous, madame Dews ? À quoi ressemblait votre enfance ?

Elle plissa les lèvres comme si elle n'avait pas l'intention de le laisser changer de sujet, puis soupira.

— Je suis née ici, à Londres, pas très loin de l'orphelinat. Mon père était brasseur. Nous sommes six enfants : Verity, l'aînée, Concord, qui a repris la brasserie, Asa, moi, Winter et Silence, la dernière. Quand j'étais encore petite fille, mon père s'est lié d'amitié avec sir Stanley Gilpin et grâce à son soutien financier, il a pu fonder l'orphelinat.

— Une bien belle histoire, ironisa-t-il. Mais cela ne m'apprend pas grand-chose sur vous.

Elle parut surprise.

— Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter d'autre.

— Beaucoup de choses, murmura-t-il.

Les chaises, à côté d'eux, commençaient de se remplir, mais Lazare ne voulait pas abandonner déjà cette conversation.

— Avez-vous travaillé très jeune à l'orphelinat ? Reprit-il. Où avez-vous fait vos études ? Quand et comment avez-vous rencontré votre mari ?

— J'ai passé mon enfance à la maison. Les garçons sont allés à l'école, bien entendu, mais mes parents n'avaient pas les moyens d'y envoyer les filles. Ma mère m'a fait la classe jusqu'à ce qu'elle meure, l'année de mes treize ans. Puis c'est Verity qui a pris le relais.

— Et votre mari, madame Dews ? Depuis que je vous connais, vous ne m'avez pas une seule fois parlé de lui.

Elle pâlit et détourna le regard, une réaction que Lazare jugea très intéressante.

— M. Dews — Benjamin — était le protégé de mon père. Il se destinait à la prêtrise, mais il a décidé qu'il serait plus utile en aidant mon père à l'orphelinat. Je l'ai connu quand j'avais dix-sept ans, et nous nous sommes mariés peu de temps après.

— On dirait que vous parlez d'un saint, ne put s'empêcher d'ironiser Lazare.

Elle ne sourit pas.

— C'en était un. Il consacrait de longues heures à l'orphelinat, et témoignait d'une patience infinie envers les enfants. C'était quelqu'un de profondément humain. Une fois, je l'ai vu donner son manteau à un mendiant qui avait froid.

Lazare se pencha vers elle et murmura entre ses dents :

— Dites-moi, madame Dews, avez-vous pensé à ériger un petit autel dans votre chambre pour honorer la mémoire de votre bienheureux martyr ?

Elle tourna vers lui un visage stupéfait.

— Quoi ? Sa réaction lui donna l'envie de se montrer encore plus offensant.

— Sa mémoire vous tient-elle chaud quand vous vous retrouvez seule dans votre lit ? Ou devez-vous avoir recours à d'autres moyens de satisfaction beaucoup moins spirituels ?

— Comment osez-vous ? rétorqua-t-elle, ses prunelles lançant des éclairs.

Elle voulut se lever, mais il lui agrippa le bras pour l'en empêcher.

— Chut, murmura-t-il, le concert va commencer. Vous ne voudriez quand même pas partir sur un esclandre, et détruire du même coup les jalons que vous avez posés tout à l'heure avec le capitaine Lambert et sir Henry, n'est-ce pas ?

— Je vous méprise, siffla-t-elle, avant de détourner les yeux comme si sa vue la révoltait.

Toutefois, elle resta assise, et c'était là l'essentiel. Lazare se moquait comme d'une guigne qu'elle le méprise c'était au moins la preuve qu'elle ressentait quelque chose pour lui.

De quel droit osait-il ?

Tempérance fulminait sur sa chaise. Pourquoi lord Caire l'avait-il attaquée en bafouant la mémoire de Benjamin ? La conversation avait pourtant débuté le plus banalement du monde, mais lord Caire avait brutalement dérapé. Était-il mentalement dérangé ? Ou était-il jaloux d'un homme qu'elle lui avait décrit comme la bonté incarnée ?

La colère de la jeune femme s'atténua quelque peu lorsqu'elle repensa à l'enfance dépourvue d'amour de lord Caire. Mais pas question de le lui montrer.

Elle préféra s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle. Lady Caire s'était assise à côté d'un fort bel homme, beaucoup plus jeune qu'elle, mais qui semblait la couvrir d'attentions. Tempérance se demanda s'ils étaient amants ; cela ne l'aurait guère étonnée, l'aristocratie étant connue pour prendre ses libertés avec la morale. Puis elle aperçut sir Henry, assis près d'une matrone replète — son épouse, de toute évidence — qui affichait un visage avenant.

La dame qu'elle avait croisée dans le petit salon se glissait entre les chaises. Elle était seule. Sa beauté et sa grâce lui attireraient tous les regards, mais elle semblait indifférente à la curiosité dont elle était l'objet.

— Qui est-ce ? chuchota Tempérance à l'oreille de lord Caire, oubliant qu'elle n'était pas censée lui parler.

— De qui parlez-vous ?

Cet homme était décidément impossible ! Comment pouvait-il feindre de ne pas le savoir alors que la moitié de la salle regardait cette femme.

— La dame en robe vert et argent.

— Ah, elle ! C'est lady Hero, la sœur du duc de Wakefield.

— La sœur d'un duc ? répéta Tempérance, médusée.

Bonté divine ! Heureusement qu'elle l'ignorait lorsque lady Hero l'avait aidée avec l'ourlet de sa robe.

Une fois, Tempérance avait attendu trois heures au bord d'un trottoir dans l'espoir de voir passer le carrosse du roi. Elle n'avait réussi qu'à apercevoir un bout de perruque blanche, sans savoir si elle appartenait ou non au souverain. Et voilà qu'elle assistait à la même réception que lady Hero !

— Oui, confirma lord Caire, amusé. Ce qui signifie, bien sûr, qu'elle est aussi fille de duc.

Tempérance voulut répliquer, mais lord Caire lui intima le silence.

— Chut. Cette fois, ça va vraiment commencer.

Il avait raison. Un gentleman portant une perruque blanche et vêtu d'une magnifique redingote brodée d'or venait de s'asseoir au piano. Un jeune homme s'installa à ses côtés pour tourner les pages de la partition.

Lady Beckinhall prononça quelques mots de présentation, que Tempérance écouta d'une oreille distraite. Elle n'avait d'yeux que pour le pianiste, qui attendait, impassible, que leur hôtesse en ait terminé et retourne s'asseoir. Il contemplait son clavier sans paraître se soucier des invités qui continuaient de chuchoter entre eux.

Et tout à coup, il commença à jouer.

Fascinée, Tempérance se pencha en avant. Elle ne connaissait pas ce morceau, mais elle sentit comme une vague d'allégresse la soulever. Elle ferma les yeux, bouleversée. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas entendu pareille musique.

Une éternité.

Elle ne rouvrit les yeux que lorsque ce fut terminé. Et elle soupira.

— Je vois que ça vous a plu, lui chuchota lord Caire.

Tempérance s'aperçut avec surprise que leurs doigts étaient entrelacés. Lui avait-elle pris la main ou était-ce lui, au contraire, qui avait profité de ce qu'elle était ailleurs pour s'autoriser ce geste ?

Elle n'aurait su le dire.

— Venez, ajouta-t-il. Allons marcher un peu.

— Mais...

Elle se tourna vers l'estrade ; le pianiste était déjà parti. Et les invités autour d'eux quittaient leurs sièges. Aucun ne semblait touché ou ému.

— Venez, insista lord Caire.

Elle le suivit jusqu'à un petit salon. Seul le feu qui brûlait dans la cheminée dispensait un peu de lumière.

— Que... commença-t-elle en le voyant refermer la porte.

Mais il la coupa :

— Vous avez aimé le concert.

— Oui, bien sûr, fit-elle, un peu perdue.

— Il n'y a pas de «bien sûr». La plupart des gens qui assistent à ces concerts mondains ne prêtent qu'une attention distraite à la musique. Mais vous... vous étiez en transe. Qu'avez-vous entendu ? Qu'est-ce que ce morceau vous a fait éprouver ?

— Je... je ne sais pas, balbutia Tempérance, qui ne comprenait pas ce qu'il attendait d'elle.

Il la saisit aux épaules.

— Mais si, vous savez. Décrivez-moi vos émotions.

— Je me suis sentie libre, murmura-t-elle, le cœur battant. Vivante.

Il la dévisageait avec attention.

— Et ?

— Et je ne sais pas ! se récria-t-elle en tentant de le repousser, sans succès. Comment décrire ce qu'on ressent en écoutant de la musique ? C'est impossible. Soit on est touché, soit on ne l'est pas, c'est tout. Que voulez-vous que je vous dise ?

En guise de réponse, il s'empara de ses lèvres avec avidité, comme s'il cherchait à lui arracher physiquement ce qu'elle ne parvenait pas à exprimer avec des mots. Tempérance lui agrippa les bras. Comment résister à pareil assaut juste après l'extase du concert ? Jetant la morale aux orties, elle lui rendit son baiser avec une ardeur égale.

Elle voulait se sentir de nouveau libre, ne plus penser, ne plus éprouver de culpabilité. Elle lui caressa les bras, éprouvant la fermeté des muscles sous l'étoffe, remonta jusqu'aux épaules...

Lord Caire laissa échapper un juron et interrompit leur baiser.

Elle avait oublié sa blessure.

— Oh, je suis désolée ! Je vous ai fait mal ?

Il secoua la tête.

— Non, ça ira.

Cependant, il grimaçait de douleur et semblait mal assuré sur ses jambes.

— Venez vous asseoir, lui suggéra Tempérance.

— C'est inutile, répliqua-t-il, irrité.

Elle eut peur, tout à coup. Une tache sombre marquait sa veste au niveau de l'épaule, et il émanait de lui une chaleur anormale. Sachant que les hommes répugnaient à admettre la moindre faiblesse, elle balbutia :

— Je... je me sens lasse. Cela vous ennuerait que nous partions ?

Son stratagème n'était certes pas très subtil, mais, à son grand soulagement, il ne discuta pas. Ils regagnèrent la galerie où avait eu lieu le concert, et s'excusèrent auprès de leur hôtesse de leur départ précipité. Le temps qu'ils arrivent à leur voiture, lord Caire en était à s'appuyer sur le bras de Tempérance pour marcher.

— Dites au cocher de nous reconduire chez lord Caire, ordonna-t-elle au valet qui leur ouvrit la portière. Et vite !

— Bien, madame.

Le valet referma la portière et l'attelage s'ébranla aussitôt.

— Vous n'aimeriez pas mieux retrouver votre cher orphelinat ? demanda lord Caire.

Il avait appuyé la tête contre la paroi de la voiture, et ses yeux étaient clos.

— Je pense qu'il est préférable que vous rentriez chez vous le plus vite possible.

— Vous vous inquiétez trop.

— Oh, sans doute ! répliqua-t-elle d'un ton qu'elle voulait léger.

Mais elle redoutait que la blessure de lord Caire ne se soit infectée.

Tous les courtisans se récrièrent d'effroi en entendant Meg insulter le souverain.

«Balivernes ! rugit le roi. Mes sujets m'adorent. Tout le monde me le dit.» Meg haussa les épaules. «Je suis désolée, Votre Majesté, mais ils vous mentent. Vous êtes craint, mais vous n'êtes pas aimé.» Le roi plissa les yeux. «Je vais te prouver que je suis aimé de mon peuple. Et quand cela sera fait, ta tête servira à orner la porte de mon palais. D'ici là, tu seras enfermée dans le donjon.»

Il fit un signe aux gardes, et on emmena Meg...

Une infection pouvait tuer un homme en quelques jours, voire en quelques heures.

Tempérance ne parvenait pas à s'ôter cette idée morbide de la tête tandis que l'attelage de lord Caire roulait dans les rues de Londres. Elle ignorait où ce dernier habitait et si le trajet serait long. Peut-être aurait-elle dû insister pour qu'il reste chez lady Beckinhall, malgré son refus d'avouer son état.

— Vous êtes bien silencieuse, madame Dews, murmura-t-il soudain. Que complotez-vous donc ?

— Je me demandais simplement quand nous arriverions chez vous ? Il jeta un bref coup d'œil par la vitre de la portière, puis referma les paupières.

— Je ne sais pas où nous sommes, il fait trop noir. Mais n'ayez crainte, mon cocher nous mènera à bon port.

— Je n'en doute pas.

— Aimez-vous danser ?

Délirait-il ?

— Je ne danse pas.

— Non, bien sûr. Les nonnes dans votre genre ne s'adonnent pas à ces divertissements démoniaques. Je suis du reste étonné que vous ayez apprécié le concert de ce soir.

— J'avais une épinette quand j'étais jeune fille.

— Et vous en jouiez ?

— Oui.

Tempérance se souvenait avec émotion du plaisir qu'elle éprouvait à tirer des mélodies de son petit clavecin. Mais cette époque innocente était révolue depuis longtemps. Il entrouvrit les yeux.

— Mais vous ne jouez plus ?

— J'ai vendu mon épinette après la mort de mon mari.

Elle attendit qu'il fasse une remarque désobligeante sur Benjamin. À tort.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi vous être séparée d'un instrument que vous chérissiez manifestement ?

Tempérance opta pour une demi-vérité — ou un demi-mensonge.

— Parce que nous avons besoin d'argent pour l'orphelinat.

— Je le crois volontiers, mais je ne pense pas que ce soit la raison qui vous a incitée à vendre votre épinette. Vous aimez vous punir.

— Quelle drôle d'idée, répondit Tempérance en détournant son visage rougissant.

La voiture roula dans un nid-de-poule et le cahot arracha un grognement douloureux à lord Caire.

— Je constate que vous ne niez pas, reprit-il. De quel péché imaginaire désiriez-vous vous punir ? Aviez-vous abusé de sucreries ? Convoité le chapeau d'une camarade quand vous étiez petite fille ?

Tempérance se retint à grand-peine de répliquer vertement. Mais elle avait déjà trop parlé. Il risquait de deviner son secret si elle en disait davantage.

— Ou bien s’agissait-il d’un péché plus grave que ceux que je viens de citer ? insista lord Caire d’une voix atrocement calme.

Tempérance revit furtivement l’image de l’homme qui lui avait fait chavirer le cœur autrefois. Mais c’était du passé, et elle ne voulait pas laisser un fantôme la dominer.

Elle tourna la tête, et soutint le regard de lord Caire sans répondre. Il souriait. La torturait-il par simple curiosité, ou prenait-il plaisir à la voir souffrir ?

La voiture s’immobilisa, et lord Caire annonça :

— Nous voilà arrivés. Merci de m’avoir raccompagné, madame Dews. Dès que je serai descendu, mon cocher vous reconduira jusqu’à l’orphelinat. Je vous souhaite une bonne nuit.

Tempérance était tentée de l’abandonner à son sort. Il s’était conduit avec elle comme un petit garçon martyrisant un animal. Mais en le voyant se lever avec effort, elle ne put résister.

— Je vous méprise, lord Caire, dit-elle en lui prenant le bras.

— Vous me l’avez déjà dit.

— Je n’en ai pas terminé, reprit-elle, alors qu’un valet ouvrait la portière et aidait lord Caire à descendre. Vous n’avez ni morale ni bonnes manières.

— Oh, madame Dews, cessez, je vous en supplie ! Vos flatteries m’embarrassent.

Ignorant sa remarque cynique, Tempérance enchaîna :

— Et vous vous êtes abominablement mal conduit avec moi depuis notre rencontre — c’est-à-dire, dois-je vous le rappeler, depuis que vous vous êtes introduit chez moi par effraction.

Une fois sur le trottoir, lord Caire dut s’appuyer de la main sur l’épaule du jeune valet, qui observait la scène bouche bée.

— Y a-t-il une raison à cette diatribe, madame Dews, ou parlez-vous simplement pour décharger votre bile ?

— J’y viens, répliqua Tempérance en l’aidant à gravir le perron de son imposante demeure avec l’aide du valet. En dépit de votre personnalité détestable et de votre comportement à mon égard, j’ai l’intention de rester auprès de vous jusqu’à l’arrivée d’un médecin.

— Croyez bien que votre sollicitude me touche, madame Dews, mais ce ne sera pas nécessaire. Un verre de brandy et une nuit de repos suffiront à me remettre d’aplomb.

— Vraiment ? fit Tempérance, alors que le majordome leur ouvrait la porte. Sur ce, elle lui assena une tape sur l’épaule.

— Par l’enfer ! grogna lord Caire, qui vacilla sous la douleur.

— Appelez un médecin, ordonna Tempérance au majordome ébahi. Lord Caire est souffrant. Vous, ajouta-t-elle à l’adresse du valet qui venait de surgir derrière le majordome, aidez votre collègue à monter lord Caire dans sa chambre.

— Vous n’êtes qu’une harpie vindicative, madame, lui lança lord Caire.

— Ne me remerciez pas, rétorqua Tempérance, mielleuse. Je ne fais que mon devoir de chrétienne.

Par chance, il s’abstint de tout autre commentaire, et laissa les deux valets l’escorter vers l’escalier.

Tempérance les suivit. Bien que ses motivations soient purement altruistes, elle ne put s’empêcher de s’intéresser au décor qui l’entourait. L’escalier de marbre, qui montait à l’assaut de l’étage supérieur en décrivant une courbe élégante, était encore plus beau que celui de lady Beckinhall. De grands portraits d’hommes en armures et de belles dames couvertes de fabuleux bijoux étaient suspendus aux murs, leurs regards sévères semblant désapprouver l’intrusion de la jeune femme dans leur domaine. Un épais tapis cramoisi recouvrait les marches, étouffant le bruit de leurs pas. Il continuait dans le couloir de l’étage orné de niches abritant des statues. Une grande double porte s’ouvrit à l’arrivée de leur procession et un homme entre deux âges les accueillit dans la chambre de

lord Caire. Tempérance s'adressa à lui tandis que les trois autres se dirigeaient vers l'immense lit à baldaquin.

— Vous êtes le valet de chambre de lord Caire ?

— Oui, madame. Je m'appelle Small.

— Parfait, commencez à déshabiller lord Caire, lui ordonna Tempérance, avant de lancer aux deux autres domestiques : Allez chercher de l'eau chaude et des linges propres. Ainsi qu'un alcool fort — rhum ou whisky.

Les valets s'empressèrent de s'exécuter.

— Foutez-moi la paix ! cria lord Caire, qui était assis au bord du lit.

— Mais, milord... protesta le malheureux Small.

Tempérance soupira. Lord Caire était décidément le plus exaspérant des hommes.

Elle s'approcha du lit avec détermination.

— Votre blessure a dû s'infecter, milord. Laissez-nous nous occuper de vous, Small et moi.

Lord Caire la fusilla du regard.

— Je veux bien que vous vous occupiez de moi, mais Small doit quitter la pièce. À moins que vous n'aimiez avoir un public.

— Cessez d'être répugnant, rétorqua-t-elle, puis, voyant la tache qui s'était élargie sur son épaule, elle ajouta : Cela risque d'être douloureux.

— Tout contact m'est une torture. Mais j'imagine que vous vous réjouissez déjà à l'idée de me faire souffrir.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? s'exclama Tempérance, profondément blessée. Vos souffrances ne me procurent aucun plaisir.

Elle l'aida à ôter sa veste, mais malgré sa douceur, il grimaça.

— Je suis désolée, souffla-t-elle, tandis que Small lui déboutonnait son gilet.

— Ne le soyez pas, murmura-t-il. La souffrance a toujours été ma compagne. Elle se rappelle utilement à moi lorsque je m'aventure trop près des rivages de la raison.

Une fois de plus, Tempérance se demanda s'il ne délirait pas. Elle examina son épaule. La plaie suppurait, et du coup, la chemise de lord Caire avait collé à la peau. La jeune femme échangea un regard avec le valet de chambre, qui semblait aussi inquiet qu'elle.

Les deux valets revinrent avec l'eau chaude et les linges. Le majordome les accompagnait.

— Le médecin de lord Caire a-t-il été prévenu ? lui demanda Tempérance.

— Oui, madame, répondit le majordome.

Small toussota discrètement.

— Nous ferions mieux de ne pas attendre le médecin, madame, chuchota-t-il à Tempérance. Il n'est pas très fiable après 19 heures.

Tempérance consulta l'élégante petite pendule posée sur la table de chevet. Il était presque 20 heures.

— Et pourquoi cela ? voulut-elle savoir.

— Il boit, répondit lord Caire à la place de son valet. Et ses mains tremblent. J'aime autant qu'il ne s'approche pas de moi dans cet état.

— Il n'y a donc pas d'autre médecin dans le quartier ? riposta Tempérance.

Nom d'un chien ! Lord Caire était riche à millions. Il pouvait s'offrir plusieurs médecins.

— Je vais me renseigner, madame, fit le majordome avant de se diriger vers la porte.

Tempérance s'empara d'un linge propre et le trempa dans l'eau chaude avant de l'appliquer doucement sur l'épaule de lord Caire. Ce dernier tressaillit violemment comme s'il s'agissait d'un tison.

— Auriez-vous l'intention de me cuire les chairs, madame ?

— Pas du tout. Mais il faut décoller le tissu de votre chemise de la peau avant de l'enlever. Sinon nous risquons de rouvrir la plaie.

Il lâcha un juron bien senti, que Tempérance choisit d'ignorer.

— C'est vrai ce que vous avez dit tout à l'heure ?

— Quoi ?

— Que tout contact vous est une torture.

Elle s'en voulait de profiter de son état pour le harceler, mais elle avait besoin de satisfaire sa curiosité.

Il ferma les yeux.

— Oui.

Tempérance en resta muette de stupéfaction. Comment le simple contact avec un autre être humain pouvait-il être une souffrance ? Mais peut-être faisait-il allusion à une douleur qui n'était pas purement physique ?

Elle se tourna vers le valet de chambre.

— Doit-on prévenir quelqu'un ? Un parent ou un ami de lord Caire ?

Le valet parut hésiter.

— Réponds-lui, Small, marmonna lord Caire.

Il avait les yeux fermés, mais ses oreilles étaient manifestement grandes ouvertes.

— Non, madame, répondit Small.

Tempérance fronça les sourcils tout en poursuivant sa tâche.

— Je sais que vous ne vous entendez pas avec votre mère, mais...

— Non.

Elle soupira.

— Il doit bien y avoir quelqu'un d'autre ?

Les deux hommes demeurèrent silencieux. Curieusement, le valet semblait encore plus embarrassé que son maître.

— N'y aurait-il pas... euh... une femme dont vous seriez proche ? hasarda Tempérance, les yeux rivés sur le linge avec lequel elle lui tamponnait l'épaule.

Lord Caire s'esclaffa doucement et rouvrit les yeux. Ils étaient un peu trop brillants.

— Small, quand, pour la dernière fois, as-tu vu une femme qui n'aurait pas été une servante pénétrer dans cette maison ?

— Je n'en ai jamais vu, répondit le valet, qui contemplait le bout de ses souliers.

— Vous êtes la première femme à franchir le seuil de cette maison depuis dix ans, madame Dews, résuma lord Caire. La dernière en date, c'était ma mère, le jour où je l'ai mise dehors. J'espère que vous êtes flattée ?

Lazare regarda les joues de Mme Dews se colorer. Et malgré sa faiblesse, il en éprouva une bouffée d'excitation qui n'était pas uniquement sexuelle. En fait, l'espace d'un instant, il se surprit à rêver que sa vie, sa personne soient différentes. Qu'il puisse, pour une raison ou pour une autre, mériter une femme comme elle.

Mme Dews rinça le linge et le remit en place, provoquant une douleur aiguë qui le tira de sa rêverie. Il avait si mal qu'il aurait voulu s'allonger, s'endormir, et ne jamais se réveiller — ce qui n'aurait pas été une grande perte pour l'humanité, au fond.

Mais Mme Dews n'en avait visiblement pas terminé.

— Vous n'avez donc personne qui tienne à vous ?

Lazare s'esclaffa de nouveau, du moins essaya.

— Personne, madame Dews, je puis vous le jurer. Je vois ma mère le moins possible, et j'ai eu récemment des mots avec le seul homme que je considère comme mon ami.

— Et qui est cet homme ?

Il ignora sa demande. Pas question de faire venir Saint-John ce soir.

— En dépit de vos suggestions romantiques, même si j'avais remplacé ma maîtresse, je ne l'appellerais pas à mon chevet. Comme je vous l'ai dit, je n'invite jamais chez moi les femmes avec qui je couche.

Elle pinça les lèvres, mais s'abstint de tout commentaire. Puis, ôtant de nouveau le linge humide, elle essaya de tirer sur la chemise.

— Elle se décolle, murmura-t-elle à l'adresse de Small, comme si Lazare était un enfant dont ils avaient tous deux la charge.

Le valet hocha la tête et, avec de multiples précautions, ils le débarrassèrent de sa chemise. Quand ils eurent enfin terminé, Lazare suait à grosses gouttes. Il préféra ne pas regarder son épaule : la douleur lui disait assez que la blessure s'était bel et bien infectée.

— Madame, le médecin est arrivé, annonça l'un des valets depuis le seuil.

Le médecin entra. Sa perruque penchait de travers sur son crâne rasé.

— Milord, je suis venu aussi vite que j'ai pu.

— C'est rassurant, murmura Lazare, ironique.

L'homme de l'art s'approcha du lit de la démarche chaloupée de quelqu'un qui a trop bu.

— Que vous arrive-t-il, milord ?

— Sa blessure s'est infectée, expliqua Mme Dews.

Le médecin se pencha pour examiner la plaie, infligeant à Lazare son haleine qui empestait le vin bon marché. Puis il se redressa abruptement.

— Qu'avez-vous fait, madame ? lança-t-il, la mine sévère.

Tempérance écarquilla les yeux.

— Moi ? Je... je...

Le médecin lui arracha le linge humide des mains.

— Vous avez contrarié le processus naturel de cicatrisation !

— Mais le pus... commença Tempérance.

— *Bonum et laudabile*. Savez-vous ce que cela signifie ?

Tempérance secoua la tête.

— Bénéfique et louable, marmonna Lazare.

— Précisément, milord ! approuva le médecin, qui criait presque, à présent. Bénéfique et louable ! Chacun sait que la présence de pus est le signe qu'une plaie est en voie de cicatrisation. Il ne faut donc pas l'enlever.

— Mais il a de la fièvre ! protesta Tempérance.

Lazare ferma les yeux. Qu'importait la méthode. Il voulait juste que cela s'arrête.

— Je vais lui faire une saignée, décréta le médecin.

Lazare rouvrit les yeux et vit le praticien tirer une lancette de son sac. Grommelant un juron, il lutta pour se relever. Il n'était pas question qu'il laisse cet ivrogne utiliser un objet aussi dangereux sur sa personne. Mais la tête lui tournait.

— Renvoyez-le, ordonna-t-il à Mme Dews.

Tempérance se mordit la lèvre.

— Mais...

— Je préfère encore que vous me jetiez vous-même aux lions, plutôt que de m'en remettre à ce souillard !

— Enfin, Milord... commença le médecin, sa lancette à la main.

Tempérance croisa le regard de lord Caire.

— S'il vous plaît, souffla-t-il en se rasseyant.

Il était trop faible pour imposer sa volonté. Elle devait le faire à sa place.

Elle finit par hocher la tête, et Lazare soupira de soulagement. Tempérance prit le docteur par le bras et, avec un mélange étonnant de fermeté et de douceur, elle l'escorta jusqu'à la porte, ou elle le confia au majordome, avant de revenir au chevet de Lazare.

— J'espère que vous avez pris la bonne décision, dit-elle. Je ne suis pas médecin. J'ai simplement l'habitude de m'occuper des enfants quand ils se blessent.

Lazare esquissa un vague sourire.

— J'ai une entière confiance en vous, madame Dews.

Et en dépit de son ton sarcastique, c'était vrai : il se voyait très bien remettre son salut entre les mains de cette femme.

Tempérance éprouva une certaine émotion à recevoir ainsi la confiance de lord Caire. La dernière fois qu'un homme s'en était ainsi remis à elle, il avait été odieusement trahi.

Mais ce n'était pas le moment de ruminer le passé. La plaie qu'elle avait sous les yeux était rouge et boursouflée. Elle saisit un linge propre, le trempa dans l'eau chaude, et l'appliqua cette fois directement sur la blessure.

Lord Caire tressaillit, mais résista vaillamment à la douleur.

— Pourquoi le contact des autres vous révulse-t-il ? demanda-t-elle doucement.

— Autant demander aux oiseaux pourquoi ils volent, répliqua-t-il. C'est dans ma nature, voilà tout.

— Mais vous, quand vous touchez quelqu'un, que ressentez-vous ?

— Du moment que je prends l'initiative, ça ne me pose aucun problème.

— Et vous avez toujours été ainsi ? insista-t-elle, pressant le linge sur la plaie.

Peu lui importait le point de vue du médecin, elle préférait s'en remettre aux préceptes que lui avait enseignés sa mère. Or, celle-ci n'aimait pas voir une plaie suppurer, «*bonum*» ou pas.

Il grimaça de douleur et ferma les yeux avant de répondre :

— Oui.

Tempérance essuya le pus qui était sorti de la plaie.

— Et c'est vrai avec tout le monde ?

Caire resta silencieux un long moment, au point que Tempérance crut qu'il ne répondrait pas. Puis il murmura :

— En fait, non. Ça ne l'était pas avec Annelise.

Elle lui jeta un bref regard.

— Qui est Annelise ?

— Était.

— Pardon ?

Il soupira.

— Annelise était ma sœur cadette. Physiquement elle ressemblait beaucoup à notre père, et elle voulait toujours me suivre partout, même lorsque je lui disais...

Sa voix mourut, et il ne termina pas sa phrase.

— Que lui disiez-vous ? insista Tempérance en appuyant de nouveau sur la plaie.

— Mmm ? fit-il sans réagir, les yeux toujours fermés.

— Que disiez-vous à Annelise ? répéta-t-elle, inquiète.

— Elle aimait me prendre la main, même quand je lui demandais de ne pas me toucher. Bizarrement, son contact ne me faisait pas souffrir. Mais...

— Mais quoi ? murmura Tempérance en repoussant doucement les cheveux du front de lord Caire

— geste qu'elle ne se serait pas permis si elle avait eu toute sa tête.

Ce dernier rouvrit les yeux et posa sur elle un regard étonnamment calme et lucide.

— J'ai fini par lui demander de me ficher la paix. Ce qu'elle a fait. Peu de temps après, elle a contracté une mauvaise fièvre, et en est morte. Elle avait cinq ans, et moi dix. N'essayez pas de me parer de vertus romantiques, madame Dews. Je n'en ai aucune.

Tempérance accrocha son regard un long moment. Elle aurait voulu argumenter, consoler le petit garçon qui avait perdu sa sœur. Elle n'en fit rien et se redressa.

— À présent, je vais désinfecter votre plaie à l'alcool. Je vous préviens, ça va faire très mal.

Il sourit.

— Bien sûr.

Avec l'aide de Small, Tempérance réussit à s'acquitter de cette tâche pénible. Elle nettoya sa blessure au brandy, la sécha et refit son pansement, sachant qu'elle lui infligeait une douleur atroce. Quand elle eut terminé, lord Caire avait sombré dans l'inconscience. Small semblait exténué et Tempérance était elle-même au bord de l'épuisement.

— Voilà une bonne chose de faite, murmura-t-elle, avant d'aider le valet de chambre à rassembler les linges souillés.

— Merci, madame, dit Small. Je ne sais pas ce que nous aurions fait, sans vous.

— Il donne du fil à retordre, n'est-ce pas ?

— En effet, madame, admit le valet. Voulez-vous que je demande à une femme de chambre de vous préparer un lit ?

— Il vaudrait mieux que je rentre chez moi, répondit Tempérance.

Elle jeta un regard à lord Caire. Il dormait profondément, mais transpirait toujours, signe que la fièvre n'était pas retombée.

— Pardonnez-moi d'insister, madame, reprit le valet, mais il pourrait avoir besoin de vous dans la nuit. Et puis, il est tard. Ce n'est pas prudent pour une dame de rentrer seule à pareille heure.

— Il est tard, c'est vrai, acquiesça Tempérance, qui décida de se satisfaire de cette excuse.

— Je vais demander à la cuisinière de vous préparer un plateau.

Dès que Small se fut éclipsé, Tempérance approcha un fauteuil du lit et s'y laissa choir. Puis elle ferma les yeux dans l'intention de les reposer un peu en attendant que le valet de chambre lui monte sa collation.

Quand elle se réveilla, le feu était presque éteint et seule la chandelle sur la table de chevet dispensait un peu de lumière. Tempérance s'étira, la nuque raide, puis se tourna vers le lit. Elle ne fut pas vraiment surprise de voir les yeux bleus de lord Caire rivés sur elle.

— À quoi ressemblait-il ? demanda-t-il doucement. Votre parangon de mari ?

Tempérance savait qu'elle aurait dû refuser de répondre à une question aussi personnelle. Mais là, au cœur de la nuit, elle ne trouva pas de raison de s'en offusquer.

— Il était grand et brun, commença-t-elle, convoquant le souvenir de Benjamin.

Le visage de son mari, autrefois si familier, avait fini par s'estomper dans sa mémoire. Mais elle jugeait cet oubli condamnable. Aussi s'obligea-t-elle à se concentrer.

— Il avait les yeux bruns, reprit-elle. Et une petite cicatrice au menton, héritée d'une chute quand il était enfant. Lorsqu'il parlait, il agitait les mains d'une façon que je trouvais très élégante. C'était quelqu'un de très intelligent. Et de foncièrement bon.

— Quelle horreur on dirait un petit saint !

— Ce n'en était pas un.

— Vous faisait-il rire ? voulut-il savoir. Vous murmurait-il à l'oreille des paroles qui vous faisaient rougir ? Ses caresses vous arrachaient-elles des frissons ?

Tempérance se raidit. Ses questions étaient non seulement trop intimes, mais grossières.

Il poursuivit d'une voix incroyablement profonde :

— Est-ce que vous deveniez toute moite quand il vous regardait ?

— Ça suffit ! s'emporta Tempérance, criant presque. Arrêtez tout de suite !

Caire se contenta de la regarder, et son regard lui disait qu'il savait — il savait qu'elle était moite non pas au souvenir de son défunt mari, mais à cause de la façon dont lui la contemplait.

Tempérance prit une brève inspiration.

— C'était un homme bien — un homme merveilleux — et je ne le méritais pas.

Lord Caire ferma les yeux un long moment, et Tempérance crut qu'il s'était endormi. C'est alors qu'il murmura :

— Je n'ai jamais été marié, mais je crois qu'il n'y aurait rien de plus terrible que de devoir «mériter» son épouse.

Tempérance détourna le regard. Cette conversation la mettait de plus en plus mal à l'aise.

— Étiez-vous amoureuse de lui ? De ce mari que vous ne méritiez pas ?

Sans trop savoir pourquoi, Tempérance répondit honnêtement :

— Non. Je l'aimais beaucoup, mais je n'ai jamais été amoureuse de lui.

La chambre parut soudain s'éclairer, et Tempérance se rendit compte que l'aube s'était levée tandis qu'ils parlaient.

— Une nouvelle journée commence, dit-elle un peu stupidement.

— Oui, acquiesça lord Caire, avec une satisfaction dans la voix, qui la fit frissonner.

Meg n'était vraiment pas à la fête, car le donjon du roi était bien peu plaisant. Les murs suintaient d'humidité, des rats et toutes sortes d'autres vermines grouillaient dans les couloirs et les cellules. Il n'y avait ni lumière ni chaleur, et Meg entendait au loin les cris de détresse des autres prisonniers.

La situation paraissait désespérée, mais comme Meg n'avait jamais eu la vie facile, elle décida de faire face à ce nouveau coup du sort avec toute la bravoure dont elle était capable. Et elle se jura, quoi qu'il arrive, de ne jamais rien dire d'autre que la vérité...

Tempérance rentra chez elle au petit matin dans la voiture de lord Caire. Elle s'assoupit durant le trajet et ne se réveilla que lorsque l'attelage s'arrêta à l'entrée de Maiden Lane. En fait, elle était encore si exténuée qu'elle ne réalisa pleinement sa situation qu'au moment de pousser la porte de l'orphelinat : elle avait découché !

— Où étais-tu passée ? articula Concord, son frère aîné, en guise d'accueil.

Il semblait emplir toute l'entrée, et sa mauvaise humeur était palpable.

— Je... euh... balbutia Tempérance, à court de mots.

Concord fronça les sourcils.

— Si tu as été retenue contre ton gré par cet aristocrate dont nous a parlé Winter, nous demanderons réparation.

— En d'autres termes, nous en ferons de la chair à pâté, renchérit quelqu'un derrière lui.

Tempérance cilla en découvrant Asa, qu'elle n'avait pas vu depuis des mois. Sa présence n'annonçait rien de bon, car d'ordinaire Asa et Concord n'étaient jamais d'accord sur rien. Du reste, c'est à peine s'ils se parlaient encore. Mais voilà qu'ils étaient réunis par une commune détestation de lord Caire — assortie d'une solide colère contre elle-même.

Concord n'était pas seulement l'aîné des garçons, c'était aussi le plus grand. Ses cheveux commençaient à grisonner, alors que ceux d'Asa avaient gardé cet éclat fauve qui évoquait la crinière d'un lion. Et bien qu'Asa fût plus petit de plusieurs centimètres, il n'avait rien à envier à son frère pour ce qui était de la carrure. C'était à croire qu'il se livrait quotidiennement à quelque labeur physique harassant. Cependant, personne, dans la famille, ne savait exactement comment il gagnait sa vie, car il demeurait toujours évasif dès qu'on lui posait la question. Tempérance soupçonnait ses frères de ne pas trop insister de peur d'apprendre que son activité professionnelle n'était guère respectable.

— Lord Caire ne m'a pas retenue contre mon gré.

Concord fronça les sourcils de plus belle.

— Alors qu'as-tu fait chez lui toute la nuit ?

— Lord Caire était malade. Je suis restée à son chevet pour le soigner.

— Quel genre de maladie ? voulut savoir Asa.

Tempérance chercha Winter du regard, mais il était invisible.

— Une infection, répondit-elle prudemment.

— Une infection de quoi ? insista Asa.

— D'une blessure à l'épaule.

Ses deux frères échangèrent un regard.

— Et comment a-t-il été blessé ? questionna Concord.

Tempérance grimaça.

— Il a été attaqué l'autre soir dans la rue, par des vide-goussets. L'un d'eux lui a donné un coup de dague à l'épaule.

Les deux frères en restèrent un instant sans voix. Puis Concord étrécit les yeux.

— Et tu as passé la nuit avec un aristocrate qui s'est fait agresser par des vide-goussets ?

— Ce n'était pas sa faute, protesta Tempérance.

— Là n'est pas la question... commença Concord.

— Elle a l'air gelé et épuisé, coupa Asa. Allons poursuivre cette conversation dans la cuisine.

Concord fusilla son cadet du regard, et Tempérance crut qu'il allait refuser uniquement pour le contredire.

— Très bien, finit-il pourtant par grommeler, avant de pivoter et de s'éloigner au pas de charge.

Asa fit signe à sa sœur de le précéder dans le couloir. La jeune femme prit une profonde inspiration. Elle aurait préféré avoir cette explication après s'être reposée.

D'ordinaire à cette heure-là — il n'était qu'un peu plus de 8 heures —, la cuisine fourmillait d'activité. Mais ce matin, il n'y avait qu'une personne assise à la longue table.

Tempérance s'immobilisa sur le seuil en découvrant Winter.

— Pourquoi n'es-tu pas à l'école ?

Il avait les yeux affreusement cernés.

— J'ai décidé de fermer la classe ce matin après t'avoir cherchée toute la nuit.

— Oh, Winter, je suis navrée !

Un flot de culpabilité la submergea, lui ôtant le peu d'énergie qui lui restait. Elle se laissa choir sur une chaise, avant d'ajouter :

— Mais je ne pouvais vraiment pas abandonner lord Caire. Il n'avait personne pour s'occuper de lui. Concord ricana :

— Un aristocrate ? Sa maison ne regorgeait donc pas de domestiques.

— Il y avait des domestiques, en effet, mais personne qui...

Elle faillit dire «qui se soucie de lui», mais se ravisa à temps :

— ... qui soit capable de prendre des initiatives.

Asa la contempla pensivement, comme s'il avait deviné les paroles qu'elle avait ravalées.

Concord se massait le menton, une manie chez lui quand il ne comprenait pas quelque chose.

— Pourquoi as-tu recherché la compagnie de cet homme, pour commencer ?

Tempérance était trop fatiguée pour maquiller la vérité. Tant pis si elle devait fâcher Winter.

— Il m'a invitée à un concert, hier soir. Je voulais rencontrer des bienfaiteurs potentiels pour l'orphelinat. Nous avons un besoin urgent de fonds, sinon nous serons contraints de mettre la clé sous la porte.

Il y eut un silence pesant. Concord fronçait furieusement les sourcils. Winter avait fermé les yeux.

— Pourquoi ne pas nous avoir informés de votre situation ? demanda finalement Concord.

— Parce que nous savions que tu voudrais nous aider quand même tu devrais te tuer à la tâche pour cela, répondit Winter.

— Et moi ? demanda Asa.

Winter ne répondit pas. Si Tempérance et lui avaient discuté à maintes reprises de l'utilité d'avertir ou non Concord, ils n'avaient pas une seule fois envisagé d'aller tirer la sonnette d'Asa.

— Tu n'as jamais paru t'intéresser à l'orphelinat, fit valoir Tempérance sans hostilité. Quand père en parlait, c'est tout juste si tu ne le raillais pas.

— Il n'empêche que je vous aurais aidés, quoi que vous pensiez de moi. Cela dit, mes finances sont un peu à sec dans l'immédiat. Mais d'ici trois mois, peut-être que...

— Nous ne disposons pas de trois mois, l'interrompit Winter.

Asa secoua la tête et se dirigea vers la cheminée, comme s'il voulait s'isoler du reste de la famille une attitude coutumière de sa part.

Concord se tourna vers Winter.

— Et tu l’as laissée faire ? demanda-t-il d’une voix glaciale.

— Je n’approuvais pas.

— Pourtant, tu as laissé ta sœur jouer la catin pour sauver l’orphelinat.

Tempérance sursauta comme si son frère l’avait giflée en pleine face. Winter bondit de sa chaise en criant, et Asa s’en mêla, mais la jeune femme n’entendait plus qu’un grondement de voix. Concord la prenait-il vraiment pour une catin ? Avait-il percé sa nature à jour ? Et était-ce aussi pour cela que lord Caire l’avait abordée ? Parce qu’il avait senti qu’elle se laisserait facilement séduire ?

Elle se couvrit la bouche d’une main tremblante.

— En voilà assez ! rugit soudain Asa. Que Winter soit fautif ou non, Tempérance tombe de fatigue. Laissons-la monter se coucher avant de poursuivre cette conversation. De toute façon, quoi qu’il soit arrivé, il est évident qu’elle ne doit plus revoir ce lord Caire.

— Je suis d’accord, acquiesça Winter.

— Cela va de soi, renchérit Concord.

Quelle merveille ! Pour une fois, tous ses frères étaient du même avis.

— Non, lâcha Tempérance très calmement.

Asa se tourna vers elle.

— Non, quoi ?

La jeune femme prit appui sur le plateau de la table pour se relever. À ce stade de la discussion, le moindre signe de faiblesse serait fatal.

— Non, je ne cesserai pas de voir lord Caire. Et non, je ne renoncerai pas à nous trouver de nouveaux bienfaiteurs.

— Tempérance... commença Winter d’un ton d’avertissement.

— Non, s’entêta-t-elle. Si ma réputation est déjà compromise, comme vous semblez le sous-entendre, autant continuer. L’orphelinat a besoin de fonds pour survivre. Vous avez beau vous récrier pour ma vertu, pour l’instant, aucun de vous n’a de solution à proposer.

Comme ses frères restaient silencieux, elle les dévisagea un à un.

— Je me trompe ?

Concord quitta la pièce à grands pas.

Tempérance soupira.

— Je prends ça pour une réponse. Maintenant, si vous voulez bien m’excuser, je vais me coucher.

Sur ce, elle pivota sur ses talons pour faire une sortie théâtrale, mais quelqu’un se tenait sur le seuil.

— Pardonnez mon intrusion, madame, murmura Polly.

La nourrice tenait dans ses bras un bébé enveloppé d’une couverture. Tempérance sentit son sang se glacer. Elle n’était pas en état d’entendre une mauvaise nouvelle.

— Mon Dieu ! souffla-t-elle. Est-ce qu’elle est... ?

— Oh, non, madame ! s’empressa de la rassurer la nourrice.

Écartant un coin de la couverture, elle révéla deux yeux bleus qui se fixèrent sur Tempérance avec curiosité.

— J’étais venue vous annoncer que Mary Hope a enfin décidé de téter, ajouta Polly.

Elle avait brûlé le rôti de bœuf !

Silence agitant un torchon au-dessus de la pièce de viande carbonisée pour disperser la fumée, se reprochant sa stupidité. Elle aurait dû davantage se concentrer sur la cuisson du dîner au lieu de laisser son esprit battre la campagne. Le problème, c’est qu’elle avait beaucoup de mal à ne pas penser à leurs ennuis du moment.

La porte de leur petit logis s'ouvrit sur ces entrefaites, et William entra. À sa mine, Silence comprit que la cargaison n'avait pas été retrouvée. Son mari semblait avoir vieilli de plusieurs années en l'espace de vingt-quatre heures.

La jeune femme lui prit son manteau, qu'elle pendit à un crochet.

— Viens t'asseoir.

— Oui, acquiesça-t-il d'un air absent.

Il se passa la main sur le crâne, oubliant qu'il portait une perruque. Il lâcha un juron, lui qui ne jurait jamais en présence de sa femme, et lança la perruque sur la table.

Silence la récupéra et la posa précautionneusement sur une forme en bois.

— Quelles sont les nouvelles ?

— Rien de bon, marmonna William. Les deux marins chargés de surveiller le navire sont introuvables. Soit ils sont morts, soit ils se sont enfuis avec la récompense de leur trahison.

— Je suis désolée, murmura Silence, qui resta plantée à côté de son mari, les bras ballants, avant que l'odeur de brûlé lui rappelle le dîner.

Elle entreprit de disposer le couvert. Au moins, le pain était frais de ce matin, et les carottes bouillies semblaient appétissantes. Elle servit une bière à William avant d'apporter, non sans appréhension, le rôti. Mais son mari ne parut même pas s'apercevoir que la viande était brûlée.

Elle découpa deux tranches de bœuf, en donna une à William et prit l'autre pour elle.

— Je suis sûr que c'est Mickey O'Connor, grommela-t-il soudain.

Silence haussa les sourcils.

— Que dis-tu ?

— Que Mickey O'Connor est derrière le vol de la cargaison.

— Mais c'est merveilleux ! Si tu connais le voleur, tu vas pouvoir en informer la justice !

William s'esclaffa.

— Aucun magistrat n'osera s'en prendre à Mickey le Charmeur.

— Pourquoi ? demanda Silence, perplexe. Si c'est un voleur réputé, leur travail n'est-il pas de le déférer devant un tribunal ?

William contemplait son assiette d'un œil vide.

— La plupart des juges sont corrompus. Et ceux qui ne le sont pas ont trop peur d'O'Connor pour lui chercher des noises.

— Qui est cet homme ? Pourquoi les autorités le craignent-elles ?

William repoussa son assiette sans y avoir touché.

— Mickey le Charmeur contrôle tous les types qui volent dans les docks. Aussi, pour minimiser la casse, chaque bateau qui accoste dans le port de Londres lui verse un pot-de-vin. Il appelle cela sa «commission».

— Mais c'est insensé ! s'exclama Silence, choquée.

— En effet. On raconte qu'il vit dans une mesure de Saint-Giles qui ne paie pas de mine, mais que l'intérieur est digne d'un palais.

— Et on surnomme ce monstre le Charmeur ?

— Il se trouve qu'il est très bel homme, et que toutes les femmes en sont folles, à ce qu'il paraît. En revanche, les hommes qui osent le contrarier disparaissent, ou sont retrouvés flottant dans la Tamise.

— Personne n'est donc capable de s'en prendre à lui ?

— Personne.

Silence contemplait elle aussi son assiette d'un œil vide. Elle avait soudainement perdu l'appétit.

— Qu'allons-nous faire, William ?

— Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. L'armateur du *Finch* prétend que je suis complice des voleurs.

— Mais c'est ridicule ! s'insurgea-t-elle. Pourquoi t'accuse-t-il ?

William eut un soupir las.

— Parce que j'ai quitté le navire tôt, le soir de notre arrivée, en ne laissant que deux hommes pour le garder. Il s'imagine que je me suis laissé corrompre pour faciliter le larcin.

William était parti tôt pour venir la retrouver. Silence en fut accablée de culpabilité.

— Je crains qu'il n'ait besoin d'un bouc émissaire, ajouta William, fataliste. L'armateur parle de me traduire en justice pour complicité de vol.

— Grands dieux !

— Je suis désolé, murmura-t-il.

Silence posa une main sur celle de son mari.

— Tu n'as pas à l'être, William. Ce n'est pas de ta faute.

Il secoua la tête.

— J'aurais dû prévoir davantage de gardes. Et surtout, j'aurais dû rester sur place. Si ce n'est pas ma faute, alors qui est coupable ?

— Ce Mickey le Charmeur, qui gagne sa vie sur le dos des honnêtes gens, répliqua Silence, très remontée.

William libéra sa main et se leva de table.

— Certes, mais nous n'avons aucun moyen de faire pression sur lui. Et il se moque bien de notre sort.

Il resta un moment immobile, les yeux rivés sur elle, et pour la première fois, Silence lut un désespoir sans fond dans son regard. Puis il passa dans la chambre à coucher, et referma la porte derrière lui.

Silence baissa les yeux sur le pathétique repas qu'elle avait préparé, se retenant d'envoyer valser le rôti carbonisé et les carottes bouillies. Elle aurait voulu pleurer, s'arracher les cheveux et crier son désespoir. Mais elle n'en fit rien, car rien de tout cela n'aiderait l'homme qu'elle aimait. Or, si la cargaison n'était pas retrouvée, William finirait en prison pour vol ou, pire, au bout d'une corde.

Et il n'était pas question qu'elle permette une telle ignominie.

Il fallut à Lazare une semaine pour se remettre de sa blessure. Du moins, il s'écoula une semaine avant qu'il se sente suffisamment bien pour revoir Mme Dews. En réalité, il avait quitté le lit au bout de deux jours, mais il avait préféré attendre sagement chez lui, ne tenant pas à ce que sa petite nonne le surprenne encore en état de faiblesse.

Mais cette réclusion forcée lui pesait. Car la jeune femme s'était infiltrée dans son sang aussi insidieusement que le poison dans sa blessure. Le jour, il se remémorait leurs conversations, se reprochant de se montrer souvent trop acerbe avec elle. Et la nuit, ses pensées dérivèrent vers des visions toujours plus sensuelles.

Si seulement il arrivait à se sortir la jeune femme de l'esprit comme il avait fini par triompher de l'infection...

Il envisagea de renoncer à son aide, et de ne pas la revoir. Mais cette perspective le minait. Et finalement, un soir, il prit le chemin de l'orphelinat.

Ne l'ayant pas avertie de sa visite, il s'inquiétait de la façon dont elle le recevrait — ce qui ne lui ressemblait guère. Au dernier moment, alors qu'il avait déjà la main sur la poignée de la porte de la cuisine, il hésita.

Devait-il s'introduire par effraction, comme la première fois ? Finalement, la prudence lui conseilla de frapper au battant — lequel s'ouvrit presque immédiatement.

Mme Dews parut stupéfaite, comme si elle ne s'attendait pas le moins du monde à le voir. Et de fait, ses cheveux retombaient en longues mèches humides sur ses épaules.

— Vous vous laviez les cheveux, dit-il, un peu stupidement.

Il s'imagina la jeune femme à sa toilette, et en conçut une excitation presque douloureuse.

— Oui, acquiesça-t-elle, le rose aux joues.

— C'est très beau, dit-il encore.

Et c'était la vérité : sa chevelure était magnifique. Épaisse, elle se déployait en vagues brillantes jusqu'à la taille.

— Oh ! fit-elle, visiblement embarrassée. Vous voulez entrer ?

Lazare s'amusa de sa gêne, mais répondit, le plus gentiment qu'il put :

— Merci.

Dans la cuisine où régnait une chaleur bienfaisante se trouvaient Mary Pentecôte, un petit garçon, et une femme blonde assise dans un coin, qui donnait le sein à un bébé.

— C'est Polly, notre nourrice, expliqua Mme Dews. Elle est venue passer la nuit ici avec Mary Hope et ses enfants.

Lazare s'inclina devant la nourrice.

— Enchanté, madame. J'en déduis que le bébé va mieux ?

— Oh oui, monsieur ! Elle a retrouvé l'appétit.

— Vous m'en voyez ravi.

Lazare s'adossa à un mur pendant que Mme Dews débarrassait la table de la cuvette qui lui avait servi à se laver les cheveux. Le petit garçon en profita pour s'approcher de lui. Il avait le visage piqueté de taches de rousseur.

— Vous avez une belle canne, dit-il.

— C'est une canne-épée, expliqua Lazare aimablement.

Et il tourna le pommeau pour faire jaillir la lame.

— Et vous avez déjà tué des gens avec ? s'exclama le garçonnet en ouvrant des yeux comme des soucoupes.

— Des dizaines, assura Lazare. Je commence par les démembrer, et pour finir, je leur tranche la tête.

Le gamin émit un son que Lazare interpréta comme une marque d'estime.

— Lord Caire ! tonna Mme Dews, qui avait manifestement entendu leur échange.

— Oui ? fit Lazare d'un air de parfaite innocence.

Le garçon gloussa. Mme Dews soupira.

— Pourriez-vous tenir le bébé, pendant que je remets de l'ordre dans ma tenue, madame ? demanda Polly.

Elle lui tendait Mary Hope, mais Mme Dews recula.

— Mary Pentecôte va s'occuper d'elle.

La fillette accepta le bébé sans hésiter. Ni elle ni la nourrice ne semblaient trouver la réaction de Mme Dews curieuse. Lazare, en revanche, était intrigué.

— Je vais aller la coucher, annonça Polly quand elle eut reboutonné son corsage.

Elle reprit Mary Hope et quitta la pièce. Après son départ, Mme Dews se tourna vers Mary Pentecôte.

— Préviens M. Makepeace que j'ai l'intention de sortir. Et emmène Joseph avec toi. Les deux enfants quittèrent la pièce sans discuter.

Lazare s'approcha de la cheminée et jeta un coup d'œil au contenu de la marmite suspendue à la crémaillère. Elle contenait de la soupe.

— Vous n'informiez pas votre frère de vos intentions auparavant, remarqua-t-il.

— Comment le savez-vous ?

Il se retourna, et la surprit en train de se coiffer.

— Vous ne m'avez jamais invité à entrer.

La jeune femme ouvrait la bouche pour répondre quand Winter Makepeace pénétra dans la pièce. Il ne parut pas surpris de voir Lazare, mais ne sembla pas non plus s'en réjouir.

— N'oublie pas de prendre ton pistolet, dit-il à sa sœur.

— Je vais le chercher.

Elle s'éclipsa, et son frère s'approcha de Lazare.

— Je compte sur vous pour qu'il ne lui arrive rien de fâcheux.

Lazare arqua un sourcil.

— Votre sœur n'a jamais été blessée en ma compagnie.

— Eh bien, priez le Ciel pour que la chance continue de vous sourire. Et faites en sorte que Tempérance soit rentrée avant l'aube.

Lazare hocha la tête. Il n'avait aucunement l'intention de retenir Mme Dews plus longtemps que nécessaire.

Elle réapparut sur ces entrefaites, ses cheveux cachés sous un bonnet blanc.

— Je suis prête, dit-elle avant de s'emparer de sa cape.

Lazare la rejoignit et la drapa sur ses épaules avant d'ouvrir la porte.

— Soyez prudents, lança Makepeace dans leur dos.

La nuit était froide, et un brouillard poisseux montait de la Tamise.

— Restez bien près de moi, murmura Lazare. Je crois que votre frère n'hésiterait pas à me découper en morceaux si je vous ramenaiss ne serait-ce que décoiffée.

— Il s'inquiète pour moi.

— Mmm, fit Lazare, qui regarda autour de lui avant de reporter son attention sur la jeune femme. Moi aussi. L'agression de l'autre soir ne tenait pas du hasard.

Elle écarquilla les yeux.

— Vous êtes sûr ?

Il haussa les épaules et se mit en route.

— J'avais repéré l'un des trois lascars chez Mère Poule. Avouez que pour une coïncidence, elle ne manque pas d'être troublante.

Tempérance s'immobilisa, l'obligeant à l'imiter.

— Mais alors, cela signifie que quelqu'un veut attenter à vos jours !

— Ça m'en a tout l'air. La nuit où nous nous sommes rencontrés, j'avais déjà été agressé par un tire-laine.

— L'homme près duquel je vous avais vu accroupi ?

— Oui. Je me demande aujourd'hui s'il n'en voulait pas à ma vie plutôt qu'à ma bourse.

— Bonté divine ! Et peut-être que le commanditaire se trouvait aussi chez Mère Poule ?

— C'est possible.

— Dans ce cas, nous devrions retourner là-bas pour tenter d'en savoir plus.

— C'est une excellente idée. Mais j'aimerais d'abord attirer votre attention sur la gravité de la situation, madame Dews. Il semblerait qu'un assassin cherche à m'atteindre. Si vous préférez renoncer à le traquer avec moi, je n'en continuerai pas moins d'honorer ma partie du contrat.

— Je ne reviendrai pas sur notre marché.

— Alors vous avez tout intérêt à rester près de moi.

Elle se tourna vers lui, les sourcils froncés.

— À qui aviez-vous parlé la nuit où vous avez été attaqué pour la première fois ?

— À l'une des voisines de Marie, une prostituée. Ou plutôt, j'ai essayé de lui parler. Mais elle m'a claqué la porte au nez dès qu'elle a su ce que je cherchais.

— Je ne comprends pas.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

— Il doit y avoir un lien entre cette prostituée et Mère Poule, mais je ne vois pas lequel.

Il haussa les épaules.

— Le lien, c'est le quartier. Saint-Giles n'est pas si vaste. L'assassin aura découvert que j'ai voulu questionner la voisine de Marie, et que j'ai également interrogé Mère Poule.

La jeune femme secoua la tête.

— Pourquoi aurait-il pris peur simplement en apprenant que vous posiez des questions ? Non, je pense que vous avez découvert quelque chose d'important.

Lazare eut un rire sans joie.

— Peut-être. Mais l'ennui, c'est que j'ignore quoi !

Ils poursuivirent en silence jusqu'à la taverne de Mère Poule. Lazare ouvrait l'œil, mais il ne remarqua rien d'anormal.

La taverne affichait complet — un groupe de marins avinés chantait à l'une des tables —, mais Mère Poule n'était nulle part visible.

— Donnez-moi quelques pièces, demanda Tempérance.

Lazare afficha une expression étonnée, avant d'ouvrir obligeamment sa bourse pour verser quelques shillings dans la paume de la jeune femme. Elle hocha la tête sans mot dire, puis se fraya un chemin en direction du bar. Lazare, qui ne voulait pas la quitter d'une semelle en pareil endroit, s'empressa de la suivre. Il la vit glisser une pièce dans la main de la serveuse, et discuter quelques instants avec elle avant qu'elle s'éloigne.

Tempérance se retourna vers lui.

— Elle dit que Mère Poule est dans l'arrière-salle.

Lazare jeta un regard à une arche fermée par un rideau.

— Eh bien, allons-y.

Il souleva le rideau et précéda la jeune femme. L'arche ouvrait sur un petit corridor sombre. Adossé au mur, un jeune homme se curait les ongles avec la lame d'un poignard.

Il ne prit même pas la peine de lever les yeux.

— C'est privé, ici, lança-t-il. Retournez au bar.

— Je souhaiterais parler à Mère Poule, expliqua Lazare très calmement.

Le jeune homme n'était pas très costaud, mais il semblait vif. Cependant, avant qu'il ait pu répondre, une porte s'ouvrit sur Mère Poule, qui s'écarta pour laisser sortir une fille juchée sur des hauts talons. Celle-ci passa à côté du garde sans le regarder, mais ralentit en voyant Lazare. Il s'effaça devant elle, et elle le gratifia d'un sourire coquin. À l'évidence, s'il lui avait manifesté un quelconque d'intérêt, elle se serait empressée de lui accorder un tête-à-tête très privé dans l'un des recoins de l'établissement. Coulant un regard à Mme Dews, il ne fut pas surpris de la voir serrer les lèvres d'un air pincé.

— Madame Dews ! s'écria Mère Poule. Vous revoilà déjà ! Et avec lord Caire ! Je pensais pas vous revoir, milord.

Lazare lui sourit.

— Parce que vous espériez que je me fasse trucider en me rendant chez Martha Swan ?

Mère Poule esquissa un sourire qui se voulait coquet — une vision assez répugnante.

— J'ai entendu dire que vous aviez eu quelques ennuis. Dans ce quartier, les rues sont dangereuses après la tombée de la nuit, milord. Quant à Martha, que Dieu ait son âme.

— Vous ne trouvez pas étrange qu'elle ait été éventrée, comme Marie Hume ?

Mère Poule haussa les épaules.

— Ça fait un bout de temps que je tiens plus le compte des filles de Saint-Giles qui finissent mal.

Lazare observa attentivement Mère Poule. Quel jeu jouait-elle ? N'était-elle motivée que par la cupidité, cherchait-elle à protéger ses intérêts, ou nourrissait-elle des intentions plus perverses ? Pour l'instant, il était incapable de trancher.

— Figurez-vous que l'un de mes agresseurs se trouvait chez vous le soir où nous sommes venus vous interroger, dit-il. Il portait un bandeau sur l'œil.

Elle hocha la tête.

— Oui, je vois qui c'est.

— Sauriez-vous qui aurait pu l'engager pour me tuer ? Quelqu'un qui ne souhaite pas que l'assassin de Marie Hume soit démasqué.

— Écoutez, ce que les clients font en sortant d'ici ne me regarde pas. Il a dû repérer votre bourse, et il se sera imaginé que vous étiez une proie facile.

— Vous lui connaissez des amis ? Des compagnons de beuverie ?

— Non, et c'est pas mon affaire. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, milord, j'ai un établissement à diriger.

Et elle referma la porte.

La dernière fois, elle n'avait pas craché sur son argent, se souvint Lazare. Mais ce soir, elle ne lui avait pas demandé le moindre penny pour monnayer ses confidences. De quoi avait-elle peur ?

Tempérance soupira.

— Je crois qu'on n'en tirera rien de plus.

Le jeune homme, qui était resté adossé au mur tout ce temps, se racla la gorge. Lazare se tourna vers lui, mais il regardait Mme Dews.

— Vous vous intéressez à Marie Hume ? demanda-t-il d'une voix presque inaudible.

Tempérance hocha la tête et lui glissa dans la main le reste de la monnaie que lui avait donnée lord Caire.

— Il y a une maison, dans Running Man Courtyard. Une... certaine maison. Vous voyez ce que je veux dire ?

Tempérance hocha de nouveau la tête.

— Demandez Tommy Pett. Mais dites à personne comment vous avez eu son nom. C'est compris ?

— C'est compris, chuchota Tempérance en réponse, avant de tourner les talons.

Lazare lui emboîta le pas. Il attendit qu'ils soient dans la rue pour demander :

— Vous connaissez ce garçon ? On peut lui faire confiance ?

— Non, je ne le connais pas. C'était la première fois que je le voyais. Vous croyez que ça pourrait être un piège ?

— Oui et non. Il ne serait pas impossible que Mère Poule lui ait ordonné de nous confier cette information.

— Dans quel but ?

— Je l'ignore. Et c'est bien là le problème. Pour l'instant, je n'arrive pas à comprendre le dessous des cartes. Ce quartier m'est trop étranger.

— Si cela peut vous rassurer, j'ai quand même l'impression que sa peur qu'elle puisse l'entendre n'était pas feinte.

Un lent sourire retroussa les lèvres de Lazare.

— Dans ce cas, madame Dews, je vous suis, fit-il en s'inclinant.

Elle faillit sourire en retour, il l'aurait juré, puis se ressaisit et se mit en route.

Le brouillard avait encore épaissi, et Lazare se fit la réflexion que c'était une nuit idéale pour tendre une embuscade.

— Quand je suis rentrée de chez vous, au petit matin, j'ai été accueillie par mes frères aînés, lâcha soudain Mme Dews.

— Que vous ont-ils dit ?

— Qu'ils ne voulaient plus que je vous revoie, bien sûr.

— Et vous leur avez désobéi, à l'évidence. Dois-je en être flatté ?

— Non, dit-elle sèchement. Je l'ai fait uniquement pour l'orphelinat.

— Naturellement, ironisa-t-il. L'ennui lorsqu'on est vertueux, c'est que dès qu'on essaie de mentir, cela se voit tout de suite.

Elle le fusilla du regard.

— Détrompez-vous. Je n'ai aucun désir d'être avec vous. Je n'ai que le salut des enfants à l'esprit.

— Comme c'est noble de votre part, madame Dews. On jurerait entendre une sainte. Et maintenant, si vous me disiez quelle est cette maison où nous nous rendons ?

— Il s'agit de l'établissement de Mme Whiteside, marmonna Tempérance en accélérant l'allure.

Lazare retint un sourire. La suite de la soirée promettait d'être intéressante.

Car Mme Whiteside tenait le bordel le plus célèbre de Saint-Giles.

Le lendemain matin, Meg fut réveillée très tôt, et sans ménagement, par quatre gardes qui la conduisirent dans la chambre du roi. Le souverain était assis sur un trône en or. Sa barbe et ses cheveux noirs brillaient au soleil matinal. Plusieurs douzaines d'autres gardes étaient alignés à ses côtés.

«Ah, te voilà ! lança-t-il à Meg. Et maintenant, je vais te montrer l'amour que me porte mon peuple.» Il se tourna vers les gardes, et leur demanda. «Mes fidèles gardes, m'aimez-vous ?» «Oui, Majesté !» crièrent les gardes d'une même voix forte.

Le roi sourit à Meg. «Tu vois ? Reconnais donc ton erreur, et je te gracierai»...

Tempérance sentit ses joues s'empourprer. Elle connaissait la plupart des maisons closes de Saint-Giles — et pour cause : un grand nombre des enfants qu'elle recueillait venaient de là —, mais elle n'était jamais entrée dans l'une d'elles après la tombée de la nuit. Pour ne rien arranger, l'établissement de Mme Whiteside était réputé pour la variété des... amusements qu'elle proposait à ses clients.

— Ah, murmura lord Caire, je crois que je connais cet endroit.

La jeune femme se mordit la lèvre.

— Alors, peut-être n'aurez-vous plus besoin de moi pour ce soir ?

Il lui prit subitement le bras, la faisant tressaillir.

— Tout à l'heure, vous avez déclaré que vous ne renonceriez pas à notre marché.

— C'est exact, mais...

— Alors, allons-y ensemble.

Tempérance resserra les pans de sa cape pour se protéger de la bise mordante et n'insista pas. Ils remontèrent une ruelle qui se terminait par une sorte de petite place dominée par une maison en encorbellement. De la lumière filtrait par les interstices des volets.

— Nous sommes arrivés, annonça Tempérance.

— Ne me quittez pas d'une semelle, lui rappela lord Caire avant de frapper au battant avec le pommeau de sa canne.

La porte s'ouvrit à la volée sur un grand costaud au visage vérolé. Son regard était parfaitement inexpressif.

— Un garçon ou une fille ? demanda-t-il, laconique.

— Ni l'un ni l'autre, répondit lord Caire. Je souhaite parler à Tommy Pett.

Le portier voulut lui claquer la porte au nez, mais lord Caire coinça sa canne dans l'entrebâillement et plaqua sa main libre contre le battant.

— J'insiste, dit-il au portier avec un sourire glacial. C'est de la part de lord Caire.

— Jacky, fit une voix derrière le garde, laisse-moi voir notre visiteur.

Le portier s'effaça. Lord Caire pénétra à l'intérieur, entraînant Tempérance avec lui.

L'entrée carrée était minuscule, et presque entièrement occupée par l'escalier qui menait aux étages. Sur la droite, une porte communiquait avec un salon sur le seuil duquel se tenait une femme en robe de satin rose. Elle était toute petite — c'est à peine si elle arrivait à la taille de lord Caire — avec un corps épais et sans grâce. Mais son regard brillait d'intelligence.

— Lord Caire, dit-elle. Je me demandais quand vous nous feriez l'honneur de votre présence.

Lord Caire s'inclina poliment.

— Ai-je l'honneur de parler à Mme Whiteside ?

La naine éclata d'un rire rauque.

— Grands dieux, non ! Je ne suis que sa représentante. Appelez-moi Pansy.

Lord Caire hocha la tête.

— Mademoiselle Pansy, j'aimerais avoir une petite conversation avec Tommy Pett.

— Puis-je vous demander à quel sujet ?

— Il détient certaines informations dont j'ai besoin.

Pansy haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? Jacky, va voir si Tommy est libre.

Dès que le portier se fut éclipsé, Pansy leur indiqua le salon.

— Voulez-vous vous asseoir, milord ?

Lord Caire prit place sur un sofa tendu de velours et contraignit Tempérance à s'asseoir à côté de lui. Pansy, elle, s'installa dans un élégant fauteuil bas rose et pourpre.

— Quand vous en aurez fini avec Tommy, je vous propose de rester vous amuser parmi nous, milord. Je vous ferai un prix.

— Merci, mais c'est non, répondit lord Caire d'une voix neutre.

Pansy ne s'avoua pas vaincue.

— Nous sommes en mesure de satisfaire les... attentes inhabituelles de gentlemen tels que vous, milord. Et, bien sûr, votre amie serait admise à participer.

Tempérance écarquilla les yeux. Elle ignorait en quoi consistaient les «attentes inhabituelles» de lord Caire, mais elle savait qu'elle serait révoltée de découvrir dans le détail ce qui se pratiquait entre ces murs. Et encore plus d'y participer !

Elle fut dispensée de répondre par l'arrivée d'un charmant jeune homme dont les cheveux blonds ondulaient sur les épaules. Il hésita sur le seuil, l'air mal à l'aise tandis qu'il regardait lord Caire.

Pansy lui sourit.

— Tommy, je te présente lord Caire. Je crois...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase : Tommy avait tourné les talons. Lord Caire bondit du sofa pour se lancer à sa poursuite. Il y eut un bruit de lutte dans le hall, puis lord Caire revint dans le salon en tenant Tommy par le col.

— Ça va, ça va, disait le garçon, haletant. Lâchez-moi, et je parlerai.

— Non, répliqua lord Caire. Je préfère t'avoir sous la main.

Pansy avait assisté à toute la scène sans paraître le moins du monde surprise. Mais elle tint à mettre les choses au point :

— Tommy n'a pas terminé sa soirée, milord. J'aimerais que vous gardiez cela à l'esprit. Son tarif diminuera s'il se retrouve couvert de bleus.

— Du moment que votre employé me dit ce que je veux savoir, il ne sera pas molesté.

— Et que voulez-vous savoir ? demanda la naine.

— Je voudrais qu'il me parle de Marie Hume, expliqua lord Caire.

— Je ne sais rien, assura Tommy en détournant le regard.

Tempérance soupira. Pour un garçon qui gagnait sa vie dans un bordel de Saint-Giles, Tommy était un piètre menteur.

Lord Caire le secoua sans ménagement.

— Réfléchis mieux, mon garçon.

— Lord Caire, intervint Pansy, je tiens à vous signaler que plus vous empêchez Tommy d'honorer ses clients, plus cela me coûte d'argent.

Sans un mot, lord Caire tira une bourse de sa poche et la lança à la naine. Pansy l'attrapa maladroitement au vol, l'ouvrit pour en inspecter le contenu, puis adressa un signe de tête à Tommy.

— C'est parfait. Tu peux parler avec milord, mon chou.

— Je ne sais rien, s'entêta Tommy. Elle était déjà morte quand je l'ai trouvée.

Tempérance observa la réaction de lord Caire. S'il fut surpris d'apprendre que c'était Tommy, et non Martha, qui avait découvert le corps de Marie, il n'en montra rien.

— Tu as été le premier sur les lieux ?

— Il n'y avait personne d'autre sur place, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Quand l'as-tu trouvée ?

— Il y a environ deux mois.

— Quel jour de la semaine ?

— Un samedi. J'allais lui rendre visite tous les samedis.

— À quelle heure es-tu arrivé chez elle ?

Tommy haussa les épaules.

— Neuf heures, ou peut-être dix. En tout cas, avant midi.

Lord Caire le secoua de nouveau.

— Décris-moi ce que tu as vu.

Tommy coula un regard à Pansy, comme s'il quémandait sa permission. La naine hocha la tête.

Tommy soupira.

— Elle habitait au premier étage. Je n'ai croisé personne en montant. Au moment de frapper à sa porte, je me suis aperçu que le battant était entrouvert. Alors, je suis rentré. Le petit salon était impeccable, comme toujours. Marie aimait l'ordre. Mais la chambre...

Tommy déglutit avant de poursuivre :

— Il y avait du sang partout. Par terre, sur les murs et même au plafond. Je n'avais jamais vu autant de sang de ma vie. Le matelas en était noir. Et Marie...

— Et Marie ? le pressa lord Caire.

— Elle était éventrée jusqu'à la poitrine. Ses intestins jaillissaient de son ventre comme un serpent mort.

Il était devenu blême, et il avala de nouveau sa salive avant de préciser :

— L'odeur était tellement épouvantable que j'ai vomi. Je n'ai pas pu me retenir.

— Qu'as-tu fait, ensuite ?

— Je suis parti, répondit Tommy.

Mais son regard était fuyant.

— Tu n'as pas fouillé la chambre ? Elle possédait quelques bijoux de valeur. Une épingle à cheveux à tête de diamant et des perles montées en boucles d'oreilles, notamment.

— Je n'ai... commença Tommy, mais lord Caire le secoua si violemment qu'il ne put terminer sa phrase.

— Tommy, mon chou, soupira Pansy. Dis la vérité à lord Caire, ça vaudra mieux pour toi.

Le jeune homme baissa la tête.

— Elle n'avait plus besoin de ses bijoux puisqu'elle était morte. Et si je les avais laissés, c'est son amant qui les aurait récupérés. J'ai estimé que j'avais le droit de les garder.

— Pourquoi ? intervint Tempérance.

Tommy releva la tête et la regarda comme s'il la voyait pour la première fois.

— Pourquoi ? Parce que j'étais son frère, pardi.

Tempérance observa lord Caire. Il semblait aussi médusé qu'elle. Elle reporta son attention sur le jeune homme.

— Vous étiez le frère de Marie ?

— Je viens de vous le dire. On avait la même mère. Sauf que j'étais plus jeune qu'elle d'une bonne dizaine d'années.

Tempérance surprit un regard entre lord Caire et Pansy, et elle eut le sentiment qu'il lui échappait quelque chose que les autres personnes présentes dans cette pièce connaissaient.

— Avait-elle d'autres visiteurs réguliers en dehors de lord Caire et de vous-même ? reprit-elle.

— Ça, je n'en sais rien, répondit Tommy. Comme je vous l'ai expliqué, je ne la voyais que le samedi.

— Mais vous deviez bien vous raconter vos vies ? De quoi parliez-vous quand vous étiez ensemble ?

Tommy baissa de nouveau la tête.

— En général, j'allais la voir pour lui demander de l'argent.

Tempérance cilla. Elle était stupéfaite par le manque d'amour fraternel dont témoignait le jeune homme.

— Tu as une idée de qui aurait pu la tuer ? intervint lord Caire.

Tommy releva les yeux.

— Elle avait les poignets attachés aux montants du lit, les jambes écartées et une cagoule sur la tête. Quand j'ai vu ça, j'ai tout de suite compris qui l'avait tuée.

Lord Caire plissa les yeux.

— Qui ? Tommy eut un sourire mauvais qui gâta sa beauté.

— Mais vous, milord. Ce n'est pas ainsi que vous aimiez vous amuser avec ma sœur ?

Lazare aurait dû s'attendre à pareille accusation, pourtant, elle le cueillit à froid. Que devait penser Mme Dews des révélations de Tommy ? Probablement n'éprouvait-elle plus que du dégoût pour lui.

Il préféra ne pas croiser son regard.

— C'est bon, je n'ai plus besoin de toi, dit-il en congédiant le garçon d'un geste.

Celui-ci parut déçu. Sans doute espérait-il une dénégation véhémement qu'il se serait ingénié à contrer. Mais Lazare n'entendait pas lui accorder ce plaisir.

Le jeune homme interrogea Pansy du regard. La naine acquiesça, le visage imperturbable, et Tommy s'éclipsa.

— Est-ce tout, milord ? s'enquit-elle après son départ.

— Non, fit lord Caire en se plantant devant la cheminée pour réfléchir.

Si même le frère de Marie ignorait qui avait pu tuer son ancienne maîtresse, dans quelle direction devait-il désormais orienter son enquête ? Il fit distraitement tourner sa canne dans sa main, puis une idée lui vint. Puisque l'assassin avait attaché Marie comme lui-même se plaisait à le faire, c'est qu'il partageait ses penchants sexuels. Il se retourna vers Pansy.

— Vous m'avez dit que votre établissement était capable de satisfaire tous les désirs des gentlemen dans mon genre.

— En effet. Voulez-vous que je vous présente quelques-unes de nos filles ?

Lazare évitait toujours soigneusement de regarder Mme Dews, mais il sentit qu'elle retenait son souffle.

Il secoua la tête.

— Non. Je désire simplement certaines informations.

Le regard de Pansy s'alluma. Elle devait déjà calculer les profits qu'elle pourrait retirer de l'opération.

— Quel genre d'informations, milord ?

— Je voudrais connaître l'identité des gentlemen qui aiment attacher vos filles et leur bander les yeux.

Pansy parut hésiter un instant, puis secoua la tête.

— Vous vous doutez bien que je ne peux pas vous communiquer le nom de nos clients.

Lazare tira une autre bourse de sa poche, plus grosse que la première, et la jeta sur une table.

— Il y a là cinquante livres.

La naine se leva, ouvrit la bourse, la vida et compta les pièces. Quand elle eut terminé, elle remit lentement les pièces dans la bourse, comme si elle voulait se donner le temps de réfléchir.

Puis elle se rassit.

— Certains messieurs prennent plaisir à regarder les autres s’amuser, dit-elle.

Lazare arqua un sourcil, attendant la suite.

— L’expérience vous tente-t-elle, milord ?

Lazare hocha la tête.

— Jacky ! appela Pansy.

Le portier apparut sur le seuil.

— Sois gentil de montrer nos œillets à ce gentleman. Je pense que vous serez très intéressé par la chambre 6, lord Caire.

Jacky tournait déjà les talons. Lazare lui emboîta le pas et prit le bras de Tempérance au passage. Cette dernière voulut résister, mais il l’entraîna fermement avec lui.

— Que faites-vous ? siffla-t-elle. Je n’ai aucune envie de voir ces «amusements».

— Je ne peux pas vous laisser seule, répliqua-t-il, à voix basse.

C’était la vérité, mais pas seulement. Lazare voulait aussi lever le voile sur certains de ses désirs les plus secrets. Il se doutait qu’elle serait révoltée à ce spectacle, et cependant il éprouvait une envie morbide de voir sa réaction.

Jacky les conduisit à l’étage. Des portes numérotées se succédaient dans le couloir. Sauf une, tout au bout, qui ne portait aucune indication. C’est cette dernière qu’ouvrit Jacky au moyen d’une clé qu’il tira de sa poche.

— Allez tout droit jusqu’au bout et tournez, leur dit-il. Une heure. Pas plus.

Et il referma le battant derrière eux.

— Ne vous inquiétez pas, murmura Lazare à l’oreille de Mme Dews, la sentant se crispier. Il n’a pas tourné la clé. Nous pouvons ressortir à tout moment.

— Alors ressortons tout de suite.

— Pas question.

Ils se trouvaient dans un corridor étroit. Suivant les instructions de Jacky, Lazare avança jusqu’à l’extrémité qui bifurquait abruptement. À première vue, l’endroit semblait plongé dans une obscurité totale. Mais comme ses yeux s’habituèrent à la pénombre, il distingua des petites taches de lumière à intervalles réguliers le long du mur. Il s’approcha de l’une d’elles. C’était un œillette qui permettait de voir à l’intérieur d’une chambre. Le numéro en dessous indiquait qu’il s’agissait de la chambre 9. Tempérance tira sur son bras pour se libérer.

— S’il vous plaît, allons-nous-en. Lazare jeta un coup d’œil par le trou, puis se tourna vers elle.

— Non. Regardez plutôt.

Elle secoua la tête, mais sa résistance n’était pas suffisante et elle finit par capituler.

— Que voyez-vous ? souffla-t-il dans son dos.

Elle frissonna, mais ne dit rien.

Lazare n’avait nul besoin de le lui demander : il savait parfaitement ce qu’elle voyait, puisqu’il avait regardé avant elle. La chambre abritait un homme entièrement nu et une femme en camisole. Elle était agenouillée devant lui et avait son sexe dans la bouche.

— Ça vous excite ? murmura encore Lazare à l’oreille de Tempérance.

Elle demeura muette, mais il savait qu’elle était ébranlée par ce spectacle. Sous ses dehors prudes et convenables, Lazare était convaincu qu’elle cachait une nature très sensuelle. Et il rêvait d’exposer celle-ci à la lumière.

— Voyons ce que nous réservent les autres chambres, proposa-t-il.

Il lui prit la main et l'entraîna à sa suite — elle résistait beaucoup moins, à présent.

La chambre suivante était vide. Mais pas celle d'après.

— Regardez, chuchota Lazare en la poussant vers l'œilleton. Et dites-moi ce que vous voyez.

Elle secoua la tête, mais finit tout de même par répondre :

— Il... il la prend par-derrière.

— Comme un étalon saillant une jument ?

Elle hocha la tête.

— Et ça vous plaît ?

Elle refusa de répondre à cela.

Lazare l'entraîna vers l'œilleton suivant. C'était celui de la chambre numéro six — celle que Pansy leur avait recommandée.

— Que voyez-vous ? demanda-t-il encore.

Elle secoua une nouvelle fois la tête. Lazare se pressa contre elle. Son membre érigé gonflait son pantalon et appuyait contre les fesses de la jeune femme.

— Décrivez-moi la scène, insista-t-il.

Il l'entendit déglutir.

— La femme est très belle, murmura-t-elle. Elle est rousse, avec la peau laiteuse.

— Et ?

— Elle est nue, et attachée au lit.

— Attachée comment ? souffla Lazare, ses lèvres frôlant la nuque de Tempérance.

— Ses mains sont croisées au-dessus de sa tête et menottées au lit. Elle a les jambes écartées, et les chevilles attachées aux pieds du lit. Elle est entièrement nue et... exposée.

— Vous voulez dire qu'on voit son sexe ?

— Oui.

— Quoi d'autre ?

— Elle a... un bandeau sur les yeux.

— Et comment est l'homme ?

— Grand, ténébreux. Il est tout habillé. Il a même gardé sa perruque.

— Que fait-il ?

— Il... il s'agenouille entre les cuisses de la femme et il... Oh, mon Dieu !

Lazare esquissa un sourire.

— Il embrasse sa féminité, n'est-ce pas ? Il lèche la petite perle dure entre les replis de son sexe.

Elle gémit et recula contre lui, non pour le fuir, mais pour se frotter contre sa virilité. Un sentiment de triomphe envahit Lazare. Il lui mordilla le lobe de l'oreille.

— Vous aimeriez que je vous fasse la même chose ? Que je caresse votre féminité de la langue ? Que je la goûte et la lèche jusqu'à vous faire hurler de plaisir ?

Elle se débattit et, ce faisant, se tourna à demi vers lui. Inclinant la tête, il s'empara de ses lèvres, introduisit sa langue dans sa bouche aussi sauvagement qu'il aurait aimé enfoncer son sexe en elle. Bon sang, il était au bord de jouir dans son pantalon et s'en contrefichait ! La carapace de sa petite nonne s'était enfin brisée, et il savourait pleinement sa reddition.

Lazare immisça la jambe entre celles de la jeune femme et entreprit de lui relever ses jupes. Il ne se souciait plus de savoir où ils étaient, qui elle était ni qui il était : il n'avait qu'un désir, la posséder au plus vite.

Mais elle lui tira soudain les cheveux de toutes ses forces, lui arrachant un cri de douleur. Il la relâcha, et elle en profita pour s'enfuir à toutes jambes vers la porte.

Il l'avait ensorcelée.

Affolée, Tempérance courait à perdre haleine dans le corridor obscur. Comment avait-il su ? Sa perversité se lisait-elle à ce point sur son visage, que tous les hommes pouvaient la voir ? Ou était-il un sorcier capable de deviner les faiblesses de n'importe quelle femme ? Une chose était sûre : elle avait *aimé* lui décrire la scène qu'elle épiait par l'œilleton. Et les paroles qu'il lui avait chuchotées à l'oreille n'avaient fait qu'accroître son excitation. Pour un peu, elle se serait abandonnée complètement, et elle l'aurait laissé la prendre dans ce couloir sordide.

Avait-elle déjà perdu la raison ?

La porte n'était pas verrouillée. Tempérance la poussa, remonta l'autre couloir et dévala l'escalier, lord Caire sur ses talons. Heureusement, elle avait quelques secondes d'avance sur lui.

Elle traversa le petit hall, ouvrit la porte et sortit dans la nuit.

Elle courut au hasard, la panique l'empêchant de songer à prendre une direction plutôt qu'une autre. Si lord Caire la rattrapait, il l'embrasserait encore, et cette fois elle n'aurait sans doute pas la force de le repousser.

Or, elle se refusait à succomber à ses penchants pervers.

Aussi, quand elle l'entendit l'appeler, loin de ralentir, elle accéléra l'allure. Sa poitrine la brûlait, et elle s'obligea à contrôler sa respiration. Puis elle jeta un regard par-dessus son épaule : personne. Peut-être l'avait-elle semé.

Elle enfila une ruelle, puis une autre. La lune s'était levée et éclairait quelque peu le chemin. Elle avait couru si vite qu'elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait. Elle s'arrêta un instant sous une porte cochère pour reprendre son souffle. Lord Caire n'était nulle part en vue. Peut-être avait-il renoncé à la poursuivre. Sauf que ce n'était pas le genre à...

— Bougre d'idiot ! siffla une voix à son oreille.

Elle laissa échapper un cri, mais déjà lord Caire lui saisissait le bras et la secouait sans ménagement.

— Mais qu'est-ce que vous avez dans le crâne ? J'ai promis à votre frère de vous protéger, et vous vous enfuyez comme une folle à travers Saint-Giles !

Tempérance le fixa d'un regard stupéfait. Elle s'était imaginé qu'il la poursuivait pour assouvir ses pulsions sexuelles, alors qu'en réalité il s'inquiétait pour sa sécurité ! La méprise était si grotesque que la jeune femme ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Lord Caire fronça les sourcils.

— Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a de drôle, grommela-t-il.

Ce qui, bien sûr, ne fit que redoubler son hilarité. Il soupira et la secoua de nouveau, puis il l'attira vers lui. Les appréhensions de Tempérance ressurgirent d'un coup. Cessant de rire, elle voulut le repousser.

C'est alors qu'il la fit passer derrière lui, si rudement qu'elle faillit tomber. Elle se rétablit, releva la tête, et se pétrifia.

Un groupe d'hommes armés de gourdins venaient dans leur direction. Vif comme l'éclair, lord Caire fit jaillir la lame de sa cane puis, sans hésiter, se rua sur eux.

— Fuyez ! cria-t-il à Tempérance alors qu'il chargeait leurs assaillants. Ces derniers ne s'attendaient pas à une offensive aussi brutale. Deux battirent immédiatement en retraite, un troisième s'immobilisa, mais les deux derniers continuèrent d'avancer. Tempérance fouilla dans son réticule à la recherche de son pistolet.

Un hurlement déchira la nuit. Apparemment, l'un des gredins avait reçu un coup de lame en plein visage. Mais déjà lord Caire bondissait vers un autre assaillant.

— Tempérance ! Obéissez-moi ! Fuyez !

Tout à coup, un bras se referma sur la gorge de la jeune femme, étouffant son cri.

— Jetez votre épée ou je lui brise la nuque, hurla une voix rocailleuse tout près de son oreille.

Lord Caire fit volte-face. Au même instant, l'agresseur de Tempérance laissa échapper un grognement, puis s'écroula lourdement au sol. Titubante, la jeune femme s'écarta, pivota sur ses talons et découvrit...

Une apparition !

Une silhouette toute de noir vêtue, à l'exception d'un haut multicolore semblable à une tunique d'Arlequin, passa près d'elle sans lui accorder un regard. Rêvait-elle ? Était-elle déjà morte ? Car la créature ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait.

Un masque de carnaval au nez exagérément long et recourbé lui couvrait en partie le visage. Une épée dans une main, une dague dans l'autre, la créature rejoignit lord Caire pour lui prêter main-forte. Les assaillants comprirent vite qu'ils n'étaient pas de taille à lutter : l'un d'eux cria un ordre, et la seconde d'après, ils s'évanouissaient dans la nuit. Même celui qui avait attrapé Tempérance à la gorge avait suffisamment recouvert ses esprits pour s'enfuir.

Le silence retomba, si profond que Tempérance entendait son souffle rauque. L'apparition pivota vers elle avec grâce, ses bottes semblant glisser sur le pavé. Et, soulevant son chapeau orné d'une plume rouge, elle salua Tempérance avant de disparaître à son tour.

— Vous... vous êtes blessé ? balbutia Tempérance en se tournant vers lord Caire.

Et comme il faisait signe que non, elle ajouta :

— Qui était-ce ?

— Je n'en sais fichtre rien. Mais j'ai comme l'impression que le fantôme de Saint-Giles n'est pas qu'une légende.

Meg secoua la tête. «Ce n'est pas de l'amour, Majesté.» «Comment cela ? répliqua le roi, menaçant. Si ce n'est pas de l'amour, qu'est-ce que c'est ?» «De l'obéissance, répondit Meg. Vos gardes ne font que vous dire ce que vous attendez d'eux, Majesté.»

Le silence qui accueillit cette déclaration était tel qu'on aurait entendu une aiguille tomber sur le sol. Le petit oiseau bleu pépia, et le roi soupira.

«Reconduisez-la dans le donjon», ordonna-t-il aux gardes. Et il ajouta à l'adresse de Meg : «La prochaine fois que tu te montreras à moi, fais en sorte d'être propre.» Meg s'inclina respectueusement. «Pour me laver, j'aurai besoin d'eau, de savon et de serviettes, Votre Majesté.» Le roi eut un geste d'impatience. «Fournissez-lui ce qu'elle demande.»

Et les gardes l'emmenèrent...

— Je savais que le fantôme de Saint-Giles existait ! s'exclama Nell, un peu plus tard ce soir-là, dans la cuisine de l'orphelinat. A-t-il les yeux rouges ?

Tempérance s'amusa de l'excitation de leur servante. Lord Caire l'avait raccompagnée chez elle aussitôt après l'attaque, et depuis, la jeune femme répondait aux questions de Winter, interrompue de temps à autre par les exclamations de Nell.

— Je n'ai pas pu voir ses yeux. Il était affublé d'un masque avec un grand nez recourbé.

Winter ricana.

— Et il portait une tunique d'Arlequin, précisa-t-elle.

— Un costume de théâtre ? J'ai bien l'impression que cet homme est fou, ironisa Winter.

— Et si c'était un comédien qui a perdu la tête ? suggéra Nell.

— En tout cas, il sait diablement bien se battre pour un fou, observa Tempérance.

Winter médita l'argument.

— Ce n'est peut-être qu'un vulgaire tire-laine, avec un penchant pour le mélodrame.

— Ou alors, c'est un vrai fantôme revenu venger sa mort, intervint Nell.

— Ce n'était pas un fantôme, contra Tempérance. La créature que j'ai vue était faite de chair et de sang. Il était grand, mince... un peu comme toi, Winter.

Nell gloussa.

Winter se contenta de soupirer.

— Quoi qu'il en soit, reprit Tempérance, je lui dois la vie.

— Et la prudence exige que tu ne revoies plus lord Caire, renchérit Winter.

Tempérance grimaça, consciente d'avoir fourni de l'eau à son moulin. Si seulement elle n'était pas si fatiguée !

Elle se massa les tempes.

— Winter, s'il te plaît, pourrions-nous remettre cette conversation à demain ?

Il la dévisagea un moment, avant de hocher la tête et de se lever de table.

— Je veux bien t'épargner pour ce soir, petite sœur, mais une nuit de sommeil ne changera rien à ma conviction. Ton association avec cet homme ne t'a, jusqu'à présent, attiré que des ennuis. Sans compter que tu négliges tes devoirs, ici, envers les enfants. Et je n'ose pas évoquer les risques que tu fais courir à ta vertu. C'est pourquoi je ne veux plus que tu revoies lord Caire.

Et là-dessus, il quitta la pièce.

Tempérance se prit la tête entre les mains.

Après un silence, Nell s'éclaircit la voix.

— Désirez-vous une tasse de thé avant d'aller vous coucher, madame ?

Tempérance ravala les larmes qui lui montaient à la gorge.

— Oui, volontiers.

Elle ne s'était jamais disputée avec Winter. Et Winter n'avait jamais élevé la voix contre elle. Contrairement à ses deux autres frères, c'était un garçon posé, réfléchi, qui ne se mettait pas facilement en colère. Son attitude fermée de ce soir n'en était que plus perturbante.

Quelques minutes plus tard, Nell posait une théière et deux tasses sur la table, avant de s'asseoir en face d'elle et de verser le thé.

— M. Makepeace ne voulait pas se montrer... euh...

Elle hésita, de peur d'employer un mot que sa maîtresse pourrait juger désobligeant.

Tempérance eut un pauvre sourire.

— Si, Nell. Il voulait.

— Mais...

— Et il a raison, coupa-t-elle, avant de s'emparer d'une des deux tasses. Je ne devrais pas passer mes soirées à courir le quartier avec lord Caire alors qu'il y a tant à faire ici.

Nell versa du sucre dans son thé et le goûta.

— Lord Caire... est plutôt bel homme, ma foi, commenta-t-elle, les yeux rivés sur sa tasse.

Tempérance la regarda.

— C'est ses cheveux, surtout, expliqua Nell. Je les trouve magnifiques.

— J'aime bien ses yeux, concéda Tempérance.

— C'est vrai ?

Une goutte de thé était tombée sur la table. Tempérance traça un cercle autour de l'index.

— Je n'avais encore jamais vu des yeux aussi bleus. Et ses cils paraissent si sombres comparés à ses cheveux.

— Il a aussi un beau nez, ajouta Nell après réflexion.

— Et ses lèvres ! As-tu remarqué comme elles sont pleines ?

Nell soupira, ce qui était en soi une réponse.

— Elles sont à la fois si fermes et si douces.

Tempérance se mordit la lèvre, craignant d'en avoir trop dit avec cette dernière confession. Elle se hâta de boire une gorgée de thé.

Quand elle reposa sa tasse sur la table, Nell la dévisageait d'un air songeur.

— Il semble avoir une... considération toute particulière pour vous.

Tempérance baissa les yeux.

— Qu'en sais-tu ? Tu ne lui as jamais parlé.

— Non, mais les enfants, eux, m'en ont parlé. Et aussi Polly. Elle a remarqué qu'il vous couvait du regard.

Visiblement, Polly et Nell confondaient désir et affection.

Tempérance secoua la tête.

— Il a des goûts contre nature. Et quand bien même ce ne serait pas le cas, quelle femme serais-je si je laissais mes besoins me guider ?

— Peut-être une femme ordinaire, tout simplement, murmura Nell.

Tempérance ne répondit pas. Elle revit la femme rousse avec le bandeau sur les yeux, se remémora l'excitation qu'elle avait éprouvée à ce spectacle.

Nell se racla la gorge.

— J'ai eu un ami, autrefois, dans la troupe, qui aimait beaucoup s'amuser dans la chambre à coucher.

— Ah bon ? fit Tempérance, étonnée.

D'ordinaire, Nell n'évoquait jamais son ancienne profession.

— Oh, c'était un garçon tout à fait ordinaire au premier abord ! Mais au lit, il aimait bien attacher ses maîtresses.

Se sentant rougir, Tempérance détourna les yeux. Le sujet en lui-même était déjà fort embarrassant, mais l'aborder en ayant lord Caire à l'esprit... Seigneur !

— Est-ce que... est-ce qu'il te faisait mal ?

— Oh, non, madame ! Il y a des hommes qui aiment martyriser les femmes, mais ce n'était pas du tout son cas. Il prenait simplement beaucoup plus de plaisir en sachant que je ne pouvais pas bouger pendant... qu'il s'occupait de moi.

— Oh... fit Tempérance d'une toute petite voix.

Elle n'aurait pas dû penser à de telles choses ; elles réveillaient ses pires instincts. Et cependant, un sentiment de rébellion commençait à grandir en elle. Était-ce vraiment si détestable de songer à coucher avec lord Caire ? D'imaginer ce qu'elle ressentirait lorsqu'il l'attacherait ?

Elle réprima un frisson.

— J'aurais pensé que tu désapprouvais lord Caire ? commenta-t-elle.

— Je ne le connais pas, répondit prudemment Nell. Je ne connais que sa réputation auprès des femmes de la nuit.

Tempérance fronça les sourcils.

— Le fait qu'il ait une réputation, quelle qu'elle soit, auprès de ces femmes devrait suffire à le désapprouver.

Nell soupira.

— Vous avez sans doute raison. Même les hommes devraient rester purs s'ils ne sont pas mariés.

Tempérance hocha la tête. Toute relation sexuelle en dehors des liens sacrés du mariage était un péché.

— Pourtant, reprit Nell, je n'arrive pas à voir où est le mal là-dedans.

— Que veux-tu dire ?

Nell haussa les épaules.

— Pourquoi devrait-on s'interdire de s'amuser au lit, même sans être mariés ? En quoi cela offenserait-il le Seigneur ?

Tempérance ne sut pas quoi répondre. Nell en profita pour pousser l'avantage.

— Si cela peut nous apporter un peu de plaisir, même temporaire, pourquoi s'en priver ?

Le lendemain matin, Saint-John étudiait un discours de Cicéron dans son bureau quand Molder, son majordome, se présenta à la porte :

— Lord Caire est ici, monsieur.

Saint-John aurait pu faire répondre qu'il n'était pas chez lui, mais ce diable de Caire n'avait pas attendu sa permission pour entrer : il se tenait derrière le majordome. Saint-John reposa sa plume et fit signe à son ami d'entrer.

Caire avait à la main un bouquet de marguerites.

— Tu ne devineras jamais qui j'ai rencontré, hier soir, dans Saint-Giles, lança-t-il de but en blanc.

— Une catin ? suggéra Saint-John, acerbe.

— Pas du tout. Enfin, si, j'ai croisé des catins, mais ça n'avait rien d'extraordinaire. Non, j'ai fait la connaissance du fantôme de Saint-Giles.

— Vraiment ? fit Saint-John, qui remettait de l'ordre dans ses papiers.

— Un type en tunique d'Arlequin et masque de carnaval, avec un chapeau noir orné d'une plume rouge. Oh, il avait aussi un poignard et une épée ! Un peu trop flamboyant à mon goût.

Saint-John eut un rire narquois.

— Comme si tu étais bien placé pour critiquer la flamboyance chez les autres.

Caire ignore son sarcasme.

— À mon avis, la plume rouge était de trop.

Saint-John soupira.

— Et qu'a donc fait ce fantôme de remarquable ?

— Si tu veux tout savoir, il m'a sauvé la vie.

— Quoi ?

— J'étais attaqué par une bande de gredins. Le fantôme est intervenu à point nommé.

— Mme Dews était avec toi ?

Caire observa un silence éloquent.

— Bon sang ! s'exclama Saint-John. Pourquoi t'entêtes-tu à poursuivre cette femme ? Tu vois bien que tu la mets en danger.

— Cela ne me plaît pas plus qu'à toi. Du reste, j'ai décidé que je ne pouvais plus l'emmener dans Saint-Giles sans escorte. Mais par ailleurs, je n'ai pas encore trouvé le moyen de poursuivre mon enquête sans son aide.

— Si tu veux mon avis, tu devrais complètement renoncer à cette femme.

— J'ai peur que ce ne soit pas possible.

— Pourquoi ? Elle n'est même pas ton genre.

— Et quel est mon genre, je te prie ?

Saint-John détourna le regard. Tous deux savaient très bien quel type de femmes avaient les faveurs de Caire.

— Des catins ? murmura Caire. Des filles qu'on peut acheter avec des bijoux ?

Saint-John haussa les épaules.

— Peut-être que je commence à me fatiguer de ce genre de femmes. Peut-être que j'ai envie d'autre chose.

— Mais pourquoi *elle* ? demanda Saint-John. Alors qu'il existe tant de femmes de ton rang, belles et intelligentes, qui seraient ravies que tu t'intéresses à elles.

— La plupart lorgneraient sur mes revenus et mes ancêtres, observa Caire avec un sourire triste. Il se pourrait que je veuille quelqu'un pour qui tout cela ne compte pas. Quelqu'un qui ne verrait en moi qu'un homme, et rien d'autre.

Saint-John en resta sans voix.

— Il y a quelque chose chez cette femme, continua Caire. Elle s'intéresse aux gens qui l'entourent, au point de s'oublier elle-même. Eh bien, j'ai envie d'être celui qui veillera sur elle.

— Tu ruineras sa réputation, objecta Saint-John.

Caire haussa les sourcils.

— Dis-moi, Godric, pourquoi te soucies-tu autant de son sort ?

Saint-John demeura silencieux.

— Elle te rappelle Clara, n'est-ce pas ? fit doucement Caire. Les yeux de Saint-John étaient humides.

— Bon sang, Clara a toujours été à toi ! Depuis le début. Je ne l'ai jamais vue autrement que comme une amie très chère. Je ne pourrais pas en dire autant de Mme Dews.

— Désolé, murmura Saint-John, les yeux rivés sur ses poings serrés. Je crois que je me suis montré jaloux.

— Non, c'est à moi de m'excuser. Je n'ignore pas combien tu souffres.

Saint-John baissa la tête et ferma les yeux.

— Tu sais que je serais prêt à donner ma vie si cela pouvait l'aider à guérir, ajouta Caire.

Saint-John l'entendit s'éloigner, puis fermer la porte. Il inspira profondément et rouvrit les yeux. Son regard s'arrêta sur le bouquet laissé par Caire. Il y avait au moins deux douzaines de marguerites

jaunes et blanches.

Saint-John se leva, s'en empara et quitta son bureau.
Les marguerites étaient les fleurs préférées de Clara.

Il était tard, cet après-midi-là, quand Silence se risqua à sortir. Puisque ce Mickey le Charmeur semblait vivre et travailler la nuit, il semblait raisonnable de penser qu'il ne serait pas dans les meilleures dispositions si on le surprenait le matin.

Or, Silence voulait le trouver quand il serait d'excellente humeur.

Elle marchait vite, en veillant à ne pas croiser le regard des autres passants. Ce secteur de Londres était mal fréquenté : des femmes en tenues débraillées se tenaient à l'entrée des ruelles ou sous les portes cochères, des hommes à la mine patibulaire rôdaient.

Silence avait conscience que ses vêtements, si modestes soient-ils, étaient quand même de meilleure qualité que ceux des habitants du quartier. Elle avait du reste tenu à s'habiller avec soin pour faire bonne impression lors de la rencontre qui l'attendait.

Elle commençait cependant à se demander si elle avait eu raison de se lancer dans cette aventure sans en avertir son mari. Mais avait-elle le choix ? Elle ne pouvait pas rester à se tourner les pouces alors que William risquait la prison ! Et comme elle était convaincue qu'il désapprouverait son initiative, elle avait préféré ne rien lui dire.

Elle soupira de soulagement en découvrant qu'elle approchait du but. L'immeuble qu'on lui avait indiqué était une vieille construction en brique qui ne se distinguait pas des autres bâtiments environnants, exception faite des deux gaillards plantés devant la porte, et du troisième qui arpentait la rue. Silence carra les épaules, redressa le menton et s'approcha de l'entrée.

L'esprit concentré sur le visage aimé de William, elle annonça aux gardes :

— Je désirerais voir M. O'Connor.

L'un d'eux l'ignora superbement. L'autre, en revanche, celui qui arborait un nez cassé et portait un manteau vert bouteille trop étroit pour sa carrure, parut s'amuser de sa requête.

— Désolé, mais t'es pas son genre, répliqua-t-il à Silence avec une familiarité presque affectueuse.

La jeune femme décida de ne pas se laisser intimider par ses manières rustaudes.

— Je m'en doute, répliqua-t-elle. Mais je souhaite quand même lui parler.

— Mais c'est qu'on voit pas M. O'Connor comme ça, objecta Nez-Cassé.

Son compagnon se décida à parler :

— T'as combien ? demanda-t-il, révélant du même coup qu'il lui manquait plusieurs dents à la mâchoire supérieure.

Silence cligna des yeux.

— Je vous demande pardon ?

— Il veut savoir combien tu pourrais nous payer, expliqua Nez-Cassé.

— Oh...

Silence tira la petite bourse attachée à sa ceinture.

— Deux pence chacun ?

Sans-Dents s'esclaffa.

— Rien à moins d'une demi-couronne chacun.

Silence était effondrée. Mais avant qu'elle ait pu protester, Nez-Cassé lança :

— Une demi-couronne ? Mais t'as perdu la tête, Bert !

— Pas du tout, Harry, répliqua ledit Bert. Ça me semble raisonnable, au contraire.

— Mais enfin, explosa Harry, tu vois bien que c'est pas une comtesse !

— Me fais pas la leçon, tu veux ?

— S'il vous plaît, intervint Silence, car elle avait peur que les deux hommes n'en viennent aux mains.

Harry et Bert se tournèrent d'un même mouvement vers elle.

— Quoi ? demanda Harry.

— Si nous transigions à un shilling ?

Bert s'esclaffa de nouveau, plus méprisant que jamais, mais Harry se montra plus généreux.

— Un shilling chacun, ça me va.

Bert marmonna quelque chose au sujet des cœurs tendres et des cervelles d'oiseaux, mais il tendit la main dès que Silence ouvrit sa bourse.

— À toi de t'en occuper, maintenant, dit-il à Harry.

Ce dernier empocha sa pièce et hocha la tête.

— Suivez-moi, m'dame.

Il ouvrit la porte et s'effaça. Silence franchit le seuil... et s'immobilisa.

— Vous vous attendiez pas à ça, hein ? ricana Harry.

Silence ne put qu'acquiescer. Les murs étaient recouverts d'or.

Le hall n'était pas immense, mais il était très haut de plafond, et l'or montait à l'assaut de la voûte d'où pendait un lustre de cristal dont l'éclat se reflétait à l'infini sur le métal brillant des murs. Au sol, différentes sortes de marbres composaient une mosaïque multicolore.

— Il ne craint pas les voleurs ? demanda Silence sans réfléchir.

Elle n'avait jamais rien vu d'aussi extravagant de sa vie. Même le roi ne possédait pas de murs lambrissés d'or dans son palais !

Harry rit de bon cœur.

— Faudrait être dingue pour oser venir cambrioler Mickey le Charmeur, m'dame. Ou alors se moquer de mourir...

Silence déglutit péniblement.

— Je vois.

Harry perçut son appréhension.

— Vous voulez toujours parler à Mickey le Charmeur, m'dame ? Sinon, je vous laisse ressortir sans problème.

— Non, rétorqua Silence en redressant l'échine. Je ne repartirai pas sans l'avoir vu.

Harry haussa les épaules, comme pour signifier qu'il s'en lavait les mains. Puis il précéda Silence dans un élégant escalier pavé des mêmes marbres multicolores que le hall. Ils s'arrêtèrent devant la grande double porte dorée, juste en face des marches, et Harry frappa à l'un des battants.

Un judas s'ouvrit, révélant un œil.

— Oui ?

— Une dame veut voir le patron, expliqua Harry.

L'œil pivota pour examiner Silence.

— Vous l'avez fouillée ?

Harry soupira.

— Tu lui trouves une tête d'assassin, Bob ?

L'œil de Bob cligna.

— Les pires assassins ne ressemblent jamais à des assassins.

Harry ne répondit pas.

— Bon, très bien, lâcha finalement Bob. Mais si elle tente quoi que ce soit, tu seras jugé responsable.

Harry se tourna vers Silence :

— Pas de geste déplacé, d'accord ?

Silence acquiesça sans un mot. Ce n'est que maintenant, qu'elle prenait pleinement conscience de ce qu'elle s'apprêtait à faire.

Bob ouvrit la porte. C'était un homme squelettique, affublé d'une perruque blanche trop grande. La crosse d'un pistolet dépassait de sa ceinture. Silence le salua de la tête au moment de franchir le seuil.

La pièce qu'elle découvrit était somptueuse.

Le même pavage de marbre multicolore se retrouvait au sol, alors que les murs n'étaient plus dorés mais recouverts d'un marbre d'un blanc éclatant, incrusté de pierreries. Plusieurs lustres de cristal pendaient du plafond, prodiguant une lumière éblouissante. Le mobilier était à l'avenant : secrétaires en marqueterie, guéridons d'acajou à tablette de marbre, vitrines regorgeant de précieuses porcelaines de Chine, grandes statues de marbre dispersées aux quatre coins de la pièce... Au fond, un dais de velours rouge surplombait un fauteuil de bois doré qu'il n'aurait pas été déplacé d'appeler un trône.

Ce qui faisait de l'homme assis dessus un roi — le Roi des Forbans.

Il affichait une pose nonchalante, une jambe posée sur l'un des accoudoirs. Sa chemise, largement déboutonnée, laissait entrevoir la peau olivâtre de son torse. Son pantalon de velours noir était enfoncé dans des bottes parfaitement lustrées qui montaient à mi-mollet.

Silence aurait volontiers ri, le trouvant un peu ridicule, si les hommes qui l'entouraient ne l'avaient visiblement pris très au sérieux : à droite, un type mince au crâne rasé, avec des petites lunettes rondes, et à gauche une bonne demi-douzaine de gaillards manifestement armés jusqu'aux dents. Il y avait aussi près de lui un jeune garçon qui tenait un plateau de douceurs. Quant au grand costaud agenouillé au pied du trône, il semblait craindre pour sa vie.

— Je suis désolé ! s'exclamait-il. Dieu m'est témoin, je suis vraiment désolé, monsieur !

L'inconnu à lunettes se pencha pour murmurer quelque chose à l'oreille du pirate. Mickey le Charmeur hocha la tête et reporta son attention sur le plaideur.

— Navré, Dick, mais tes excuses ne me suffisent pas.

L'homme se mit à trembler comme une feuille.

Mickey le Charmeur le contempla un instant sans mot dire, tapotant l'accoudoir du fauteuil de ses doigts ornés de bagues. Puis il fit signe à deux de ses gardes, qui se saisirent de l'homme.

— Non ! gémit ce dernier. Je vous en supplie ! J'ai deux enfants. Et ma femme en attend un troisième !

Il continua d'implorer, alors qu'on l'entraînait vers une porte de côté. La porte se referma, et ses cris s'arrêtèrent net. Le silence qui suivit parut résonner dans la grande pièce.

Silence retenait son souffle. Grands dieux ! Où avait-elle mis les pieds ?

Harry lui prit le coude et l'escorta jusqu'au trône.

— Montrez pas que vous avez peur, lui souffla-t-il. Il déteste les lâches.

Silence se retrouva face au trône, à l'endroit précis où l'infortuné Dick était agenouillé une minute plus tôt. Mickey le Charmeur fit un signe au jeune garçon. Celui-ci s'approcha, et Mickey promena sa main baguée au-dessus du plateau, avant de choisir un petit gâteau au glaçage rose.

— Qui est-ce ? demanda-t-il tout en examinant la pâtisserie.

— Une dame qui veut vous parler, expliqua Harry.

Mickey le Charmeur porta les yeux sur Silence. Ils étaient d'un brun presque noir.

— Et pourquoi veut-elle me parler, Harry ?

Silence jeta un regard à Harry, qui semblait tout à coup fort embarrassé, et décida de voler à son secours.

— C'est au sujet de mon mari, le capitaine Hollingbrook, et de la cargaison que vous lui avez volée sur le *Finch*.

Elle entendit Harry prendre une brève inspiration. Le jeune garçon au plateau tressaillit, et l'autre homme, le maigre, la dévisagea avec curiosité par-dessus ses lunettes.

Silence réalisa qu'elle aurait peut-être dû faire preuve d'un peu plus de tact. Mais c'était trop tard, à présent. Mickey le Charmeur l'étudiait en détail tout en mastiquant soigneusement son gâteau.

Puis il avala sa bouchée, et sourit. C'est alors que Silence comprit d'où il tirait son surnom de Charmeur. Quand il souriait, Mickey devenait le plus bel homme qu'elle ait jamais vu. Il ne devait pas avoir beaucoup plus de trente ans. Sa peau était lisse et mate, son nez, long, aristocratique, et ses lèvres pleines s'incurvaient avec élégance. Et quand il souriait, Mickey paraissait presque innocent.

Mais Silence savait qu'elle ne devait pas tomber dans le piège. Cet homme était tout sauf innocent.

— *Voler* est un mot tellement laid, répondit-il d'une voix traînante dans laquelle on percevait une pointe d'accent irlandais. Je dois vous avertir, madame Hollingbrook, que je tolère rarement qu'on le prononce en ma présence.

Silence s'interdit de s'excuser. O'Connor avait dangereusement nui à William.

Mickey inclina la tête de côté. Une mèche brune glissa sur son épaule.

— Qu'attendez-vous donc de moi, ma chère ?

Silence releva le menton.

— Que vous rendiez la cargaison.

Mickey cligna des yeux, médusé.

— Et pourquoi diable ferais-je une chose pareille ?

Le cœur de Silence battait si fort qu'elle craignait que Mickey ne l'entende. Elle répondit pourtant d'une voix ferme :

— Parce que la charité chrétienne l'exige. Si vous ne rendez pas la cargaison, mon mari ira en prison.

Mickey haussa un sourcil, et parut presque satanique.

— Votre mari sait-il que vous êtes ici ?

Silence se mordit la lèvre.

— Non.

— Ah.

Il fit signe au jeune garçon d'approcher, et se choisit une nouvelle douceur.

Silence ouvrit la bouche, mais d'un discret coup de coude, Harry lui intima le silence.

Mickey savoura son deuxième gâteau tandis que tout le monde, dans la salle, attendait son verdict. Silence laissa errer son regard sur les statues qui entouraient le trône. L'une d'elles représentait une sorte de déesse grecque ornée d'une tiare.

— Voilà comment les choses se sont passées, lâcha Mickey, si soudainement que Silence en sursauta.

Et, affichant de nouveau son sourire innocent, il expliqua :

— L'armateur du navire que commande votre mari a décidé unilatéralement de ne pas me verser la dîme que j'étais en droit d'attendre sur cette cargaison. Vous comprenez que je ne pouvais pas rester sans réagir à ce manque de respect évident. J'ai donc pris la liberté de confisquer toute la cargaison du *Finch* pour lui donner une leçon. Je reconnais que c'est une mesure un peu draconienne, mais après tout, comme on fait son lit on se couche.

Sur ce, Mickey le Charmeur haussa les épaules avec une grâce nonchalante, comme pour signifier que la suite ne dépendait pas de lui.

L'audience était terminée. Harry reprit le bras de Silence pour la reconduire vers la sortie tandis que Mickey le Charmeur prêtait de nouveau l'oreille à son conseiller à lunettes. Mais Silence refusait de capituler si vite. Elle se devait de faire une dernière tentative. Pour William.

Elle prit une profonde inspiration.

— S'il vous plaît, monsieur O'Connor. Vous avez vous-même reconnu que vous aviez un problème avec l'armateur du bateau, et non pas avec mon mari. Ne pouvez-vous vraiment pas rendre la cargaison ? Pour son salut — et le mien ?

Mickey tourna lentement la tête dans sa direction. Son regard était bizarrement froid, et sa bouche, qui ne souriait plus, avait un pli cruel.

— Écoutez-moi, ma petite. Je vous ai laissé approcher de mes griffes et vous en tirer indemne. Si vous remettez ça et que ça se passe mal, vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous-même.

Silence sentit les poils de sa nuque se hérissier. La menace était explicite, et elle se rendit compte pour la première fois qu'elle courait un vrai danger. Cependant, malgré son envie de tourner les talons et de s'enfuir en courant, elle s'entendit répliquer :

— Je vous en supplie. Si vous ne voulez pas le faire pour mon mari, ni pour moi, faites-le pour vous. Pour le salut de votre âme. Accordez-moi cette faveur, et je vous promets que vous ne le regretterez pas.

Mickey le Charmeur la regardait à présent avec des yeux totalement inexpressifs. Un silence à couper au couteau s'était abattu dans la pièce.

Puis un lent sourire étira les lèvres de Mickey.

— Vous devez l'aimer beaucoup, votre capitaine Hollingbrook.

— En effet, répondit fièrement Silence. Je l'aime.

— Et vous aime-t-il en retour ?

Elle écarquilla les yeux de surprise.

— Bien sûr.

— Ah, murmura Mickey, dans ce cas, nous pourrions peut-être trouver une solution qui satisfera tout le monde, vous et moi.

Silence sentit Harry se raidir.

Elle comprit que, quelle qu'elle soit, Mickey lui ferait une proposition infâme. Et qu'elle ne ressortirait pas de cette pièce aussi pure qu'à son entrée.

— À condition, reprit Mickey, que vous aimiez *vraiment* votre mari.

William était l'homme de sa vie. Elle était prête à tout pour le sauver.

Silence regarda le diable droit dans les yeux.

— Je l'aime vraiment.

Meg passa le reste de la journée a faire sa toilette, si bien qu'elle alla se coucher toute propre. Le lendemain matin, elle fut de nouveau convoquée devant le roi.

Celui-ci parut quelque peu surpris en la voyant. Peut-être ne la reconnaissait-il pas sans la couche de suie qui lui barbouillait habituellement le visage ? Mais il retrouva vite son expression renfrognée. Un grand nombre de courtisans richement vêtus se tenaient devant lui. «M'aimez-vous ?» leur demanda-t-il. Les courtisans ne parlèrent pas d'une même voix, comme les gardes entraînés à la manœuvre, mais leur réponse fut la même.

«Oui !»

Le roi, tout sourire, se tourna alors vers Meg. «Alors ? Reconnais-tu enfin ton erreur ?»...

— Ainsi, tu es décidée à le revoir ? demanda Winter, ce soir-là.

— Oui, répondit Tempérance, qui finit de brosser les cheveux de Mary Little avant de lui sourire : Voilà, j'ai terminé. Tu peux aller te coucher, maintenant.

— Merci, madame.

Mary Little fit la révérence, ainsi qu'on le lui avait appris, et quitta la cuisine. Plus tard, quand tous les enfants seraient couchés, Winter monterait leur faire réciter la prière.

— À ton tour, Mary Church, annonça Tempérance.

La fillette se tourna, et Tempérance entreprit de lui démêler les cheveux.

Après Mary Church, il restait encore trois fillettes, pour l'instant sagement assises devant le feu pendant que leurs cheveux séchaient. Les jours de bain étaient toujours harassants, et cependant Tempérance trouvait un certain apaisement à savoir tous les enfants propres.

— Je dois sortir avec lui ce soir, reprit-elle à l'intention de son frère.

Bien qu'elle s'obligeât, comme Winter, à parler d'un ton neutre, les enfants étaient quand même témoins de leur dispute. Tempérance s'inquiétait surtout pour Mary Pentecôte. Assise à côté d'elle, la fillette l'aidait en brossant elle-même la petite Mary Sweet, âgée de deux ans. Mary Pentecôte ne levait pas les yeux de sa tâche, mais Tempérance la voyait froncer les sourcils.

Tempérance soupira. Elle aurait préféré que cette discussion ait lieu en privé. Mais si elle voulait se rendre à ce bal où lord Caire avait promis de l'emmener, elle devait d'abord terminer la toilette des enfants, puis monter s'habiller avec l'aide de Nell.

Elle était impatiente d'assister à cette réception, et ce n'était pas seulement à la perspective de rencontrer d'éventuels donateurs. En vérité, son cœur battait la chamade à l'idée de retrouver lord Caire.

— Je voudrais revoir un certain gentleman, ajouta-t-elle.

— Qui ? demanda Winter.

— Sir Henry Easton. Lord Caire me l'a présenté lors du concert de l'autre jour. Il a paru intéressé par notre orphelinat. En tout cas, il m'a posé beaucoup de questions. Je ne désespère pas de le convaincre de nous aider.

Winter contemplait le feu, mais il était tout ouïe.

— Quelle assurance as-tu qu'il nous aidera ?

— Aucune, concéda Tempérance, qui tira un peu trop fort sur la brosse, arrachant un cri à la fillette. Excuse-moi, Mary Church.

— Tempérance... commença Winter.

Mais elle le coupa sans hausser le ton :

— Même si je ne suis pas sûre du résultat, je dois quand même essayer. Et tu le sais parfaitement, Winter.

Son frère plissa les lèvres.

— Très bien. Mais reste auprès de lord Caire. Je n'aime pas l'idée de te savoir à cette réception. J'ai trop souvent entendu dire que les bals de l'aristocratie étaient le théâtre d'actions... moralement condamnables. Sois prudente, s'il te plaît.

— Bien sûr, fit Tempérance en lui adressant un sourire. Voilà, Mary Church, c'est fini.

— Merci, madame.

Comme Mary Pentecôte en avait également terminé, Mary Church prit Mary Sweet par la main pour l'emmener au dortoir.

— Bon, fit Winter, puisqu'il n'en reste plus que trois à coiffer, je vais monter et commencer à lire les psaumes.

Tempérance hocha la tête.

— Bonne nuit.

Son frère posa brièvement la main sur son épaule en passant, puis sortit. Après son départ, Tempérance soupira de soulagement. Elle détestait que Winter désapprouve son comportement : c'était son frère le plus proche en âge, et ils s'étaient encore rapprochés depuis qu'ils dirigeaient ensemble l'orphelinat.

Elle coiffa les trois dernières fillettes, et bientôt il ne resta plus que Mary Pentecôte. C'était un rituel qu'elles avaient instauré : Tempérance la coiffait toujours en dernier. Cela faisait neuf ans qu'il en était ainsi, mais la fillette serait bientôt placée en apprentissage, et leur rituel prendrait fin.

Tempérance sentit son cœur se serrer à cette perspective. Elle achevait de coiffer Mary Pentecôte quand on frappa à la porte de devant.

— Qui cela peut-il être ? se demanda Tempérance à haute voix.

Il était trop tôt pour que cela fût déjà lord Caire.

Elle s'empressa d'aller ouvrir, Mary Pentecôte sur ses talons. Un valet en livrée se tenait sur le perron, un grand panier à la main.

— C'est pour vous, madame, dit-il en le lui tendant.

— Attendez ! cria Tempérance comme il rebroussait chemin. Qu'est-ce que c'est ?

Mais il était déjà loin. C'est à peine s'il se retourna pour lancer :

— Mon maître a dit que c'était pour porter ce soir.

Tempérance referma la porte et regagna la cuisine. Après avoir posé le panier sur la table, elle ôta la couverture qui le protégeait et découvrit une robe de soie turquoise brodée de petites fleurs jaunes, rouges et noires. Elle la contempla, médusée. En comparaison, la merveilleuse robe rouge de Nell ressemblait à un sac. Le panier contenait également des sous-vêtements en soie et des escarpins brodés. Niché dans la soie, il y avait aussi un écrin. Tempérance s'en saisit d'une main tremblante, mais n'osa pas l'ouvrir tout de suite. Pouvait-elle accepter un tel cadeau ? D'un autre côté, elle ne voulait pas faire honte à lord Caire en s'affichant à ses côtés dans un grand bal avec une toilette trop modeste.

C'est ce qui la décida.

Elle se tourna vers Mary Pentecôte, qui contemplait le contenu du panier avec de grands yeux.

— Va chercher Nell, s'il te plaît. Je dois m'habiller pour aller à un bal.

Ce soir-là, Lazare sentit un petit frisson d'excitation lui vriller la nuque au moment de pénétrer dans la salle de bal, Mme Dews à son bras. La jeune femme était tout simplement resplendissante dans la robe turquoise qu'il lui avait fait porter. Sa chevelure sombre était rassemblée en un élégant chignon dans lequel brillaient les épingles de topaze qu'il lui avait également fournies. Et ses seins

généreux qui saillaient de son décolleté étaient une vraie tentation. Elle était belle et désirable, ce que tous les hommes présents dans la salle ne manquèrent pas de remarquer, au grand dam de Lazare.

Il en était presque à se reprocher sa naïveté de l'avoir invitée dans un tel endroit.

— Prête ? lui murmura-t-il à l'oreille.

Il la vit déglutir avant de répondre :

— Oui.

Lazare entreprit une lente déambulation à travers la salle richement décorée. La cible de Mme Dews sir Henry — se trouvait près d'une fenêtre, mais il était plus poli de ne pas se précipiter à sa rencontre.

Tous les notables de Londres se trouvaient là, y compris, hélas, la mère de Lazare. La comtesse de Stanwicke était réputée pour donner des bals extravagants, et ce soir, elle s'était surpassée. Un peloton de valets en livrée orange et noir offraient des rafraîchissements aux invités. Des bouquets de fleurs avaient été disposés un peu partout, les plus fragiles se flétrissant déjà en raison de la chaleur qui régnait dans la salle. La fragrance des roses et des lis se mêlait à l'odeur de cire des chandelles qui se consumaient sur les lustres et au parfum des invités pour former une senteur capiteuse qui donnait la migraine à certains.

— J'ai fermement l'intention de vous rendre cette robe dès demain, assura Tempérance, reprenant la discussion qui avait commencé dans la voiture.

— Et moi, je vous répète que je la brûlerai si vous faites cela, répliqua Lazare en fusillant du regard un gentleman qui lorgnait ouvertement sur le décolleté de la jeune femme.

Aucun de ces messieurs ne l'aurait remarquée dans ses toilettes habituelles. Il fallait qu'il soit idiot pour l'exposer en pleine lumière au milieu de cette meute de loups.

— Vous êtes impossible, siffla Tempérance tout en souriant à une dame qui les croisait.

— Possible, mais il n'empêche que je vous ai ouvert la porte du bal le plus huppé de la saison.

Elle garda le silence le temps qu'ils contournent un groupe de ladies d'un âge respectable, qui avaient un peu trop forcé sur le maquillage.

Puis elle murmura :

— C'est vrai, et je vous en remercie.

Lazare lui coula un regard de biais. Ses pommettes étaient légèrement rosées, et ce n'était pas dû à un quelconque fard.

— Ne me remerciez pas. Je ne fais qu'honorer notre contrat.

— Vous êtes allé bien au-delà. Rien ne vous obligeait à m'habiller de la tête aux pieds. Je ne vois donc pas pourquoi je ne devrais pas vous en être reconnaissante.

— Parce que je vous ai introduite dans la cage aux fauves.

Il sentit, plus qu'il ne vit, son regard étonné.

— À vous entendre, un bal serait une expérience dangereuse !

Lazare s'esclaffa.

— À leur manière, ces gens sont aussi dangereux que ceux qui hantent les rues de Saint-Giles.

Tempérance lui adressa un regard sceptique.

— Vous voyez le «gentleman» là-bas ? reprit-il en indiquant discrètement ce dernier du menton. Il a tué deux hommes en duel au cours de l'année écoulée. Le général près de lui, qui arbore toutes ses décorations, a perdu la plupart de ses hommes dans une charge vaine et stupide. Et l'on raconte que notre hôtesse a un jour battu si violemment une domestique qu'elle a dû déboursier près d'un millier de livres pour étouffer l'affaire.

Après cette tirade, Lazare s'attendait que Mme Dews se montrât choquée, mais elle parut simplement un peu triste.

— Vous êtes en train de m'expliquer que l'argent et les privilèges ne vont pas forcément de pair avec le bon sens et la vertu. Mais je le savais déjà.

Lazare se sentit tout à coup très confus.

— Pardonnez-moi de vous avoir ennuyée.

— Vous savez bien que vous ne m'ennuyez jamais, milord. Je souhaite simplement souligner que si l'argent ne peut pas acheter le bon sens, il permet au moins de se nourrir et de se vêtir décentement.

— Autrement dit, vous pensez que ces hommes et ces femmes qui nous entourent sont plus heureux que ceux de Saint-Giles ?

Elle haussa les épaules.

— Ils devraient l'être, en tout cas. Avoir faim ou froid est une épreuve terrible que je ne souhaite à personne.

— Et pourtant, je ne suis pas sûr qu'il se trouve beaucoup de gens, ici, qui soient plus heureux que certains clochards.

Elle le regarda d'un air incrédule.

— C'est vrai, assura-t-il avec un sourire. Je pense qu'un homme peut trouver le bonheur — ou pas — qu'il ait ou non le ventre vide.

Elle hésita avant de lui rendre son sourire. Enfin !

— Je ne suis pas certaine d'arriver un jour à comprendre les gens de votre milieu.

— Cela vaut mieux, répliqua-t-il d'un ton badin.

— Vous, par exemple, murmura-t-elle. Je doute que vous ayez encore besoin de moi pour explorer Saint-Giles. Pourtant, vous continuez à requérir mes services. Pourquoi ?

Il regardait droit devant lui, cherchant à repérer les hommes qui la reluquaient un peu trop.

— À votre avis ?

— Je ne sais pas.

— Vraiment ?

Elle hésita de nouveau, et bien qu'il ne la regardât pas, Lazare avait conscience du moindre de ses mouvements — son doigt qui suivait le bord de son décolleté, par exemple.

Il se pencha vers elle et répéta à mi-voix :

— Vraiment ?

Elle prit une brève inspiration, puis :

— Chez Mme Whiteside, vous m'avez fait regarder...

— Oui ?

Ils se trouvaient dans une salle bondée où l'atmosphère était presque suffocante. Et cependant, Lazare avait l'impression d'être coupé des autres, comme s'ils étaient retranchés dans une bulle de verre.

— Pourquoi vouliez-vous que je regarde cela ?

— Parce que vous m'attirez, répondit-il sans ambages. Et parce que vous avez un secret, que vous dissimulez avec l'énergie du désespoir. Un peu comme si vous teniez une vipère dans les bras et refusiez de la lâcher alors même qu'elle vous mord. J'ai envie de vous libérer de cette vipère. De faire mienne votre souffrance.

Il la sentit frissonner.

— Je n'ai aucun secret.

— Vous mentez mal, lui souffla-t-il à l'oreille.

— Je ne...

— Chut, la coupa-t-il, devinant, sans même avoir à se retourner, que sa mère les avait repérés et qu'elle se dirigeait vers eux.

Ils approchaient de sir Henry, en grande conversation avec deux autres messieurs. Lazare eut juste le temps d'introduire la jeune femme dans leur cercle et de s'excuser avant que lady Caire lui tapote le bras.

— Lazare !

Il lui fit face et inclina la tête.

— Madame.

— Je vois que tu t'affiches toujours avec cette femme.

— Je suis ravi de constater que votre mémoire est intacte. Tant de femmes commencent à la perdre lorsqu'elles avancent en âge.

Il y eut un silence glacial, et Lazare crut en avoir assez dit pour inciter sa mère à déguerpir. Tempérance, nota-t-il, discutait déjà avec sir Henry, qui n'avait d'yeux que pour son décolleté. Puis lady Caire laissa échapper un soupir tremblant.

— Que t'ai-je donc fait pour susciter une telle animosité ?

Il parut sincèrement étonné.

— Mais, rien du tout.

— Alors pourquoi cette hostilité permanente ? Pourquoi t'obstines-tu...

Il s'avança d'un pas vers elle, la dominant de toute sa hauteur.

— Ne posez pas de questions dont vous ne souhaitez pas vraiment connaître les réponses, madame.

Les yeux de lady Caire, si semblables aux siens, s'écarquillèrent.

— Lazare...

— Vous n'avez jamais rien fait, coupa-t-il. Et c'est précisément ce que je vous reproche. Quand mon père m'a abandonné chez une nourrice, vous n'avez pas protesté. Quand il m'a arraché à elle, cinq ans plus tard, et qu'il s'est mis à me fouetter parce que je pleurais la seule mère que j'aie jamais eue, vous n'avez pas davantage réagi. Et quand Annelise agonisait...

Il s'interrompit, et tourna les yeux vers Mme Dews. Sir Henry avait posé la main sur son bras et la jeune femme fronçait légèrement les sourcils.

Sa mère lui prit le bras.

— Comment peux-tu croire que la mort d'Annelise ne m'a pas bouleversée, moi aussi ? Lazare reporta son attention sur sa mère.

— Et quand Annelise agonisait de fièvre, reprit-il, et que mon satané père a refusé de faire venir un médecin parce que, prétendait-il, une fillette de cinq ans devait savoir se montrer forte, qu'avez-vous fait ?

Elle le fixa sans mot dire, et pour la première fois, Lazare remarqua les rides au coin de ses yeux.

— Je vais vous dire ce que vous avez fait, siffla-t-il. *Rien.*

Du coin de l'œil, il vit sir Henry entraîner Mme Dews à l'écart.

— Rien, répéta-t-il. Vous n'avez jamais rien fait, madame. Alors ne soyez pas surprise qu'en retour je ne ressente strictement rien pour vous.

Il repoussa la main de sa mère et pivota sur ses talons. Mais Mme Dews et sir Henry avaient disparu. Bon sang ! Il n'aurait jamais dû la laisser seule en compagnie de ce vieux barbon. Et surtout, il n'aurait pas dû se laisser distraire par sa mère.

Il commença à déambuler, tendant le cou et fouillant la salle de bal du regard. Mais il ne voyait que les visages stupides de la prétendue crème de la haute société.

Tempérance avait disparu.

Tempérance comprit vite qu'elle avait commis une regrettable erreur de jugement en laissant sir Henry l'entraîner dans un salon qui n'était pas éclairé. Cependant, elle gardait encore un petit espoir

qu'il s'intéressât réellement à l'orphelinat, auquel cas elle ne voulait surtout pas prendre le risque de l'insulter. D'un autre côté, s'il s'intéressait à autre chose qu'à l'orphelinat, elle se retrouverait en très mauvaise posture.

— Je comprends que vous recherchiez un peu de tranquillité, commença-t-elle prudemment en se réfugiant derrière un fauteuil, mais ne pourrions-nous pas trouver une pièce un peu plus éclairée ?

— On ne prend jamais trop de précautions, ma chère, répliqua sir Henry. Je déteste parler affaires quand les autres peuvent m'entendre.

Il referma la porte derrière lui, et ils se retrouvèrent plongés dans la pénombre. Tempérance inspira à fond pour calmer les battements de son cœur.

— Eh bien, pour commencer, sachez que notre orphelinat n'est tenu que par trois personnes. Moi-même, mon frère, M. Winter Makepeace, et Nell Jones, notre domestique.

— Ah oui ? fit sir Henry, dont la voix semblait toute proche.

Tempérance tenta de retrouver le chemin de la porte.

— Oui. Mais si nous disposions de fonds suffisants, nous pourrions engager davantage de personnel et secourir davantage d'enfants.

— Vous vous esquivez, petite souris, chantonna sir Henry d'une voix qui n'était pas pour rassurer Tempérance.

Elle finit par manifester son exaspération.

— Sir Henry, êtes-vous oui ou non intéressé par notre établissement ?

— Mais certainement, assura-t-il, et sa voix s'était encore rapprochée.

Tempérance voulut s'échapper par la droite, mais deux bras se refermèrent sur elle.

— L'orphelinat me fournira une excellente couverture pour vous voir en privé, murmura-t-il avant de plaquer ses lèvres sur les siennes.

Tristement, Tempérance fut encore plus déçue que scandalisée. Depuis le concert, elle n'avait cessé de rêver à tous les bienfaits que l'orphelinat pourrait tirer du patronage de sir Henry. Et voilà qu'elle devait se remettre en quête d'un nouveau bienfaiteur. Dégoûtée, elle le repoussa de toutes ses forces. Naturellement, il ne céda pas d'un pouce. Pis, il s'efforça d'introduire sa langue dans la bouche de Tempérance. Une perspective proprement révoltante.

Cela faisait près de neuf ans qu'elle disciplinait quotidiennement des mâles. Ils étaient certes nettement plus jeunes que sir Henry, mais le principe était plus ou moins le même.

Elle agrippa l'oreille gauche de son agresseur et la tordit. Sir Henry cria comme une fillette.

Au même instant, la porte s'ouvrit à la volée. Quelqu'un fit irruption dans la pièce, poussa Tempérance de côté et se jeta sur sir Henry. Elle entendit des bruits de coups de poing, des cris étouffés, puis plus rien.

Un instant plus tard, lord Caire lui prenait le bras sans douceur et l'entraînait dans le couloir.

La jeune femme voulut se libérer, mais il refusa de lâcher prise.

— Que diable fabriquez-vous dans l'obscurité avec ce crétin ? articula-t-il. Auriez-vous perdu tout bon sens ?

Elle se risqua à le regarder. À l'exception d'une ecchymose sur la joue, il était livide.

— Votre queue-de-cheval s'est défaite, murmura-t-elle.

Il s'immobilisa soudain, et la plaqua contre le mur du couloir.

— N'allez jamais nulle part avec un homme qui ne soit pas de votre famille.

Elle haussa les sourcils.

— Et vous alors ?

— Moi ? Je suis mille fois pire que sir Henry, répliqua-t-il, son visage tout près de celui de la jeune femme. Vous feriez mieux de vous enfuir tout de suite et de ne plus me revoir.

Il serrait les mâchoires, et son regard perçant achevait de le rendre inquiétant.

Pourtant, Tempérance se hissa sur la pointe des pieds et approcha délibérément ses lèvres des siennes. Il tressaillit, puis se tint parfaitement immobile.

— Tempérance...

— Chut, le coupa-t-elle.

Et elle l'embrassa.

C'était étrange. Un autre homme venait juste de l'embrasser sur la bouche, mais avec Caire, c'était différent. Ses lèvres, fermes et chaudes, restaient obstinément fermées. Tempérance s'agrippa à ses épaules, et se laissa aller contre lui.

— Ouvrez-les, murmura-t-elle.

Il rendit les armes et s'exécuta. Elle mêla sa langue à la sienne, l'aspira doucement, et sentit un délicieux frisson lui vriller l'échine. Tout à coup, elle n'avait plus qu'une envie : rester dans ce couloir mal éclairé, et embrasser Caire jusqu'à plus soif.

Mais des voix se rapprochaient. Caire rompit leur baiser, leva la tête, puis lui prit la main.

— Venez.

— Attendez !

Le contournant, elle récupéra le ruban de velours noir qui menaçait de tomber, et le noua serré autour de sa queue-de-cheval.

— Satisfaite ? s'enquit-il.

— Pour l'instant, répliqua-t-elle en glissant son bras sous le sien.

Ils regagnèrent la salle de bal.

— Me réinviteriez-vous à une réception ? lui demanda-t-elle, alors qu'ils déambulaient parmi les invités.

— Oui.

Il avait répondu cela sur le ton de l'évidence, comme si la question ne lui avait jamais traversé l'esprit.

— Et quand comptez-vous revenir à Saint-Giles ?

Cette fois, il ne répondit pas tout de suite.

— Je ne sais pas, lâcha-t-il finalement. Nous avons déjà été attaqués par deux fois. D'un côté, c'est encourageant, car cela signifie sans doute que je me rapproche de l'assassin de Marie. De l'autre, je ne veux pas vous faire courir de risques. J'ai besoin de réfléchir afin de décider de la façon dont je dois continuer mon enquête.

Tempérance baissa les yeux sur sa robe. Elle n'avait jamais porté de toilette si somptueuse, et était restée bouche bée devant son reflet dans le miroir de sa chambre. Si Caire s'ingéniait à se montrer cynique, ses actions étaient le plus souvent mûrement réfléchies, avait-elle remarqué.

Elle prit une brève inspiration avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Vous l'aimiez ?

Il s'immobilisa. Mais elle ne se sentit pas le courage de le regarder.

— Je n'ai jamais aimé personne, répliqua-t-il.

À ces mots, elle ne put s'empêcher de lever les yeux.

Il regardait droit devant lui.

— Personne ?

Il secoua la tête.

— Personne depuis la mort d'Annelise.

Tempérance sentit son cœur se serrer de compassion. Comment pouvait-on vivre sans amour ?

— Pourtant, voilà des semaines que vous traquez l'assassin de Marie. Elle devait bien représenter quelque chose pour vous.

— Peut-être me suis-je lancé dans cette traque parce que j'aurais dû l'aimer. Peut-être que je suis en quête d'un sentiment fantôme, et que je me dupe moi-même.

Tempérance eut envie de l'étreindre pour le réconforter. Mais ils étaient au milieu d'une foule, aussi se contenta-t-elle de lui presser le bras. Et tant pis si ce geste lui était douloureux : aucun homme ne pouvait survivre sans le contact des autres. Pas même lord Caire.

Ils reprirent quelques instants leur déambulation, avant de s'arrêter dans un coin de la salle. Tempérance repéra lady Hero, la sœur du duc de Wakefield, rayonnante dans une robe argent.

— Aimeriez-vous danser ? lui demanda soudain Caire.

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas danser.

Il lui jeta un regard de côté.

— Est-ce possible ?

— Les occasions de danser sont rares dans un orphelinat.

— Venez, fit-il en la guidant dans la foule.

— Où m'emmenez-vous ?

— Pas dans une pièce obscure, je vous rassure.

Ils gagnèrent le fond de la salle, où une porte-fenêtre avait été entrouverte pour laisser entrer un peu d'air frais. Lord Caire ouvrit l'un des battants, et ils se retrouvèrent sur un grand balcon qui courait le long de la façade arrière de la maison.

— Et maintenant, à nous deux, déclara-t-il en se postant au côté de Tempérance et en levant leurs mains jointes.

— Oh ! s'exclama-t-elle, comprenant son intention. Pas ici !

— Pourquoi pas ? Personne ne nous regarde.

C'était vrai. La fraîcheur de la nuit avait dissuadé d'autres invités de sortir. Tempérance se sentit soudain stupide de n'avoir jamais appris à danser, alors que n'importe qui dans la salle était capable de danser à en perdre le souffle.

Cependant, elle hésitait encore.

— Mais...

Caire lui sourit.

— Vous craignez que je ne découvre votre maladresse ?

En réponse, elle lui tira la langue.

— Attention, la mit-il en garde sans cesser de sourire. Je pourrais renoncer à cette leçon pour une autre plus à mon goût.

Et comme elle restait sans voix, ne sachant pas s'il plaisantait ou non, il ajouta d'une voix presque tendre :

— Allons. Ce n'est pas bien compliqué.

Tempérance détourna le regard, émue par sa gentillesse.

Patiemment, il entreprit de lui enseigner les pas du menuet, s'aidant de la musique qui parvenait jusqu'à eux par la porte-fenêtre restée ouverte. Tempérance observait soigneusement ses mouvements, s'efforçant de les imiter. Mais ce qui paraissait inné chez lui demeurait pour elle une gymnastique incompréhensible.

— Oh, je n'y arriverai jamais ! s'exclama-t-elle, au bout de quelques minutes.

— Ne dramatisez pas. Vous vous débrouillez très bien, au contraire.

— Mais je m'emmêle dans mes pas. Cela paraît pourtant si naturel chez vous.

— Mon «naturel», comme vous dites, n'est que le résultat d'heures passées à répéter encore et encore les pas dans ma jeunesse. Quand j'en ratais, mon maître à danser me flanquait un coup de canne sur le mollet. Croyez-moi, ça vous incite à ne plus faire d'erreurs.

— Ah... fit-elle, à court de réponse.

Le monde de Caire était si différent du sien. Pendant qu'elle apprenait à cuisiner ou à ravauder, il apprenait le menuet. Elle essaya de se le représenter, jeune garçon évoluant seul dans une grande salle de bal sous l'œil cruel de son professeur.

Cette image la fit frissonner.

Il fronça les sourcils.

— Vous avez froid. Retournons à l'intérieur.

Ils regagnèrent la salle de bal, qui leur parut encore plus bondée.

— Désirez-vous un verre de punch ? demanda Caire.

Tempérance hocha la tête. Il lui dénicha une chaise libre près d'un immense bouquet de fleurs, et elle s'assit pour l'attendre pendant qu'il faisait la queue au buffet des rafraîchissements. La chaleur était si étouffante qu'elle regretta de ne pas avoir d'éventail, comme certaines des dames assises non loin d'elle. Elle se reprocha aussitôt son attitude. Lord Caire lui avait déjà tellement donné. Peut-être avait-il raison, au fond : posséder tout ce dont on pouvait rêver ne suffisait pas à rendre heureux.

Du coin de l'œil, elle aperçut sir Henry qui se frayait un chemin à travers la foule. Dieu du Ciel ! Désireuse d'éviter une confrontation, Tempérance baissa les yeux et porta la main à son chignon, comme pour vérifier que ses épingles étaient bien en place.

— Vous avez perdu quelque chose ? demanda une voix féminine.

Tempérance sursauta, tourna la tête, et découvrit que lady Hero venait de s'asseoir à côté d'elle.

— Oh... Non, non, milady, balbutia-t-elle.

— Quelqu'un vous a dit qui je suis, observa lady Hero.

— En effet.

Lady Hero soupira.

— Il fallait s'y attendre, je suppose. Les gens me traitent différemment dès lors qu'ils connaissent mon identité.

Tempérance ne sut pas quoi répondre à cela, car c'était la pure vérité. La fille d'un duc avait forcément droit à un traitement différent.

— Je m'appelle Tempérance Dews, lâcha-t-elle.

Lady Hero lui sourit.

— Enchantée.

De près, Tempérance remarqua quelques taches de rousseur sur le nez de la jeune femme. Cependant, loin de l'enlaidir, elles soulignaient la luminosité de son teint.

Sir Henry choisit ce moment pour passer devant elles. Tempérance croisa son regard embarrassé, avant de détourner vivement les yeux.

Lady Hero avait suivi son regard.

— Cet homme est un crapaud.

— Je vous demande pardon ?

Tempérance doutait d'avoir bien entendu. La fille d'un duc traitait-elle les gentlemen de crapauds ?

Apparemment oui, car lady Hero répondit :

— Sir Henry Easton. Il a l'air charmant, je vous le concède, mais c'est bel et bien un crapaud. Il ne vous a pas ennuyée, j'espère.

— Non, répondit Tempérance, avant de rectifier en grimaçant : Enfin, si. Il a essayé de m'embrasser.

Lady Hero grimaça également.

— C'est dégoûtant.

— En effet. Et très décevant. Je croyais avoir réussi à l'intéresser à notre orphelinat, mais je m'étais trompée. J'ai bien peur de m'être montrée d'une incroyable naïveté.

— Oh, ne vous reprochez rien ! la rassura lady Hero. Les crapauds dans le genre de sir Henry sont connus pour savoir déjouer la méfiance des dames. Enfin, d'après ce qu'on m'a raconté. Je n'ai bien sûr jamais été l'objet d'attentions masculines inconvenantes. Fille de duc, etc., conclut-elle, un poil désappointée.

Tempérance ne put s'empêcher de sourire. Elle n'aurait jamais imaginé que discuter avec la fille d'un duc pouvait être aussi plaisant.

— Mais parlez-moi donc de cet orphelinat, enchaîna lady Hero. Je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un qui s'occupait d'un tel établissement.

Tempérance se sentit rougir de plaisir.

— Eh bien, notre établissement se trouve à Saint-Giles, expliqua-t-elle. Pour l'instant, nous avons la charge de vingt-huit enfants. Mais nous pourrions en héberger davantage si nous avons un bienfaiteur. C'est pourquoi je mettais tant d'espoir en sir Henry, avoua-t-elle dans un soupir.

Lady Hero secoua la tête, compatissante.

— Je suis navrée pour vous. Recueillez-vous des enfants des deux sexes ?

— Oui, mais ils couchent dans des dortoirs séparés, bien sûr. Nous les gardons jusqu'à l'âge de neuf ans, ensuite, ils partent en apprentissage.

— Vraiment ? fit lady Hero, qui semblait sincèrement intéressée. Mais alors comment... Oh, zut ! s'interrompit-elle en regardant par-dessus l'épaule de Tempérance.

Celle-ci se retourna et aperçut une matrone replète qui agitait les bras.

— C'est cousine Bathilda, expliqua lady Hero. Elle veut probablement que je l'accompagne au dîner. Si je fais mine de l'ignorer, elle va être furieuse.

— Dans ce cas, vous feriez mieux de la rejoindre.

— Hélas, acquiesça lady Hero en se levant. Ce fut un plaisir de vous rencontrer, mademoiselle Dews.

— Madame, précisa Tempérance. Je suis veuve.

— Madame Dews, alors, rectifia lady Hero. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir. Tempérance la regarda rejoindre «cousine Bathilda», puis lord Caire se matérialisa soudain près d'elle, un verre de punch à la main.

— Je vois qu'en mon absence vous avez goûté à une compagnie raffinée.

Tempérance lui sourit.

— Vous n'imaginerez pas combien elle est sympathique.

Il coula un regard en direction de lady Hero, avant de reporter son attention sur Tempérance.

— C'est vrai ? Tenez, buvez votre punch. Ensuite, nous irons profiter du dîner qui est servi à côté, avant que je ne vous raccompagne chez vous. Votre frère doit déjà s'impatienter.

Près de deux heures plus tard, ils regagnaient enfin la voiture. Tempérance se retenait de bâiller après l'exquise nourriture et les vins capiteux dont ils s'étaient régalez. Lord Caire l'aida à s'installer, donna au cocher le signal du départ, puis, s'étant assis à côté d'elle, il l'attira dans ses bras. Il jeta une couverture de fourrure sur leurs jambes, et la jeune femme s'assoupit à demi dès que la voiture commença de rouler.

Elle avait l'impression de vivre un rêve. Elle se sentait au chaud et en sécurité dans les bras de Caire, dont elle entendait le cœur battre dans la poitrine. Il venait d'un autre monde que le sien, mais son cœur battait comme celui de n'importe quel homme.

Et cette idée la réconfortait.

Quand elle se réveilla, la voiture s'était arrêtée et Caire lui secouait doucement l'épaule.

— Debout, la Belle au bois dormant !

Elle rouvrit les yeux et bâilla.

— Il fait jour ?

Lazare jeta un coup d'œil par la vitre de la portière.

— Pas encore, mais ça ne va plus tarder. J'ai comme l'impression que votre frère m'aurait écharpé si je vous avais ramenée après l'aube.

Cela acheva de la réveiller. Elle se redressa et vérifia sa coiffure.

— Oh, j'ai perdu une mule ! Elle voulut se pencher, mais il s'était déjà agenouillé pour fouiller sous la banquette.

— La voilà.

Et il se chargea lui-même de la lui enfiler. Tempérance le fixait, comme hypnotisée.

Il dut sentir son regard sur lui, car il leva la tête et ses pupilles se dilatèrent.

— Prête ? demanda-t-il simplement.

Elle acquiesça d'un signe de tête, incapable de parler.

Il l'aida à descendre de voiture et l'escorta jusqu'à la porte de l'orphelinat. L'aube naissante teintait déjà l'horizon de gris, mais les rues étaient encore désertes. Une fois sur le perron, elle se tourna vers lui et posa la main sur son torse.

— Caire... commença-t-elle.

Elle ne savait trop ce qu'elle allait dire, mais ça n'avait pas grande importance. Il se pencha vers elle, effleura ses lèvres des siennes.

— Bonne nuit, madame Dews.

Et il tourna les talons.

Tempérance le suivit du regard avant d'ouvrir la porte avec sa clé. Puis elle ôta ses mules et gagna la cuisine.

Quatre têtes masculines se tournèrent vers elle. Tempérance était médusée. Ses frères ne l'avaient quand même pas attendue toute la nuit ?

Mais quelque chose clochait. Car parmi les quatre têtes, elle reconnut celle de son beau-frère, William. Il avait les yeux rouges.

Tempérance s'adressa à Winter :

— Il est arrivé quelque chose à Silence ?

Winter avait les traits tirés.

— Elle a disparu depuis hier après-midi, répondit-il.

Il lui avait ordonné de délayer son corsage et de libérer ses cheveux. Elle s'était exécutée.

Et c'est donc les cheveux cascadant dans son dos qu'elle quitta la chambre de Mickey le Charmeur — laquelle se trouvait juste au-dessus de la «salle du trône». Dans le couloir, elle croisa une servante, la première domestique de sexe féminin qu'elle ait rencontrée. Celle-ci la regarda un instant fixement, puis se remit à lustrer le sol de marbre. Silence se demanda si c'était là son unique tâche : polir ce luxueux pavage centimètre après centimètre ? Auquel cas, elle n'enviait vraiment pas le sort de cette femme.

— Par ici, madame, fit une voix masculine.

Elle vit qu'Harry l'attendait en haut de l'escalier. Son regard était empreint de pitié.

Silence carra les épaules.

— Merci.

Le garde hésita.

— Vous désirez remettre de l'ordre dans votre tenue ?

Il s'obligeait à ne pas regarder la gorge de Silence, que sa robe délacée découvrait largement.

— Non, murmura-t-elle. Merci.

Mickey avait insisté sur ce point : elle devait sortir telle qu'elle était.

Harry la regarda un moment, l'air dérouté, puis la précéda dans l'escalier. Beaucoup de gens, dans la maison, étaient déjà debout, car le jour était levé, et ils affichaient diverses expressions en la croisant. Quelques-uns, comme Harry, la prenaient en pitié, mais la majorité la regardaient avec mépris.

Après avoir traversé le hall, Harry lui ouvrit la porte.

— Si vous avez besoin de quelque chose, hésitez pas à me le demander, murmura-t-il tandis qu'elle franchissait le seuil.

— Merci, répondit-elle poliment, mais j'ai obtenu ce que j'étais venue chercher.

Et elle s'éloigna sous le soleil qui brillait déjà dans le ciel.

Mickey lui avait donné des instructions très précises, aussi s'efforça-t-elle de les suivre à la lettre. Elle remonta la rue en se tenant bien au milieu, les cheveux flottant au vent, le regard fixé droit devant elle, ignorant les insultes que lui lançaient les catins qui rentraient chez elle après leur nuit de travail.

Elle s'était isolée mentalement du reste du monde, et n'entendit rien, ne ressentit rien, ne vit rien. Jusqu'à ce qu'elle se retrouve face à Tempérance, qui pleurait.

Alors, elle sursauta et s'aperçut qu'elle aussi pleurait.

Mais elle était parvenue au bout de la rue, et c'était l'essentiel. Elle avait obéi aveuglément à Mickey, de bout en bout, à présent, c'était à lui d'honorer sa part du marché.

Sauf que sa vie ne serait plus jamais la même.

Meg soupira. «Ce n'est pas de l'amour, Majesté.» Le roi, qui tendait quelques miettes de gâteau à l'oiseau bleu, suspendit son geste. «Alors, qu'est-ce que c'est ?»

«De la crainte, répondit Meg. Vos courtisans vous craignent, Majesté.»

Le roi grogna dans sa barbe, l'air pensif «Reconduisez-la dans le donjon, ordonna-t-il à ses gardes, avant d'ajouter à l'adresse de Meg : Coiffe-toi avant de revenir me voir.» «Mais pour cela, j'aurais besoin d'une brosse et d'épingles à cheveux», objecta Meg.

Le roi hocha la tête avec impatience, et, une fois de plus, les gardes emmenèrent Meg...

Tempérance étreignit longuement sa sœur avant de lui relacer son corsage tandis que le fiacre qu'elle avait loué les ramenait à l'orphelinat. Silence restait muette, mais de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— As-tu besoin de voir un médecin ? lui demanda Tempérance.

— Non, tout va bien, murmura Silence.

C'était si peu vrai que Tempérance sentit ses propres larmes rejaillir. Elle les essuya d'un revers de main. Ce n'était pas le moment de succomber au chagrin : elle devait être forte pour deux.

— Que... que t'a-t-il fait ? souffla-t-elle.

— Rien du tout, répondit Silence d'une voix sans timbre. Il ne m'a même pas touchée.

Tempérance se retint de protester. De toute évidence, Mickey le Charmeur avait fait *quelque chose* à Silence, mais, manifestement, celle-ci était incapable d'en parler. Durant les minutes qui suivirent, elle lissa du plat de la main les cheveux de sa sœur, avant d'en faire une tresse qu'elle enroula et fixa avec quelques-unes de ses propres épingles.

Silence se laissait faire comme un enfant.

— Pourquoi as-tu été voir cet homme ? voulut savoir Tempérance.

Sa sœur eut un pauvre petit soupir.

— Je devais sauver William.

— Mais pourquoi n'es-tu pas d'abord venue me prévenir ? Nous aurions pu en discuter, et trouver un autre moyen d'aider William.

— Tu étais si occupée. Entre l'orphelinat, les enfants, lord Caire et ta recherche d'un nouveau bienfaiteur.

Sa réponse fit l'effet à Tempérance d'un coup de poignard. Comment avait-elle pu se laisser submerger par tant d'activités au point que sa propre sœur n'avait pas songé à l'appeler au secours ?

— De toute façon, ça n'aurait rien changé, murmura Silence. C'était à moi seule d'aller trouver Mickey et de passer un marché avec lui. Et ça a réussi, tu sais.

— Qu'est-ce qui a réussi ?

— Mon marché avec Mickey. Il va restituer la cargaison.

Tempérance ferma les yeux. Elle espérait de tout cœur que Mickey tiendrait parole. Mais même si, par miracle, il honorait sa promesse, il n'en demeurerait pas moins que l'irréremédiable avait été commis.

La réputation de sa sœur cadette était ruinée à jamais.

Lazare était levé depuis peu, cet après-midi-là, quand il entendit des bruits de voix dans le couloir. Il était assis à son bureau, en pantalon et peignoir, et travaillait sur une traduction quand la porte s'ouvrit à la volée.

Tempérance fit irruption dans la chambre, suivie de Small.

Lazare vit tout de suite que la jeune femme avait pleuré.

— Laisse-nous, ordonna-t-il à son valet de chambre.

Ce dernier s'inclina et s'esquiva, refermant la porte derrière lui.

— Que s'est-il passé ? demanda Lazare en se levant lentement de son siège.

Tempérance lui adressa un regard désespéré.

— Silence... Oh, mon Dieu, Lazare ! Ma sœur...

Il nota, sans s'y arrêter, que c'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom.

— Racontez-moi.

Elle ferma les yeux, comme pour se donner du courage avant sa tirade.

— Elle a voulu aider son mari, et elle s'est rendue chez le gremlin qui contrôle les docks, un dénommé Mickey O'Connor. Lazare avait vaguement entendu parler de ce gremlin flamboyant au cours de ses recherches à Saint-Giles. L'homme était réputé dangereux.

— Et ?

Une larme solitaire roula sur la joue de la jeune femme.

— Il a accepté de rendre la cargaison... à une certaine condition.

À l'aune de son expérience de la vie et des hommes, Lazare avait déjà deviné quelle était cette condition. Il demanda tout de même :

— Laquelle ?

Elle rouvrit les yeux.

— Il lui a demandé de passer la nuit avec lui.

Lazare exhala lentement. Il n'avait jamais rencontré cette Silence, ne savait rien d'elle et n'avait a priori aucune raison de se soucier d'elle. Sauf qu'elle était la sœur de Tempérance.

Ce qui changeait tout.

C'était d'ailleurs très étrange, cette empathie qu'il ressentait soudain pour une inconnue.

Il ouvrit les bras.

— Venez ici.

La jeune femme se blottit contre lui et il la serra très fort, ressentant une douleur exquise à ce contact.

— Je suis désolé, murmura-t-il. Vraiment désolé.

Elle laissa échapper un sanglot.

— Quand je suis rentrée à la maison, ce matin, William était là, avec mes frères. Silence avait disparu depuis la fin de l'après-midi. Il la soupçonnait de s'être rendue chez O'Connor, mais c'était trop dangereux de s'aventurer dans le territoire de ce brigand en pleine nuit.

Lazare se fit la réflexion que s'il s'était agi de Tempérance, si c'était elle qui s'était jetée dans la gueule du loup, il serait allé la récupérer sans se poser de questions. Et quel qu'en soit le prix.

— Nous avons attendu qu'il fasse complètement jour, et j'ai loué un fiacre. Au moment où le cocher s'engageait dans la rue où se trouve la maison d'O'Connor, j'ai vu Silence en sortir.

Lazare caressa les cheveux de Tempérance. Elle avait changé de robe, mais elle avait gardé les épingles de topaze qu'il lui avait offertes pour le bal.

— Elle avait les cheveux défaits, et son corsage était délacé, continua-t-elle. Il l'avait obligée à sortir ainsi, comme si elle était une catin. Lorsqu'elle m'a vue, elle s'est mise à pleurer.

Il ferma les yeux, et répéta :

— Je suis désolé.

— Elle assure qu'il ne s'est rien passé entre eux, qu'O'Connor l'a juste gardée dans sa chambre toute la nuit, sans la toucher. Oh, Caire ! Ses protestations étaient si pathétiques que je n'ai pas osé insister pour connaître la vérité. Tout ce que je pouvais faire, c'était la serrer dans mes bras.

Elle s'écarta pour le regarder dans les yeux.

— Mais le pire, c'est quand nous sommes rentrées à la maison. William nous attendait...

— Il n'était pas dans le fiacre ? s'étonna Lazare.

— Non. Il craignait, si on le voyait à proximité de chez O'Connor, d'accréditer la rumeur selon laquelle il était en cheville avec lui.

Lazare s'abstint de tout commentaire, mais ce Hollingbrook lui apparaissait stupide.

— À notre arrivée, il a jeté un seul regard à Silence, et a détourné les yeux. Oh, Caire ! J'en avais le cœur brisé.

Il pencha la tête jusqu'à ce que leurs lèvres s'effleurent.

— Je suis désolé.

La jeune femme accepta son baiser. Ses lèvres avaient le goût des larmes.

— Caire... soupira-t-elle.

— Hmm ?

— Je me sens si lasse.

Lazare devina qu'elle n'avait pas dormi depuis qu'il l'avait raccompagnée chez elle, un peu avant l'aube.

— Alors allongez-vous un moment avec moi, lui proposa-t-il.

Il la souleva dans ses bras comme une enfant, et la déposa sur son lit qui n'était pas encore fait. Puis il s'étendit près d'elle et l'attira contre lui.

Elle soupira de nouveau.

— C'est drôle, murmura-t-elle.

— Quoi ?

— Après le départ de Silence et de William, mes frères se sont disputés. Asa a quitté la maison furieux. Mais quelques minutes plus tard, nous avons reçu un mot de William.

— Et que disait-il ? souffla-t-il en commençant d'ôter les épingles qui retenaient la chevelure de Tempérance.

— Mickey O'Connor avait tenu parole. La cargaison a été restituée dans son entier.

Lazare contempla le baldaquin au-dessus de sa tête, méditant sur la perfidie et le sens de l'honneur chez un bandit, et sur le prix qu'une femme avait dû payer pour sauver l'homme qu'elle aimait. Il baissa les yeux, et s'aperçut que Tempérance s'était endormie. Ses cheveux étaient déployés sur son épaule, telle une couverture soyeuse, et ce spectacle lui procura un sentiment de pur contentement.

Il resserra le bras autour de la jeune femme avant de fermer les yeux.

Et il s'endormit à son tour.

Tempérance se réveilla avec l'intuition qu'une épreuve horrible la cueillerait dès qu'elle ouvrirait les yeux.

Aussi garda-t-elle les paupières soigneusement closes.

Il y avait un corps collé au sien, large, chaud, rassurant. Un souffle au rythme régulier brisait le silence. Elle n'était donc pas seule.

Et tout à coup, elle se souvint. Et le chagrin la frappa de plein fouet.

Elle ouvrit les yeux.

La nuit était tombée et la chambre était plongée dans l'obscurité.

Caire la tenait dans ses bras. Elle se tourna vers lui, consciente que les larmes menaçaient de nouveau de la submerger. Silence était la plus jeune de la famille, et la plus innocente. Sa déchéance était insupportable. C'était comme si la lumière avait soudain déserté le monde.

Caire soupira bruyamment, sa main glissa le long de la colonne vertébrale de Tempérance et s'immobilisa sur ses fesses. Il murmura son prénom.

Elle lui caressa le dos.

— Caire.

Leurs bouches se rencontrèrent. Et ce baiser la réconforta. Dans cette chambre plongée dans les ténèbres elle n'était plus Tempérance, et il n'était plus un aristocrate très au-dessus de sa condition. Ils n'étaient plus qu'un homme et une femme.

Et c'est en tant que femme qu'elle entrouvrit les lèvres.

Il laissa échapper un grondement satisfait et immisça sa langue dans la bouche de la jeune femme, lui imposant sa domination. Elle se soumit volontiers. Pour l'heure, elle n'avait aucune envie d'affronter le monde extérieur, celui qui commençait derrière la porte de cette chambre.

Elle voulait simplement s'abandonner au plaisir. Un plaisir qu'elle n'avait pas goûté depuis des années.

Un désir farouche l'envahit. Elle avait toujours été particulièrement vulnérable à l'appel de la chair, mais elle avait lutté jour après jour pour que personne ne s'aperçoive de sa faiblesse.

Aujourd'hui, elle était lasse de lutter.

Caire interrompit leur baiser.

— Enlève ça, dit-il en touchant sa robe.

L'obscurité ne facilitait pas les choses, mais il l'aida à dégrafer sa robe, puis, quand elle s'en fut débarrassée, il glissa les doigts sous les lacets de son corset et tira. Ils firent un petit bruit en s'arrachant. Enfin, il fit passer sa camisole par-dessus sa tête.

Et elle se retrouva nue.

— Enlève ça, murmura-t-elle en retour en agrippant son peignoir.

— Je suis désolé, mais je ne peux pas.

— Cela risque de te faire mal ?

— Mal, non. Pas avec toi. Disons que j'éprouverai un sentiment d'inconfort. Et uniquement si tu caresses ma peau nue.

— Et si toi, tu caresses ma peau nue ?

— Là, tu peux être certaine que je ne ressentirai rien de désagréable.

Quoique contrariée, Tempérance se pressa contre lui, frotta ses seins contre la soie de son peignoir. Puis, s'enhardissant, elle passa la jambe par-dessus la sienne et fit glisser son pied sur le bas de son mollet que le pantalon laissait à découvert. Il se raidit, mais elle persévéra : elle avait besoin de toucher sa peau.

Sans prévenir, il roula sur elle.

— Oui, dit-elle. Oui !

Mais il ne fit pas ce à quoi elle s'attendait — et qu'elle espérait. Lui capturant les mains, il les plaqua sur l'oreiller au-dessus de sa tête, et pesa de tout son poids sur elle, l'empêchant de bouger.

— J'en ai envie, haleta-t-elle. Tout de suite.

— Il n'y a pas de raison de se presser, chuchota-t-il.

— Oh que si !

Il s'esclaffa, avant de déposer une traînée de baisers sur son cou et sa gorge.

Tempérance était déroutée. N'obéissait-il pas aux mêmes besoins que les autres hommes ? Pourtant, sa virilité était bel et bien dressée elle la sentait palpiter contre son ventre à travers son pantalon. Elle voulut arquer le bassin, mais il pesa davantage sur elle, lui interdisant tout mouvement.

— Que fais-tu ? s'exclama-t-elle, au comble de la frustration.

— Eh bien, madame Dews, je croyais que tu avais été mariée ?

— Oui, et alors ? répliqua-t-elle sèchement.

Elle n'avait vraiment aucune envie de penser à son défunt mari.

— Et alors, je pensais que le processus t'était familier, murmura-t-il, juste avant de happer la pointe d'un de ses seins entre ses lèvres.

Tempérance crut que son cœur s'arrêtait de battre. Juste Ciel ! Cela faisait si longtemps qu'un homme ne l'avait pas touchée là... Une vague de sensations d'un érotisme brûlant déferla en elle.

Lazare releva un instant la tête.

— Je dois avouer que je suis moi-même novice en la matière.

— Quoi ? Que veux-tu dire ?

— Pour faire l'amour, précisa-t-il d'un ton extraordinairement neutre, avant de lui mordiller l'autre sein.

Un désir presque douloureux fouailla le ventre de Tempérance. Et cependant, il ne semblait toujours pas disposé à la satisfaire.

Au contraire ! Il bavardait !

— Je me suis laissé dire que c'était une merveilleuse expérience. Malheureusement, je n'ai pas encore pu le vérifier par moi-même. Car si j'ai couché avec de très nombreuses femmes, je n'ai jamais fait l'amour. Je t'imaginai donc plus expérimentée que moi.

Tempérance comprenait vaguement qu'elle aurait dû répondre quelque chose, mais cette conversation lui était insupportable. Pourquoi diable jouait-il ainsi avec elle alors qu'elle n'avait qu'une envie : sentir son sexe en elle ?

Comme s'il avait deviné ses pensées, il lui écarta doucement les cuisses pour se positionner entre elles.

— C'est mieux, comme ça ?

Ce n'était pas encore parfait, mais c'était incontestablement mieux. Elle sentait à présent le renflement rigide de son sexe à l'orée de sa féminité, l'étoffe rugueuse de son pantalon ajoutant une délicieuse abrasion à la pression exercée.

— Bien, fit Lazare. Et maintenant, si j'ajoute ceci ?

Il s'empara de nouveau d'un téton qu'il se mit à sucer.

Tempérance aurait voulu lui caresser le torse, le dos, les fesses, mais il lui emprisonnait toujours les mains, si bien qu'elle n'avait d'autre choix que d'attendre.

Et de se soumettre.

— Écarte les jambes, ordonna-t-il d'une voix rauque fort persuasive.

Elle s'exécuta.

— À présent, soulève-les un peu.

Elle obéit de nouveau, ce qui lui arracha un grognement de mâle satisfaction. Puis elle sentit sa main s'insinuer entre eux, et comprit qu'il déboutonnait son pantalon. La seconde d'après, son sexe jaillissait librement et venait se lover délicieusement entre les replis de celui de Tempérance. Mais déjà Lazare l'embrassait à pleine bouche.

Ce baiser, dans le noir complet, était d'un érotisme si torride qu'elle ne se rendit pas tout de suite compte que Lazare avait commencé à se frotter contre elle. Elle creusa spontanément les reins, se préparant à le recevoir en elle, et son baiser se fit plus ardent, presque brutal dans sa fougue.

Soudain il souleva le bassin, guida son sexe à l'entrée de son corps, puis, s'arrachant à ses lèvres, chuchota :

— Maintenant.

Et il la pénétra d'une seule poussée.

Tempérance accueillit avec un petit cri ravi cette intrusion là où, depuis des années, elle n'avait ressenti qu'une détestable impression de vide. Il reprit sa bouche et s'enfonça encore davantage en elle, jusqu'à ce que ses cuisses soient largement ouvertes et que ses hanches à lui appuient rudement contre les siennes.

Elle eut un moment de panique. Qui était cet homme ? Pourquoi se retrouvait-elle sous lui, s'abandonnant sans combattre à ses pires instincts ?

Mais il commença à se mouvoir en elle, et elle cessa tout simplement de penser. Il ondulait sur elle comme une vague venant lécher la plage, comme le vent soufflant sur la lande. Un mouvement impérieux, venu du fond des âges, et qui cependant apparaissait entièrement nouveau, et incroyablement pur. Parce que c'était lui, parce que c'était elle, et que c'était la première fois qu'ils le faisaient ensemble.

— Noue les jambes à mes hanches, souffla-t-il contre ses lèvres.

Elle s'exécuta. Ils étaient à présent si étroitement emboîtés qu'elle sentait une pression d'une insupportable volupté s'exercer sur son clitoris. Elle avait l'impression d'être au bord d'un gouffre, sur le point de basculer, voulait lui crier d'arrêter et en même temps d'aller plus vite. Comme s'il avait deviné son anxiété, ses coups de boutoir commencèrent à se succéder à un rythme accru.

Tempérance crut devenir folle de plaisir. Elle tournait la tête de droite et de gauche, pantelante, mais il la suivait, écrasant ses lèvres sous les siennes.

Puis ce fut comme si une digue se rompait. La jouissance l'envahit tout entière, la submergea, l'entraîna dans des profondeurs inconnues, lui arrachant un sanglot de bonheur.

La cadence des coups de reins de Lazare s'altéra un instant, puis il repartit de plus belle, s'enfonçant sauvagement en elle, encore et encore, jusqu'à l'explosion ultime qui lui arracha un râle magnifique.

Le corps secoué de spasmes, la respiration haletante, il s'immobilisa enfin. Et, baissant la tête, il gratifia Tempérance d'un baiser infiniment tendre.

Il lui lâcha les mains, mais elle était si épuisée qu'elle n'eut pas la force de baisser les bras.

— La rumeur était fondée, murmura-t-il. C'était extraordinaire.

Elle savait qu'elle aurait dû répondre quelque chose. Au lieu de quoi, elle sombra dans le sommeil.

Le lendemain matin, Lazare se réveilla pour la première fois de sa vie à côté d'une femme. Ses maîtresses habituelles étaient, par définition, des partenaires en affaires : elles vendaient un service qu'il achetait volontiers. C'était simple, efficace et parfaitement impersonnel. Tellement impersonnel que, parfois, il ignorait leur vrai nom, y compris lorsqu'il les connaissait depuis des années, comme Marie.

Marie, dont il cherchait l'assassin, et avec qui, cependant, il n'avait jamais dormi.

Ouvrant les yeux, il tourna la tête pour contempler Tempérance. Ses lèvres étaient encore gonflées de ses baisers, ses joues apparaissaient veloutées et sa peau dorée à la lumière naissante du soleil. Elle était presque trop belle pour être réelle. Seul le désordre de sa chevelure l'empêchait d'atteindre la perfection. Et c'était tant mieux. Lazare avait connu la perfection, mais cela ne l'intéressait plus, désormais. Ses sens étaient en quête d'une vraie femme.

Une mèche de cheveux soyeuse reposait sur l'un de ses seins. Il la repoussa doucement, s'émerveilla de découvrir sa peau si douce, caressa de l'index la petite pointe rose qui se dressa instantanément.

Tempérance tressaillit, ouvrit les yeux, et cligna plusieurs fois des paupières, comme si elle était surprise de se retrouver dans son lit.

Sa réaction pouvait se comprendre.

— Bonjour, murmura-t-il.

C'était atrocement banal, mais que dire d'autre ? Au lieu de répondre à son salut, elle repoussa les couvertures et bondit hors du lit telle une biche apeurée.

— Où est ma camisole ?

Lazare croisa les mains sous la nuque.

— Aucune idée.

Elle le fusilla du regard — ce qui ne l'empêcha pas de rester charmante vu qu'elle était nue.

— Tu devrais le savoir. C'est toi qui me l'as enlevée.

— Oui, mais à ce moment-là, j'avais... euh, autre chose en tête.

Et pas seulement à ce moment-là, d'ailleurs, songea-t-il, conscient que sa virilité était déjà au garde-à-vous.

D'autant que la jeune femme l'aguichait sans le savoir. Elle s'était en effet mise à quatre pattes, le derrière en l'air, pour chercher sa camisole sous un fauteuil. Le spectacle était alléchant, mais Lazare la soupçonnait de ne pas être d'humeur à la gaudriole.

Il ne se trompait pas. Elle se redressa et lui lança un regard noir avant d'enfiler sa camisole.

— Je dois rentrer. J'avais dit à Winter que je venais te voir, mais je n'avais pas prévu de rester toute la nuit ! Il doit s'inquiéter.

— Probablement, acquiesça-t-il d'une voix qui se voulait apaisante. Mais il fait à peine jour. Tu as sûrement le temps de prendre ton petit déjeuner, non ?

— Non. Je dois rentrer, répéta-t-elle. Je ne veux pas que mes frères pensent que nous sommes amants.

Lazare ouvrit la bouche, mais un sixième sens l'avertit de ne pas répliquer qu'ils étaient bel et bien amants.

— Je vais sonner une femme de chambre pour qu'elle t'aide à...

— C'est inutile. Je... Oh, non ! fit-elle, brandissant son corset en piteux état.

Lazare grimaça.

— Je vais envoyer quelqu'un t'en acheter un autre.

— Mais ça va prendre des heures !

Lazare soupira. Il n'avait jamais aimé se lever aux aurores, mais il était évident qu'il ne pourrait pas paresser au lit ce matin.

Il se leva à son tour, réprima un sourire satisfait comme le regard de la jeune femme s'arrêtait un instant sur la bosse qui déformait son peignoir. Les joues en feu, elle s'empessa de détourner la tête, et il tira le cordon pour appeler Small.

Un instant plus tard, il entrouvrit la porte, s'entretint à mots feutrés avec son valet de chambre. Quelques minutes plus tard, ce dernier revenait avec un corset appartenant à l'une des domestiques et Tempérance put achever de s'habiller.

Assis dans un fauteuil, Lazare la regarda boutonner sa cape jusqu'au col. Ainsi vêtue, avec ses cheveux dissimulés sous un bonnet strict, elle avait tout de la directrice d'orphelinat respectable.

— Attends, dit-il, alors qu'elle avait déjà la main sur la poignée de la porte.

Elle se retourna avec impatience, et sursauta en le trouvant juste derrière elle.

— J'ai l'intention de reprendre mon enquête dès ce soir.

Elle se mordit la lèvre.

— Bien sûr.

— Sois prête pour 20 heures.

— Mais...

Il s'empara de ses lèvres, en força le barrage pour y introduire la langue. Elle n'eut pas le temps de protester qu'il rompait leur baiser.

— Bonne journée, madame Dews.

Lazare la regarda s'éloigner, le dos droit, sans un regard en arrière. Peut-être avait-elle déjà décidé de ranger leur nuit dans les affaires classées.

Si c'était le cas, il la plaignait. Car, pour sa part, il avait fermement l'intention de recoucher avec elle.

Meg passa le reste de la journée à démêler ses longs cheveux blonds avec application. Tôt le lendemain matin, elle se fit une longue tresse qu'elle enroula sur son crâne à la manière d'une couronne. Elle venait tout juste d'enfoncer la dernière épingle quand les gardes vinrent la chercher pour l'emmener chez le roi.

Cette fois, la grande salle du trône était remplie de dames toutes plus ravissantes les unes que les autres. Le regard du roi, qui semblait fort isolé au milieu de cette marée féminine, se riva sur Meg dès son entrée. Et sans préambule, il lança à la cantonade :

«M'aimez-vous, mes chères concubines ?» «Oui !» répondirent les jolies dames avec un bel ensemble.

Qu'avait-elle fait ?

Tempérance regardait sans les voir les rues de Londres défiler derrière la vitre de la voiture de lord Caire. Elle avait succombé à la tentation de la chair, et couché — pour la deuxième fois de sa vie — avec un homme qui n'était pas son mari. Elle aurait dû en éprouver de la culpabilité et des remords, voire de l'affolement — du reste, elle ressentait effectivement tout cela. Cependant, une indubitable allégresse lui gonflait le cœur, qu'aucun doute ne parvenait à étouffer.

En d'autres termes, elle était heureuse d'avoir couché avec Caire.

Ce qui ne l'empêchait pas d'appréhender la réaction de son frère. À juste titre, car en descendant de voiture, elle découvrit qu'il l'attendait devant la porte.

Il la regarda approcher sans ciller, mais quand elle l'eut rejoint, il se contenta de lui dire :

— Rentre à l'intérieur.

Tempérance le suivit, intimidée. Elle s'attendait qu'il lui demande où elle avait passé la nuit, mais il l'entraîna sans un mot vers la cuisine. Nell préparait déjà le petit déjeuner avec l'aide de Mary Pentecôte. La servante roula des yeux à l'entrée de Tempérance, mais s'abstint de tout commentaire.

Comme son frère pivotait pour sortir, elle posa la main sur son bras.

— As-tu des nouvelles de Silence ?

Il secoua la tête.

— Rien depuis que William nous a fait savoir que la cargaison avait été restituée.

— Et Asa ?

— Pas de nouvelles non plus. Je crains qu'il n'ait de nouveau disparu.

Tempérance ressentit un grand désarroi. Leur famille semblait s'être disloquée en l'espace de quelques jours.

— Je dois regagner ma classe, annonça Winter.

Elle lui lâcha le bras. Il parut hésiter.

— Tu es sûre que tout va bien, petite sœur ? Je m'inquiète pour toi.

Tempérance hocha la tête, les yeux baissés. Que devait-il penser d'elle ?

Il lui caressa furtivement les cheveux, avant de s'éclipser.

— Vous nous avez manqué hier soir, madame, déclara Mary Pentecôte, qui touillait le porridge sur le feu.

Tempérance pensa un instant à détourner la conversation, puis y renonça.

— Je suis désolée. Je vous néglige tous. Je n'aurais pas dû partir aussi abruptement.

Mary lui adressa un regard indéchiffrable, trop grave pour une enfant de cet âge.

— Ce n'est pas grave, madame.

Tempérance grimaça.

— C'est juste que... reprit Mary Pentecôte. M. Makepeace nous a appris qu'une dame cherchait une apprentie. Il a pensé que ce serait une bonne place pour moi.

Tempérance sentit son cœur se serrer. Elle n'était pas encore prête à se séparer de Mary Pentecôte, mais elle ne pouvait pas non plus différer éternellement l'inévitable.

— Je vois, murmura-t-elle, la gorge nouée. Eh bien, c'est une bonne nouvelle, non ? J'en discuterai avec M. Makepeace afin de m'assurer que tu seras bien dans cette maison.

Les épaules de Mary Pentecôte se voûtèrent.

— Oui, madame.

Tempérance fut obligée de détourner la tête pour dissimuler les larmes qui lui embuaient les yeux. Le restant de sa journée fut consacré aux tâches habituelles : cuisine, ménage, soins aux enfants. Le soir venu, elle se sentait à la fois épuisée et fébrile à la perspective de revoir Caire. Pourtant, lorsqu'il frappa à la porte de la cuisine, elle n'était toujours pas préparée à l'affronter.

Elle ouvrit le battant. Il se tenait sur le seuil, vêtu de sa tenue habituelle : tricorne et grande cape noire. Mais à présent, elle savait ce que c'était que de le sentir en elle.

Elle plaqua sur ses traits une expression polie et s'efforça de paraître le plus détachée possible. Les lèvres de Caire se retroussèrent imperceptiblement, comme s'il devinait le conflit d'émotions qui l'agitait.

— Comment allez-vous, madame Dews ?

— Très bien, milord, répondit-elle, peut-être un peu trop sèchement.

La vérité, c'était qu'elle brûlait d'envie de le toucher, mais ne le pouvait pas.

Il souriait franchement, à présent, et elle eut l'envie de lui claquer la porte au nez — ou de l'attraper par le col, et de l'embrasser sans retenue.

Elle s'éclaircit la voix.

— Voulez-vous boire une tasse de thé avant que nous partions ?

— Non, merci, répliqua-t-il du même ton formel que le sien. Je suis pressé.

— Très bien.

Elle décrocha sa cape et la drapa sur ses épaules avant d'adresser un signe de tête à Nell, qui était restée à la table et feignait de ne pas écouter. Puis elle se dépêcha de rattraper Caire, qui s'éloignait déjà. Ils n'avaient pas fait dix pas qu'il la plaqua dans le renforcement d'une porte.

— Que...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase : il s'était emparé de ses lèvres et la gratifiait d'un baiser possessif. Après quoi, il releva lentement la tête, et déclara un ton satisfait :

— Voilà qui est mieux.

Ils se remirent en route, mais cette fois, à la différence de leurs précédentes expéditions dans Saint-Giles, Tempérance n'avait aucune idée de l'endroit où ils se rendaient. Caire avait pris la direction des opérations.

Sa voiture les attendait au débouché de Maiden Lane.

— Où allons-nous ? risqua Tempérance.

— Rendre visite à l'homme que nous avons vu chez Mme Whiteside.

Elle s'immobilisa.

— Tu n'as pas besoin de moi pour ça !

— J'ai besoin de toi pour tout, répliqua-t-il, avant de l'aider à monter en voiture.

Eh bien, apparemment, elle n'avait pas le choix. C'est du moins ce dont elle tenta de se persuader tandis qu'elle s'installait sur les coussins. Mais la vérité n'était-elle pas qu'elle était heureuse d'être avec lui quel qu'en soit le prétexte ?

L'attelage s'ébranla et, consciente que Caire l'observait, elle s'abîma dans la contemplation de ses mains croisées sur ses jupes.

— Ça va ? demanda-t-il doucement au bout d'un moment.

— Très bien.

— Je voulais dire, après ce qui s'est passé cette nuit entre nous ?

Tempérance se sentit rougir. Il n'allait quand même pas évoquer le sujet trop crûment ?

— Ça va, merci.

— As-tu des nouvelles de ta sœur ?

— Non, aucune, répondit Tempérance, une boule dans la gorge.

— Ah.

Elle risqua un regard vers lui. Avait-il l'intention de répéter l'expérience de la veille ou n'était-ce pour lui qu'une affaire d'un soir qu'il valait mieux oublier ? Malheureusement, son expression demeurait indéchiffrable.

La voiture s'arrêta abruptement.

— Où... ? Tempérance n'eut pas le temps de terminer sa phrase : la portière s'ouvrait déjà, et un homme à perruque grise et lunettes en demi-lunes grimpa à l'intérieur.

— Madame Dews, peut-être vous souvenez-vous de mon ami, M. Saint-John ? demanda Caire.

— Oui, bien sûr, répondit Tempérance, quelque peu déroutée.

M. Saint-John inclina poliment la tête.

— Bonsoir, madame Dews.

— Saint-John a eu la gentillesse de consentir à nous accompagner dans notre expédition de ce soir, expliqua Caire.

Saint-John ricana, et Tempérance se demanda si son «consentement» ne lui avait pas été arraché de force.

Elle trouvait assez improbable que les deux hommes soient amis. Caire était si désinvolte — avec cependant quelque chose de dangereux — alors que Saint-John paraissait si grave et si posé.

— Puis-je vous demander comment vous êtes devenus amis ?

Ce fut Caire qui répondit :

— Nous nous sommes connus à Oxford. Pendant que je passais mon temps à m'enivrer de mauvais vin, il transpirait sur des traductions de grec ancien et discutait politique avec d'autres étudiants ennuyeux à mourir.

Saint-John ricana de nouveau, mais Caire poursuivit, imperturbable :

— Un soir, je suis tombé sur lui alors qu'une bande d'ivrognes s'efforçaient de le réduire en bouillie. Je crains d'avoir mal pris la chose.

Tempérance attendit la suite, mais les deux hommes se contentèrent de la regarder comme si l'histoire était terminée.

— Donc, vous vous êtes connus dans une rixe de taverne ?

Caire contempla le plafond d'un air songeur.

— Disons plutôt une bataille de rue.

— Ou une mêlée, suggéra Saint-John, avec un haussement d'épaules.

— Et vous êtes devenus amis ? Je n'en reviens pas !

— Je pense que c'est le coup que Saint-John a reçu sur la tête, expliqua Caire. Il en a gardé une certaine affection à mon égard.

Tempérance cligna des yeux.

— Et vous, vous n'avez pas été blessé ?

Saint-John ne pouvait laisser passer pareille présomption :

— Il a eu le nez cassé et les deux yeux au beurre noir, précisa-t-il avec une évidente satisfaction. Et sa lèvre était si enflée qu'il en a zézayé pendant près d'un mois.

— Quinze jours, rectifia Caire.

— Je dirais plutôt six semaines, répliqua Saint-John d'un ton très docte. Tu zézayais encore le 1^{er} mai quand...

— Quand nous sommes allés ramer sur la rivière en pleine nuit, ivres morts, avec une barque que nous avons volée à un professeur, compléta Caire.

— C'est ça, acquiesça Saint-John.

— Oh, fit Tempérance, médusée.

Caire sourit.

— Vous comprenez pourquoi j'ai pensé à faire appel à lui, sachant que nous aurions peut-être besoin d'aide.

— Oh oui ! acquiesça Tempérance d'une voix faible.

— J'ai passé les deux années suivantes à tenter de lui apprendre à boire davantage et à étudier moins, reprit Caire.

— Et moi, j'ai passé ces deux années à t'empêcher de succomber à tes démons, répliqua Saint-John, plus grave. Tu avais des idées suicidaires, à l'époque.

— Peut-être, murmura Caire.

L'attelage s'immobilisa de nouveau.

Caire regarda par la vitre de la portière.

— Nous sommes arrivés, annonça-t-il.

Après sa dernière agression dans Saint-Giles, Lazare s'était juré de ne plus faire courir de risques à Tempérance. En même temps, il avait besoin d'un prétexte pour continuer à la voir. Et son enquête, quoique dangereuse, lui fournissait une excuse toute trouvée.

C'est pourquoi il avait préféré s'adjoindre l'aide de Saint-John. Lequel pouvait d'ailleurs faire également office de duègne masculine, ce qui rendait la situation assez comique, mais permettait à Lazare d'assurer la sécurité de Tempérance et de la courtiser sans nuire à sa réputation.

Courtiser ? S'agissait-il vraiment de cela ? Après tout, pourquoi pas : c'était la première fois que Lazare poursuivait une femme de ses assiduités sans qu'il soit question d'argent entre eux. Cela rendait humble. Tempérance n'exigeait aucune contrepartie de sa part, mais s'il voulait la gagner, il ne devait faire usage que de son seul charme.

Malheureusement, il n'était pas certain que cela suffise.

— Qui allons-nous voir ? s'enquit Saint-John alors qu'ils descendaient de voiture.

Il avait beau avoir toujours aimé la compagnie des livres, Lazare savait, depuis leurs années à Oxford, que Saint-John était aussi un redoutable combattant quand les circonstances l'exigeaient.

— George Eppingham, lord Faulk, répondit-il en contemplant la demeure plutôt vétuste qui se dressait devant eux.

Ils étaient dans le quartier de Westminster, qui avait été autrefois très à la mode. Mais depuis quelque temps déjà, les riches préféraient s'installer plus à l'ouest.

— Il adore les femmes aux yeux bandés, précisa-t-il.

Lazare sentit que Saint-John lui lançait un coup d'œil, mais il l'ignora et frappa au battant.

— Comment l'as-tu trouvé ? demanda Saint-John avec raideur.

Lazare esquissa un sourire sans joie.

— C'est une maquerelle qui me l'a recommandé.

Cette fois, Saint-John coula un regard inquiet en direction de Tempérance, mais avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, la porte s'ouvrit sur une domestique à l'allure négligée.

— Nous souhaiterions voir votre maître, fit Lazare.

Elle leur fit signe d'entrer. La maison avait manifestement connu des jours meilleurs : le parquet était usé, et la poussière s'était accumulée dans les moindres recoins.

La femme de chambre les précéda dans un couloir jusqu'à une porte qu'elle ouvrit sans même se donner la peine de frapper. Vêtu d'un peignoir brun et d'un bonnet qui gardait au chaud son crâne rasé, Faulk était assis derrière un bureau. Il portait des mitaines pour écrire, ce qui n'était pas un luxe : le feu dans la cheminée était réduit à l'état de braises. En fait, toute la maison était glaciale.

— Qui était-ce, Sally ? demanda-t-il avant de lever les yeux.

Découvrant les visiteurs, il les toisa d'un regard froid, puis :

— Je n'ai pas d'argent à vous donner.

Lazare arqua un sourcil.

— Nous ne sommes pas des créanciers.

— Ah, dit Faulk sans manifester le moindre embarras. Dans ce cas que me voulez-vous ?

— Je souhaitais vous parler d'une... amie commune.

Faulk afficha une expression perplexe. Il était plus jeune que Lazare ne l'avait d'abord cru — pas plus de quarante ans. Il était assez bel homme, mais une existence difficile avait prématurément creusé ses traits. Dans un ou deux ans, il aurait perdu ce qui lui restait de séduction.

— Connaissez-vous Marie Hume ? reprit Lazare.

— Non, répondit Faulk sans ciller, mais sa main se crispa sur le bureau.

— Une belle femme, avec une petite tache de naissance au coin de l'œil droit. On l'a retrouvée morte à Saint-Giles il y a deux mois.

— Beaucoup de catins meurent à Saint-Giles, fit valoir Faulk.

— C'est vrai, concéda Lazare. Mais je n'avais pas précisé qu'il s'agissait d'une catin.

Faulk en resta coi.

Dans le silence qui suivit, Lazare prit Tempérance par le bras, et la fit s'asseoir à côté de lui sur un petit sofa, tandis que Saint-John demeurait près de la porte. Faulk accorda un bref regard à la jeune femme et à Saint-John, puis parut se désintéresser d'eux.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il à Lazare.

— Marie était une amie. Je cherche son assassin.

Faulk blêmit.

— Elle a été assassinée ?

Était-il possible qu'un homme puisse jouer la comédie au point de changer de couleur ? Lazare en doutait fortement.

— On l'a retrouvée ligotée à un lit, le ventre ouvert.

Faulk parut se ratatiner dans son fauteuil.

— Je l'ignorais.

— Vous la connaissiez ? le pressa Lazare.

Faulk hocha la tête.

— J'ai dû la voir une demi-douzaine de fois, ou peut-être un peu plus. Mais je n'étais pas son seul client régulier.

Lazare attendit sans mot dire. Faulk avait repris un peu de couleurs.

— Elle consentait à pratiquer... euh, certaines choses un peu inhabituelles.

Il adressa un regard entendu à Lazare, comme s'ils partageaient quelque secret inavouable, sauf que Lazare n'avait depuis longtemps plus honte de son «secret».

— Connaissez-vous les noms de certains de ses autres clients ? demanda-t-il, le visage de marbre.

— C'est possible.

Lazare le dévisagea un moment avant de lancer à Saint-John :

— Reconduis Mme Dews à la voiture.

Tempérance se raidit, mais elle suivit Saint-John hors de la pièce sans protester.

Dès que la porte se fut refermée derrière eux, Lazare, qui n'avait pas quitté Faulk des yeux, croisa les jambes.

— Et maintenant, dites-moi tout ce que vous savez.

— Est-ce bien raisonnable de le laisser seul avec cet homme ? chuchota Tempérance alors que Saint-John et elle sortaient de chez Faulk.

— Caire sait ce qu'il fait.

— Mais si lord Faulk appelait des domestiques en renfort ? Saint-John l'aida à monter en voiture avant de s'asseoir face à elle.

— Caire saura se débrouiller. Et de toute façon, je n'ai pas l'impression que Faulk ait d'autres domestiques que cette Sally.

Tempérance jeta un regard par la vitre de la portière, pas vraiment convaincue.

— Vous vous inquiétez pour Lazare, murmura Saint-John.

Elle lui jeta un regard surpris.

— C'est tout naturel.

Mais elle vit à son expression qu'il ne faisait pas allusion à une simple «inquiétude» de circonstance. Elle baissa les yeux, et répéta dans un murmure :

— C'est tout naturel.

— Je suis heureux de l'entendre. Cela fait une éternité que personne ne s'est inquiété pour lui.

— Excepté vous.

— Ce n'est pas la même chose, répliqua-t-il. J'ai ma propre famille.

Il cilla, puis ajouta à mi-voix :

— Ou du moins j'en avais une.

Son regard s'était soudain assombri. De toute évidence, quelque chose l'attristait, mais il n'avait pas l'intention d'en parler.

Après un silence, Tempérance murmura :

— Il n'est toujours pas ressorti.

Saint-John croisa les bras.

— Il ne va plus tarder.

— Vous la connaissiez ? risqua-t-elle. Marie ?

— Non. Il était — il est — très discret sur cet aspect de sa vie.

— Et il n'a jamais cherché à se marier ?

— Non. À ma connaissance, il ne s'est même jamais intéressé à une femme respectable. Enfin, jusqu'à maintenant.

Tempérance sentit le feu lui monter aux joues.

Saint-John se pencha légèrement.

— Vous savez, il peut paraître dur, cynique et même brutal parfois. Mais c'est quelqu'un de vulnérable. Ne lui faites pas de mal.

Tempérance sursauta.

— Ce n'est certes pas mon intention !

Il secoua la tête.

— Vous dites cela pour l'instant, parce que cela vous semble aller de soi. Mais gardez mon conseil à l'esprit. Son cœur saigne facilement.

La portière s'ouvrit sur ces entrefaites, et Caire grimpa à l'intérieur. Saint-John adressa à Tempérance un regard d'avertissement avant de s'adosser à la banquette.

— Tu as obtenu ce que tu souhaitais ? demanda-t-il à son ami.

Caire s'installa à côté de Saint-John et donna un coup de canne au plafond pour ordonner au cocher de se mettre en route.

— À peu près, répondit-il. Faulk connaissait au moins trois autres clients de Marie.

Saint-John eut une moue sceptique.

— Ce n'est pas très conséquent.

— Non, mais c'est mieux que rien.

L'attelage s'ébranla. Tempérance regardait par la vitre de la portière en méditant les propos de Saint-John. Elle ne comprenait pas. Comment un homme tel que Caire pouvait-il être vulnérable ? Elle risqua un coup d'œil dans sa direction, mais bien qu'il continuât à discuter avec Saint-John, il intercepta son regard. Le sien était si sensuel qu'elle s'empressa de détourner la tête. Doux Jésus, si un seul regard de Caire pouvait l'émouvoir autant, cela ne signifiait-il pas qu'elle était la plus vulnérable des deux ?

Peu de temps après, ils s'arrêtèrent devant le domicile de Saint-John.

— Bonne nuit, Caire, lança-t-il. Madame Dews, ajouta-t-il avec un signe de tête.

Tempérance répondit à son salut.

— Bonne nuit à toi et merci, répondit Caire.

Saint-John haussa les épaules.

— À ton service.

Dès que la portière se fut refermée, l'attelage repartit. Tempérance s'attendait plus ou moins que Caire vienne s'installer à côté d'elle, mais il semblait préférer continuer à la contempler de face. La jeune femme se tortilla sur son siège, vaguement mal à l'aise, puis demanda à brûle-pourpoint :

— Tu étais au courant qu'elle voyait d'autres hommes ?

La question était abrupte, elle en convenait, mais il ne parut pas s'en offusquer.

— Non.

— Pourtant, c'était ta maîtresse. Tu... tu devais espérer qu'elle t'était fidèle ?

— Oui.

— Et ? insista Tempérance d'une voix haut perchée, agacée qu'il ne manifeste pas davantage d'émotion.

— C'était ma maîtresse, mais je la payais. Il n'y avait rien de plus entre nous.

— Tu la voyais souvent ?

Cette fois, il parut s'impatienter.

— Deux fois par semaine. Tempérance était de plus en plus déroutée.

— Votre liaison a duré trois ans, vous avez donc fait l'amour des centaines de fois

— Nous ne faisons pas l'amour, lui rappela-t-il d'un ton sec.

— Peu importe. Tu ne l'aimais pas, tu me l'as dit un jour. Mais tu devais quand même éprouver quelque chose pour elle ?

Il demeura muet.

— Tu as pris de gros risques, et tu as failli te faire tuer deux fois en tentant de découvrir son assassin. C'est bien la preuve que tu ne la considérais pas comme une simple maîtresse.

— Et tu en conclus que je l'aimais ? dit-il sans élever la voix.

Tempérance sentit son sang s'échauffer, sans qu'elle puisse s'expliquer la raison de cette soudaine colère.

— Je pense que tu voulais l'aimer, que l'idée d'être amoureux te plaisait. Le problème, c'est que tu ne sais pas ce qu'est l'amour.

— Quelle perspicacité, madame Dews, commenta-t-il d'un ton horriblement railleur. Tu me connais depuis moins d'un mois, et tu as déjà exploré les tréfonds de mon âme.

La colère de Tempérance s'évanouit d'un coup.

— Lazare...

— Quoi ? Que veux-tu que je te dise ?

La jeune femme ferma les yeux.

— Je ne sais pas. N'importe quoi. Qu'elle était l'amour de ta vie. Je voudrais que tu m'expliques comment tu pouvais ignorer qu'elle avait des amants ou même un frère. Que tu manifestes une émotion, Caire.

— Peut-être n'y a-t-il rien à dire, murmura-t-il. Peut-être suis-je tout bonnement incapable d'aimer qui que ce soit.

Elle rouvrit les yeux et le regarda. Elle se sentait blessée et infiniment lasse.

— Je ne te crois pas. Tout le monde est capable d'aimer.

Il laissa échapper un rire dur.

— Tout le monde ? Quelle puérité ! Crois-tu que les catins soient amoureuses de leurs clients ? Les assassins de leurs victimes ? Franchement, tu crois que le type qui a violé ta sœur a agi par amour ?

Elle se jeta sur lui sans réfléchir et commença à le frapper aveuglément en criant :

— Tais-toi ! Tais-toi ! Tais-toi !

Il lui saisit les poignets.

— Je suis désolé. Je sais ce que tu aimerais m'entendre dire, mais je ne peux pas. Je ne peux que t'offrir *cela*.

Et, refermant les bras autour d'elle, il écrasa sa bouche sur la sienne.

Le roi se tourna vers Meg avec un regard de défi. Mais Meg dit simplement. «Ce n'est pas de l'amour.» «Peux-tu m'expliquer ce que c'est, alors ?» répliqua le roi. Meg parut réprimer un sourire. «Du désir, Majesté. Vos concubines éprouvent du désir pour vous.»

Le roi lâcha un juron sonore qui fit s'agiter l'oiseau bleu sur son perchoir. «Va-t'en, Meg. Et revêts une robe plus convenable la prochaine fois que tu te présenteras devant ton souverain.» Meg fit la révérence. «Pardonnez-moi, Majesté, mais je ne possède d'autres vêtements que ceux que je porte.» Le roi ordonna à ses gardes : «Occupez-vous de lui fournir une garde-robe décente.»

Et sur ces mots, Meg fut reconduite au donjon...

Tempérance voulut repousser Lazare. Dans sa frustration, elle avait envie de crier et de pleurer en même temps. Pourquoi était-il obstinément fermé à l'amour ? Pourquoi refusait-il de lui accorder ce dont elle avait besoin ?

Mais ses lèvres avaient le don de l'ensorceler. Elle cessa rapidement de se débattre pour se cramponner à lui et lui rendre son baiser.

Elle fit tomber son tricorne, enfouit les doigts dans ses cheveux, puis, lui tirant la tête en arrière, elle lui embrassa avec voracité les joues, le menton, le cou. Et tant pis si ces caresses sur sa peau lui occasionnaient une gêne : elle avait envie de le dévorer tout cru.

En réponse, il l'attrapa par la taille, l'assit sur ses genoux et lui retroussa ses jupes. Les yeux fermés, tout à ses baisers, Tempérance se demanda vaguement s'il croyait vraiment qu'il pouvait la posséder dans un espace aussi confiné.

C'est alors qu'elle sentit son érection contre sa cuisse. Elle ouvrit brutalement les yeux et se cabra, choquée. Mais il accrocha son regard et le soutint fermement tandis qu'il empoignait son membre et le frottait contre les replis de son sexe, puis le guidait à l'orée de sa féminité.

Il s'arrêta.

Et Tempérance se sentit devenir toute moite de désir.

— À toi l'honneur, murmura-t-il d'une voix rauque.

La jeune femme se demanda si elle ne rêvait pas. Au nom du Ciel, ils étaient dans une voiture en marche !

— Non, dit-il, comme s'il devinait son hésitation. Il est trop tard pour reculer. Prends-moi en toi.

— Mais...

Il fit remonter sa main, fouailla sa chair jusqu'à dénicher la petite crête source de volupté et se mit à la titiller doucement.

Tempérance laissa échapper un gémissement.

— Fais-moi l'amour, souffla-t-il d'une voix incroyablement sensuelle.

La jeune femme se cambra. Seigneur, elle ne devrait pas, mais c'était si bon...

— Tempérance...

Sans cesser ses caresses intimes, il approcha le pouce de sa main libre des lèvres de la jeune femme. Elle ouvrit la bouche et le suçait avec une lenteur étudiée.

— Tempérance... Ne me laisse pas agoniser.

Mais c'était comme si ses instincts les plus sauvages avaient été libérés. Un petit sourire machiavélique aux lèvres, elle commença à onduler doucement sur lui.

— Tempérance... gémit-il.

L'attelage roula sur un nid-de-poule, et dans le cahotement qui s'ensuivit, elle se retrouva à demi empalée sur son membre.

Elle se redressa aussitôt, ne laissant que le bout de son sexe enfoui en elle. Caire lâcha un juron, ce qui la fit rire. Lentement elle le prit en elle... puis le libéra complètement.

— Bon sang, Tempérance !

Il enrageait visiblement, mais elle n'en continua pas moins son voluptueux manège jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il reprenne l'initiative avec autorité. Lui empoignant les hanches à deux mains, il la souleva, puis la fit coulisser sur lui, plongeant son sexe en elle jusqu'à la garde.

Tempérance retint un cri d'extase. Dans cette position, il l'emplissait comme jamais, l'écartelait, et elle ne put s'empêcher de se frotter contre lui.

Mais il avait autre chose en tête. Lui donnant une claque sur les fesses, il ordonna :

— Chevauche-moi.

— Non, répliqua-t-elle, avec une petite moue boudeuse qui le fit enrager de plus belle.

— Chevauche-moi, bon sang !

— Non.

— S'il te plaît, Tempérance, chevauche-moi.

Elle baissa les yeux sur cet aristocrate qui la suppliait de lui donner du plaisir, et décida de lui accorder ce qu'il demandait. Prenant appui sur les genoux, elle commença un mouvement de va-et-vient, se redressant, puis s'emplant de nouveau sur lui, encore et encore, à un rythme de plus en plus rapide. Haletante, elle s'activait fougueusement sur lui, et chaque cahot de la voiture venait encore magnifier cette folle chevauchée qui les entraînait au galop vers un même sommet.

Caire la regardait faire, le visage en sueur. Elle aurait voulu lui dire — lui crier — à quel point il comptait pour elle. Mais c'est alors que la jouissance la balaya avec une violence inédite. Elle s'écroula sur lui, pantelante, à peine consciente qu'il lui avait agrippé les hanches pour la pilonner sans merci. Tournant la tête, elle le vit lever la face vers le plafond, les yeux grands ouverts, et dans une dernière convulsion, il libéra sa semence.

Ils demeurèrent un long moment soudés l'un à l'autre, tandis que l'attelage poursuivait tranquillement sa route dans les rues de Londres.

Ils avaient fait l'amour dans une voiture ! C'était si absurde que Lazare ne put réprimer un sourire. Cela faisait pourtant longtemps qu'il n'était plus un jeune garçon prêt à toutes les audaces. Mais, apparemment, Tempérance avait le don de l'exciter quelles que soient les circonstances. Comme elle redressait la tête et tentait de s'écarter, il la retint contre lui.

— Chut, fit-il.

— Nous n'allons pas tarder à arriver, objecta-t-elle.

Elle avait raison, cependant il répugnait à se séparer déjà d'elle. Il s'y résigna pourtant, soupira, et desserra son étreinte. Elle descendit de ses genoux, et faillit tomber quand l'attelage tourna à un coin de rue. Lazare la rattrapa, et elle se rassit vivement en face de lui.

Elle détourna la tête.

Ah ! La prude Mme Dews était de retour.

— Tu devrais te rhabiller, dit-elle en désignant son entrejambe sans la regarder, comme si sa vue l'offensait.

Lazare baissa les yeux. Il n'était certes pas au faîte de sa virilité.

— Tu as un mouchoir ? demanda-t-il.

Sans un mot, elle en sortit un de sa manche et le lui tendit. Lazare s'en servit pour s'essuyer, puis le lui rendit.

— Merci, murmura-t-il.

Elle le fixait, bouche bée, aussi horrifiée que s'il avait uriné devant elle.

Il aurait volontiers éclaté de rire si la situation n'avait été aussi pathétique. Pourquoi Tempérance se montrait-elle aussi provinciale quand il s'agissait des choses de la chair ? Son mari, de toute évidence, n'avait pas su faire son éducation — par prudence, ou par impuissance. Du reste, elle ne parlait jamais de lui, sinon pour jurer ses grands dieux qu'elle l'avait aimé. Lazare décida de satisfaire une bonne fois pour toutes sa curiosité. Il ouvrait la bouche pour l'interroger sur le défunt M. Dews lorsque la voiture s'immobilisa. Jetant un coup d'œil par la vitre, il constata qu'ils avaient atteint l'extrémité de Maiden Lane.

Déjà, la jeune femme se levait.

Il l'imita.

— Inutile de m'accompagner, dit-elle en hâte. Je peux rentrer seule.

Il sourit.

— Je n'en doute pas un seul instant, mais je vais quand même t'escorter jusqu'à ta porte.

Elle voulut protester, mais il sauta à bas de la voiture et lui prit le bras d'autorité pour l'aider à descendre. Ils remontèrent la rue côte à côte en silence. Le temps qu'ils arrivent à l'orphelinat, Lazare bouillait de rage, sans bien savoir pourquoi. Sa rage s'accrut quand il vit que Tempérance s'apprêtait à rentrer chez elle sans même lui souhaiter bonne nuit.

C'en fut trop. Il fit pivoter brusquement la jeune femme et, l'attirant contre lui, il s'empara de ses lèvres avec une possessivité presque sauvage. C'était plus fort que lui : il avait besoin de laisser parler la bête qui sommeillait quelque part au fond de sa chair. Il obéissait à un désir animal qu'il n'était pas capable d'identifier rationnellement, mais dont il était intimement convaincu qu'il lui était nécessaire de l'assouvir — et avec cette femme en particulier.

Peut-être éprouvait-elle un sentiment analogue, car lorsqu'il rompit son baiser, elle parut sur le point de dire quelque chose, avant de détourner finalement la tête.

— Tempérance... fit-il d'une voix presque implorante, sans savoir ce qu'il voulait plaider.

Elle lui tourna le dos pour ouvrir sa porte.

— Je... je ne peux pas. Bonne nuit.

Et elle referma le battant derrière elle.

Nom de Dieu ! Furieux, Lazare s'éloigna en flanquant des coups de pied sur le pavé. Ils ne pouvaient pas continuer ainsi, ou l'un des deux finirait par se briser, et il ne savait pas ce qui serait le pire : lui ou elle.

Le retour en voiture fut interminable. Quand il arriva enfin chez lui, il était minuit passé. Lazare confia son chapeau, sa canne et sa cape au majordome. Il se dirigeait déjà vers l'escalier quand le domestique s'éclaircit la voix.

— Milord, vous avez de la visite.

Lazare se retourna, le regard interrogateur.

— Lady Caire est dans la bibliothèque.

Il bifurqua vers la bibliothèque. Sa mère était assise sur un sofa, ses jupes en soie déployées autour d'elle, la tête affaissée sur l'épaule. Elle s'était assoupie en l'attendant.

Il s'approcha sur la pointe des pieds, hésitant à la réveiller. Depuis quand ne l'avait-il pas contemplée tranquillement ? Des années, sinon des dizaines d'années. Elle était belle — elle l'avait toujours été et le resterait jusqu'à son dernier souffle. Elle sentait l'orange. Son parfum. Elle le portait depuis toujours, et il rappela à Lazare des souvenirs d'enfance quand elle venait le voir dans la nursery, et l'embrassait avant de sortir.

Elle s'étira, et il recula vivement comme pris en faute.

— Lazare ? fit-elle en ouvrant les yeux. Je te demanderais bien d'où tu viens si je ne craignais d'entendre la réponse.

Il s'accouda au manteau de la cheminée.

— Que me vaut l'honneur de votre visite ?

Elle risqua un sourire.

— Une mère n'a-t-elle pas le droit de s'inviter chez son fils ?

— Il est tard, et je suis fatigué. Si vous êtes juste venue jouer, pardonnez-moi, mais je préfère gagner mon lit.

Il repartait déjà vers la porte, mais sa voix l'arrêta :

— Lazare, s'il te plaît.

Il se retourna. Elle ne souriait plus. Et ses lèvres tremblaient, à présent. Elle prit une profonde inspiration, comme pour se donner du courage.

— Aurais-tu du vin ?

Lazare la dévisagea un instant, puis soupira. Peut-être était-ce l'heure tardive, ou sa propre lassitude, quoi qu'il en soit il avait lui-même envie d'un verre mais pas de vin. Il se dirigea vers la table à liqueurs et remplit deux verres de brandy.

— Je crois que vous préférez le brandy, fit-il en lui apportant le sien.

Elle prit le verre à deux mains, étonnée.

— Comment le sais-tu ?

Il haussa les épaules.

— Je me souviens de vous avoir vue en boire un soir, dans le bureau de père.

Elle arqua les sourcils, mais ne dit rien, et pendant un moment ils se contentèrent de siroter leur brandy en silence.

Elle finit par s'éclaircir la voix, puis déclara d'un ton soigneusement neutre :

— Tu as invité cette femme au bal de lady Stanwicke.

— Elle s'appelle Tempérance Dews. Elle dirige un orphelinat à Saint-Giles.

— Un orphelinat ?

— Oui.

— Je vois.

Elle contemplait son verre, les lèvres pincées.

— Pourquoi êtes-vous venue, mère ? s'enquit Lazare.

Il s'attendait à un sarcasme qui ne vint pas. Elle demeura silencieuse un moment avant de lâcher :

— Je l'aimais, tu sais.

Il comprit aussitôt qu'elle parlait d'Annelise, disparue un quart de siècle plus tôt.

— J'ai fait trois fausses couches, ajouta-t-elle à voix basse. La première avant ta naissance, et les deux autres avant la naissance d'Annelise.

— Je l'ignorais. Elle hocha la tête.

— Naturellement. Tu n'étais qu'un enfant à l'époque, et nous n'étions pas une famille très soudée.

Lazare ne prit pas la peine de répondre à cela.

— Quand Annelise est née, enchaîna-t-elle, je tenais d'autant plus à elle que j'avais fait ces fausses couches. Ton père ne voyait pas l'intérêt d'avoir une fille, et c'était aussi bien.

Elle leva un instant les yeux de son verre avant de poursuivre :

— Il t'avait enlevé à moi tout bébé. Il considérait qu'en tant qu'héritier, tu étais à lui. Alors j'ai gardé Annelise pour moi. Sa nourrice vivait à la maison, j'allais donc la voir tous les jours. Et même plusieurs fois par jour.

Elle but une gorgée de brandy et ferma les yeux.

Lazare restait muet. Il n'avait pas gardé le souvenir de tous ces détails, mais il n'était qu'un enfant à l'époque, et ne s'intéressait qu'à ce qui concernait son propre petit monde.

— Quand elle... Quand Annelise est tombée malade, j'ai supplié ton père d'envoyer chercher un médecin. Il a refusé. Je sais que j'aurais dû passer outre, mais il était si autoritaire... Tu dois t'en

souvenir.

Oh oui, il s'en souvenait ! Son père n'avait pas seulement été autoritaire, mais aussi odieusement sévère et convaincu de son infaillibilité. Et si froid.

— Enfin, voilà, murmura sa mère. Je voulais que tu saches.

Elle le regarda comme si elle attendait une réaction, mais Lazare lui rendit son regard sans mot dire, car il n'était pas sûr d'être prêt — le serait-il jamais ? — à faire un pas dans sa direction.

Elle vida son verre, le posa sur le guéridon et se leva.

— Il est tard, dit-elle en le gratifiant d'un sourire. Je vais rentrer. Demain, j'ai un essayage, et un thé l'après-midi. J'ai besoin de repos si je veux paraître à mon avantage.

— Certainement.

— Bonne nuit, Lazare.

Elle gagna la porte, hésita un instant et lui jeta un regard par-dessus son épaule.

— Rappelle-toi, je t'en prie, que ce n'est pas parce que l'amour ne s'exprime pas qu'il n'existe pas.

Et elle quitta la pièce avant qu'il ait pu répondre.

Ça ne pouvait pas continuer ainsi.

Silence entendit son mari se lever et feignit de dormir. Ils faisaient toujours lit commun, mais ils auraient pu tout aussi bien habiter des maisons séparées. William s'allongeait tout au bord du lit, aussi rigide qu'un cadavre. Le premier soir, quand Silence avait tenté de se rapprocher de lui, elle l'avait senti se raidir encore davantage, si une telle chose était possible. Alors, elle avait roulé de son côté, le cœur lourd.

Et il lui avait fallu des heures pour s'endormir.

Entrouvrant les yeux, elle le vit se raser et s'habiller sans un regard pour elle, et elle sentit quelque chose mourir en elle. La cargaison du navire avait réapparu aussi soudainement qu'elle avait disparu. L'armateur était satisfait, William ne courait plus le risque d'être jeté en prison, et il avait même reçu sa paie.

Ils auraient dû être heureux.

Au lieu de quoi, le désespoir s'était abattu sur eux tel un brouillard insidieux.

William enfila ses chaussures et quitta la chambre en refermant la porte derrière lui. Silence attendit un moment avant de se lever à son tour et de s'habiller à la hâte. La veille, il était parti sans lui dire au revoir. Probablement aurait-il fait de même aujourd'hui, car lorsqu'elle ouvrit la porte, il avait déjà son chapeau sur sa tête et s'apprêtait à sortir.

— Je... je pensais te préparer ton petit déjeuner, murmura-t-elle.

Il secoua la tête, sans daigner la regarder.

— C'est inutile. J'ai du travail qui m'attend.

À 7 heures du matin ? Alors qu'il avait passé près de six mois en mer ?

— Il ne m'a pas touchée une seule fois, articula-t-elle. Je le jure sur la tombe de ma mère, il ne m'a pas touchée. Je le jure sur...

Elle fouilla la pièce du regard et courut s'emparer de la Bible que son père lui avait offerte lorsqu'elle était petite.

— Je jure, William, sur...

— Non, coupa-t-il, la rejoignant pour lui prendre la Bible des mains. Ne fais pas cela.

Silence le fixa d'un regard impuissant. Elle avait beau lui répéter que Mickey ne l'avait pas touchée, il s'obstinait à ne rien entendre.

— C'est la vérité, insista-t-elle d'une voix tremblante. Il m'a emmenée dans sa chambre et m'a dit que si je passais la nuit dans son lit, il rendrait la cargaison au matin. Il m'avait promis qu'il ne me

toucherait pas, et il a tenu parole, William ! Il a dormi dans un fauteuil.

Elle le supplia en silence de la croire, de la prendre dans ses bras, et de déclarer que tout cela n'avait été qu'un horrible malentendu. Il l'embrasserait, et elle retrouverait le William qu'elle aimait.

Mais il se détourna une fois de plus.

— Pourquoi refuses-tu de me croire ? cria-t-elle.

Il secoua la tête. Sa lassitude était plus effrayante que n'importe quelle colère.

— Mickey O'Connor est un vaurien connu pour n'avoir ni décence ni pitié, Silence. Je ne t'en veux pas. Mais j'aurais préféré que tu me laisses régler seul cette affaire.

Il se tourna vers elle. Elle découvrit, horrifiée, qu'il avait les yeux pleins de larmes.

— J'aurais préféré que tu n'aies pas là-bas, ajouta-t-il.

Il s'approcha de la porte et l'ouvrit.

— Il m'a demandé si tu m'aimais, lança Silence.

Il s'immobilisa.

— Je lui ai répondu que oui.

Il sortit sans répondre.

Silence contempla le battant, puis le décor qui l'entourait. Son chez elle qui lui paraissait autrefois si chaleureux lui apparaissait soudain affreusement morne. Quand elle avait assuré à Mickey O'Connor que son mari l'aimait vraiment, il avait souri et répondu :

«S'il vous aime, il vous croira.»

Quelle idiote elle avait été !

Quelle idiote.

Il ne s'était jamais donné la peine de se demander pourquoi il voulait démasquer l'assassin de Marie, songeait Lazare alors qu'il arpentait les rues, le lendemain soir. Saint-John avait parlé d'une obsession, tandis que Tempérance l'avait accusé de s'imaginer qu'il aimait Marie alors qu'il ignorait tout de l'amour. Mais peut-être s'était-il lancé dans cette quête pour une tout autre raison. Peut-être son existence était-elle si ennuyeuse que l'assassinat de sa maîtresse lui avait été un divertissement bienvenu.

Si c'était le cas, il était bien à plaindre.

Marie avait continué à voir d'autres hommes alors même qu'elle vivait à ses crochets. Il aurait dû s'en offusquer, être en colère, et cependant, sa seule réaction était de la curiosité : avait-elle besoin de davantage d'argent ? Ou était-ce que l'accouplement lui manquait ?

À mesure qu'il approchait de Saint-Giles, les rues étaient de plus en plus étroites et de plus en plus sales. Une rigole, au milieu de la chaussée, charriait des ordures dégageant une odeur pestilentielle.

Lazare avait déjà retrouvé l'un des trois hommes identifiés par Faulk. Un type mince, fuyant, qui n'avait pas croisé une seule fois son regard durant toute leur conversation. Lazare n'avait pu s'empêcher de penser qu'il avait besoin d'attacher les femmes parce que c'était un lâche. Une perspective plutôt répugnante. Était-il ainsi lui aussi ? Un lâche incapable d'affronter le regard d'une femme lorsqu'il la possédait ?

Sauf qu'il avait regardé Tempérance en lui faisant l'amour. Il n'avait pas eu besoin de liens ni de cagoule. La jeune femme lui procurait un sentiment de plaisante normalité.

C'est du reste pourquoi il se retrouva à prendre une fois de plus la direction de l'orphelinat.

La nuit était noire et inquiétante, et il serra les doigts sur sa canne.

Un peu plus loin devant lui, un groupe d'hommes émergèrent du coin de la rue. Lazare se fondit dans l'obscurité d'une ruelle adjacente pour les regarder approcher. Ils se disputaient une montre en or et une perruque — de toute évidence, ils venaient de détrousser un gentleman.

Il attendit que leurs voix se soient suffisamment éloignées, avant de poursuivre sa route.

Dix minutes plus tard, il atteignait la porte deservice de l'orphelinat. L'heure était tardive. Il hésita, tendit l'oreille. N'entendant aucun bruit à l'intérieur, il fit jaillir la lame cachée dans sa canne, et l'introduisit entre le battant et le chambranle. Après quelques manœuvres délicates, il réussit à soulever le loquet.

Une fois la porte ouverte, il entra et rabattit le loquet. Le feu achevait de se consumer dans la cuisine. Il n'était pas impossible que Tempérance soit déjà montée dans sa chambre. Il aurait pu se faufiler jusqu'à l'étage, mais comme il ignorait à quelle porte frapper, il risquait de réveiller toute la maisonnée. Par ailleurs, une théière semblait attendre sur la table. Peut-être la jeune femme redescendrait-elle boire une tasse avant de dormir.

Il passa dans le petit boudoir, ainsi qu'il l'avait fait le soir de leur rencontre. Le feu était éteint. Il alla chercher un brandon dans la cuisine pour le ranimer. Puis il s'assit dans le fauteuil et attendit tel un amoureux transi. L'image lui arracha un sourire. Mais, au fond, n'était-il pas un prétendant espérant follement que la dame de son cœur lui ferait l'honneur de sa présence ? Du reste, il ne s'agissait même pas de sexe. Il avait simplement envie d'être avec elle. De la voir. D'entendre sa voix.

Seigneur, il était pathétique !

Un bruit de pas le tira de ses pensées. Il se redressa sur son siège. L'instant d'après, la jeune femme poussait la porte.

Il lui sourit bêtement.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Que fais-tu ici ?

— Je suis venu te chercher. Je voudrais me rendre dans Saint-Giles, et j'ai besoin de toi.

Elle le regarda un instant sans rien dire, puis retourna dans la cuisine. Lazare l'y retrouva alors qu'elle drapait déjà sa cape sur ses épaules.

— Pourquoi as-tu besoin de moi ?

— Parce que j'ai l'intention de retourner chez Mère Poule.

— Mais nous y sommes déjà allés deux fois ! Qu'espères-tu apprendre d'autre ?

— J'ai rencontré l'un des anciens amants de Marie. Il m'a dit avoir fait sa connaissance chez Mère Poule.

Tempérance sursauta.

— Quoi ? Pourtant, Mère Poule nous a dit ne pas la connaître !

Lazare haussa les épaules.

— Peut-être est-ce le cas. J'ai du mal à croire que Marie, qui ne recherchait que des gentlemen, ait pu fréquenter son établissement. Ce n'était pas son style.

— C'est vraiment étrange, murmura Tempérance, qui gagna l'escalier pour appeler : Mary Pentecôte ?

Un bruit de pas se fit entendre à l'étage.

— Et puis, il y a Martha Swan, reprit Lazare.

Tempérance lui adressa un regard interrogateur.

— Je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi nous nous sommes fait attaquer en nous rendant chez elle, avoua Lazare.

— Pour nous empêcher de lui parler.

— Mais elle était déjà morte !

La jeune femme fronça les sourcils.

— Vous m'avez appelée, madame ? fit Mary Pentecôte, qui était apparue en haut de l'escalier en chemise de nuit.

— Oui, répondit Tempérance. Ferme le loquet derrière moi, et retourne te coucher.

La fillette hochait la tête, et la minute d'après, ils remontaient la ruelle.

Le vent agitait les pans de la cape de la jeune femme.

— Si ce n'était pas pour nous empêcher d'interroger Martha, pourquoi nous attaquer ? demanda-t-elle, reprenant leur conversation là où ils l'avaient interrompue.

— Peut-être que quelqu'un a entendu notre conversation avec Mère Poule, et a voulu nous dissuader de poursuivre notre enquête.

— Peut-être aussi ne s'agit-il que d'une simple coïncidence.

Ils poursuivirent leur chemin en silence. Lazare se demandait s'il avait eu raison d'emmener Tempérance avec lui. Car plus il y réfléchissait, plus il était convaincu que la solution de l'énigme — ou une partie de la solution — se trouvait chez Mère Poule.

D'un autre côté, la présence de Tempérance lui était indispensable pour gagner la confiance des clients de l'établissement.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient arrivés à destination. La taverne clandestine était bondée et enfumée. Lazare commençait à se frayer un chemin en direction de la porte qui menait aux quartiers privés de Mère Poule lorsque Tempérance lui agrippa le bras.

— Il y a quelque chose qui cloche, murmura-t-elle. L'endroit est trop tranquille.

Lazare se rendit compte qu'elle avait raison. Les clients étaient calmes — pas de querelles aux tables, pas d'ivrognes parlant trop fort — et semblaient serrés les uns contre les autres, tête baissée.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à la jeune femme.

Elle secoua la tête.

— Je n'en sais fichtre rien.

La serveuse habituelle surgit de derrière le rideau. Avant que celui-ci retombe, Lazare eut le temps de repérer au moins trois hommes dans le couloir. Pourquoi diable Mère Poule avait-elle triplé sa garde ?

Tempérance se dirigea vers la serveuse. Lazare la vit s'entretenir à voix basse avec elle, mais la serveuse se contentait de secouer la tête. Comme Tempérance posait la main sur son bras, la femme la repoussa et lâcha quelques mots. Tempérance écarquilla les yeux.

En une seconde Lazare fut près d'elle.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta-t-il.

— Pas ici.

Ils quittèrent l'établissement. Une fois dans la rue, Lazare prit Tempérance dans ses bras.

— Explique-moi.

— Mère Poule ne nous aurait pas reçus. Il y a eu un autre assassinat — une prostituée. On l'a trouvée attachée sur son lit, et le ventre...

Elle ne put terminer sa phrase.

— Chut, murmura Lazare, tous les sens en alerte. Je vais te ramener chez toi. La jeune femme se cramponna à lui.

— Ils croient tous que c'est l'œuvre du fantôme de Saint-Giles.

— Quoi ?

— Pour certains, c'est un vrai fantôme, pour d'autres, c'est un être humain, mais tous pensent que c'est lui le coupable. Ils s'imaginent qu'il agit par vengeance, ou qu'il veut punir ceux qui vivent dans le péché, ou encore qu'il aime tuer. Mais ça n'a pas de sens. Si c'était lui l'assassin, il ne t'aurait pas prêté main-forte lorsque nous avons été attaqués.

— En effet, marmonna Lazare. Ça n'a pas de sens.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient de retour à l'orphelinat. Tempérance ouvrit avec sa clé, et Lazare la suivit à l'intérieur. La jeune femme commença par ranimer le feu, puis mit de l'eau à chauffer pour le thé.

— La serveuse t'a-t-elle donné des indications qui laisseraient à penser que le fantôme est bien le meurtrier ?

— Non. Elle s'est contentée de me répéter ce que les autres disent.

— Hmm, fit Lazare, qui tambourinait des doigts sur la table. Je me demande si quelqu'un n'a pas intérêt à répandre cette rumeur.

— Qui ?

— Je n'en sais rien. Mais une chose est sûre : il n'est plus question que je t'emmène avec moi dans Saint-Giles tant que l'assassin continuera de sévir.

Elle hocha la tête, mais son regard semblait contredire cet assentiment muet. Se montrerait-elle docile, ou lui désobéirait-elle ? La question le rendait d'autant plus nerveux qu'elle était la preuve qu'il n'avait en réalité aucun contrôle sur cette femme. Elle ferait comme bon lui semblerait, quoi qu'il puisse dire ou penser.

La bouilloire se mit à chanter. Tempérance s'en empara, remplit la théière et gagna son boudoir. Lazare la suivit et s'occupa du feu tandis qu'elle s'asseyait sur le tabouret. Puis il reprit sa place dans le fauteuil. La jeune femme se servit une tasse de thé, ajouta du sucre et goûta le breuvage. Les yeux rivés sur elle, Lazare songea qu'il se verrait bien passer toutes ses soirées à la contempler pendant qu'elle sirotait son thé.

— Comment va ta sœur ? demanda-t-il. Elle s'est remise de son entrevue avec O'Connor ?

— Je n'ai pas de nouvelles, avoua Tempérance dans un soupir.

— Et les enfants ? Tout va bien de ce côté-là ?

— Oui. Sauf Mary Pentecôte, qui me suit comme mon ombre. À croire qu'elle craint de me voir disparaître si jamais elle me perd de vue un seul instant.

Lazare hocha la tête en silence. Il ne savait pas trop quoi répondre à cela. Sa maigre expérience de la famille — et des sentiments — lui était un handicap.

— Et toi ? reprit-elle. Ton épaule est guérie ?

— Elle est comme neuve.

Il y eut un nouveau silence. Puis elle demanda tout à trac :

— Selon toi, pourquoi Marie ne t'a-t-elle jamais parlé de son frère ?

Il haussa les épaules.

— Peut-être parce que je ne l'ai jamais interrogée sur sa famille. En fait, nous parlions très peu. Ce n'était pas nécessaire pour la relation que nous entretenions.

— Alors, quand tu la voyais, tu te contentais...

— De coucher avec elle, oui, coupa-t-il, cherchant dans son regard une trace de dégoût. Je ne voulais rien d'autre d'elle.

— Et de moi ? —

De toi, je veux beaucoup, beaucoup plus.

Le lendemain, Meg resta seule dans sa cellule, car personne ne vint la voir de toute la journée. Elle s'occupa en faisant le ménage, fit sa toilette, puis se brossa longuement les cheveux. Elle s'était presque résignée à se coucher quand on frappa à la porte.

Trois femmes de chambre et une coiffeuse entrèrent dans sa cellule. En un tournemain Meg se retrouva vêtue d'une magnifique robe bleue, de beaux escarpins, ses cheveux relevés en un chignon piqueté de perles.

«Que signifie tout cela ?» demanda-t-elle, médusée. La coiffeuse s'inclina et répondit : «Ce soir, vous dînez avec le roi.»

Tempérance dévisagea Caire. Il voulait «beaucoup plus» d'elle. Mais quoi exactement ? Elle lui aurait volontiers posé la question si elle n'avait redouté la réponse.

— Très bien, se contenta-t-elle de répondre en reposant sa tasse.

Il hocha la tête, le regard fixé sur les flammes qui dansaient dans l'âtre. Il semblait satisfait du pacte, quel qu'il soit, qu'ils venaient de conclure, mais Tempérance sentit une brûlure au creux de son ventre. Elle aussi voulait «plus».

— Tu ne m'as jamais parlé de ta famille.

— C'est faux, répliqua-t-il. Je t'ai parlé de ma sœur. Et de ma mère.

— Mais pas de ton père, insista Tempérance, qui éprouvait soudain le besoin de connaître tous ses secrets.

Peut-être parce que la présence d'un assassin rôdant alentour rendait l'idée de la mort soudain plus tangible. Quoi qu'il en soit, elle désirait connaître davantage cet homme qu'elle avait accueilli dans sa chair.

Caire se raidit, mais continua de contempler le feu.

— Mon père était un aristocrate. Il n'y a rien de plus à dire de lui.

Tempérance n'avait pas l'intention de se contenter de cette réponse.

— À quoi ressemblait-il ?

Il lui jeta un coup d'œil surpris.

— Il était... très grand.

— Plus grand que toi ?

— Oui. Enfin, non. Quand je suis rentré d'Oxford, je le dépassais en taille. Mais il semblait plus... imposant.

— Pourquoi ?

— Je ne souhaite pas en parler, lâcha-t-il abruptement.

— Mais puisque tu attends beaucoup de moi, ne suis-je pas, en retour, autorisée à attendre beaucoup de toi ?

Il eut un sourire en coin.

— Tu es dure en affaires, madame Dews. Que veux-tu savoir de moi ?

— Tout, répliqua-t-elle hardiment.

— Tu crois qu'il est possible de tout savoir de quelqu'un ?

— Probablement que non, concéda-t-elle en se levant pour s'approcher de lui. Nous demeurons des individus solitaires toute notre vie. Nous ne pouvons jamais connaître vraiment autrui. N'est-ce pas ce que tu souhaites m'entendre dire ?

Elle se percha sur ses genoux et commença de dénouer sa cravate.

— Je n'y ai jamais vraiment réfléchi, avoua-t-il après s'être raclé la gorge.

— Allons donc ! se moqua-t-elle doucement. Tu es quelqu'un d'intelligent, mais aussi de très cynique. Tu as compris depuis longtemps comment fonctionnait le monde, et à quel point nous y étions seuls.

— Ah oui ? fit-il.

— Oui, confirma-t-elle. Est-ce pour cette raison que tu les attaches ?

— Qui ?

— Tst, tst, Lazare. Je ne t'ai jamais pris pour un lâche.

Il soupira et ferma les yeux.

— C'est possible, murmura-t-il. Je ne sais pas.

Elle s'attaqua aux boutons de son gilet.

— Tu ne sais pas pourquoi tu les attaches, ou tu refuses de l'admettre ?

— Je te trouve bien sévère avec moi, observa-t-il, et elle perçut comme un avertissement dans son ton.

— En effet, acquiesça-t-elle sans lever les yeux. Mais c'est le seul moyen que j'aie trouvé pour te soutirer des réponses. Est-ce la conviction de te savoir si éloigné des autres qui te fait souffrir quand on te touche ?

— Tes intuitions me terrifient, reconnut-il en l'aidant à lui ôter son gilet. En réalité, j'ignore pourquoi je réagis ainsi.

— C'est une douleur physique ou mentale ?

— Les deux.

Elle commença de lui déboutonner sa chemise.

— Alors peut-être les attaches-tu pour t'éviter cette douleur, hasarda-t-elle.

— Peut-être.

Elle leva les yeux et croisa son regard.

— À moins que tu ne les attaches pour te protéger de leur humanité.

Il haussa un sourcil.

— Cela ferait-il de moi le diable ?

— Selon toi ?

Il détourna les yeux.

— As-tu peur de leur regard ? reprit-elle. Est-ce pour cette raison que tu leur bandes les yeux ? Parce que tu ne veux pas les voir ?

— Peut-être que je ne veux pas qu'elles voient mes yeux.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas envie qu'elles devinent la noirceur de mon âme.

— Mais moi, tu ne m'as pas attachée.

Tempérance sentit son pouls s'emballer. Elle mourait d'envie de lui enlever sa chemise, mais ne souhaitait pas qu'il souffre, aussi se contenta-t-elle de lui caresser le torse à travers la fine étoffe de lin blanc. Il avait un torse magnifique, large et musclé.

— Non, en effet, répondit-il.

— Parce que je suis plus importante que les autres, ou moins ?

— Plus importante, sans conteste.

Sa réponse bouleversa Tempérance qui sentit les larmes lui picoter les yeux.

— Et moi ? enchaîna-t-il. Est-ce que je suis important pour toi ?

C'était l'évidence même, mais elle choisit d'ignorer sa question. Pour l'heure, c'étaient les points vulnérables de Lazare qui l'intéressaient, pas les siens.

— Est-ce que ça te fait mal si je te touche à travers ta chemise ?

— Non.

Elle se pencha pour lui embrasser l'épaule.

— Tant mieux.

— Je réponds à tes questions, mais tu ne réponds pas aux miennes, fit-il remarquer.

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas. Pas pour l'instant. N'insiste pas.

— Il...

Il s'interrompit abruptement. Elle s'était penchée et lui léchait à présent un téton à travers sa chemise. Il inspira à fond et murmura :

— Il faudra que je sache un jour.

— Possible.

Elle traçait des petits cercles avec la langue. Le tissu mouillé était devenu presque transparent et son téton était à présent visible. Il ne put retenir un gémissement, et elle sourit.

— Tempérance...

— Chut, le coupa-t-elle, distraite par la boucle de sa ceinture.

— Tempérance...

— Non.

Elle se laissa glisser de ses cuisses, s'agenouilla entre ses jambes et entreprit de lui déboutonner son pantalon.

— Et là, je te fais mal ?

— Hmm ?

Il la regardait, l'air fasciné, lui ouvrir sa braguette. Son érection tendait déjà magnifiquement le tissu de son pantalon.

— Lazare ? insista Tempérance, qui n'avait pas l'intention de le laisser s'en sortir aussi facilement. Je te fais mal ?

— C'est un mal exquis.

— Parfait.

Elle écarta les pans de son pantalon, vit son sexe tressaillir sous son caleçon.

— Lazare ?

Il répondit d'un gémissement. Elle avait refermé la main sur sa virilité par-dessus le tissu du caleçon.

— Aimerais-tu m'attacher un jour ?

Il cligna des yeux comme s'il se réveillait de quelque rêve étrange.

— Non. Bien sûr que non.

— Qui ment, là ? chuchota-t-elle en exerçant une douce pression sur son sexe. Cela te serait-il douloureux si je le sortais pour le caresser ? ajouta-t-elle.

Il inhala brièvement.

— Je devrais pouvoir le supporter.

— Vraiment ?

— S'il te plaît.

Sa supplication acheva de la décider. Elle déboutonna son caleçon sans hâte, puis, doucement, elle libéra son pénis.

Il était vraiment magnifique, assis dans ce fauteuil, les cuisses écartées, son sexe orgueilleusement dressé. Le fait qu'il portât toujours sa chemise et son pantalon rendait le spectacle encore plus érotique.

— J'adore te regarder, avoua-t-elle.

— C'est vrai ? répliqua-t-il d'un ton de mâle satisfaction.

Les yeux hardiment rivés aux siens, elle enroula les doigts autour de sa virilité.

— Tu es sûr que tu ne préférerais pas me voir ligotée sur ton lit, livrée sans défense à tes désirs ?

— Je... je... peut-être.

— Peut-être ? répéta-t-elle, avant de reporter son attention sur le trophée qu'elle serrait dans la main.

Pour être tout à fait honnête, son intérêt pour ce petit jeu commençait à s'émousser.

— Je ne t'imaginai pas aussi indécis quant à tes désirs.

Il arqua les reins.

— Bon sang, mets-le dans ta bouche !

Tempérance se mordit la lèvre, choquée. Elle n'avait encore jamais fait cela. Elle se risqua pourtant à caresser l'extrémité engorgée où une petite goutte de liquide avait perlé.

— Tempérance, murmura-t-il, sa voix rauque résonnant dans la pièce silencieuse. Suce-moi.

Après une hésitation, elle inclina la tête et donna un bref coup de langue.

— S'il te plaît, gémit Caire.

Qu'il était doux de l'entendre l'implorer ! Elle ouvrit la bouche, la referma sur son érection.

Et se mit à le sucer.

Son bassin tressauta et son sexe s'enfonça plus profondément dans sa bouche. Elle eut un petit haut-le-cœur, faillit reculer, mais n'en fit rien. Au contraire, elle resserra l'étreinte de sa main et se remit à le sucer doucement.

Elle sentit qu'il enlevait les épingles de son chignon, puis glissait les doigts dans sa chevelure qui cascada à présent librement.

Levant les yeux, elle s'aperçut qu'il la regardait faire.

Elle devint toute moite entre les cuisses.

— Jésus... murmura-t-il, alors qu'elle léchait l'extrémité de son sexe.

Il lui caressa les cheveux avant d'ajouter :

— Essaie de la prendre davantage.

Elle s'exécuta, l'avalant le plus loin possible tandis qu'il ondulait doucement des hanches.

— Arrête si tu n'en peux plus, articula-t-il en refermant la main sur la sienne pour accélérer le rythme de ses va-et-vient.

Elle ne pouvait pas répondre — elle avait la bouche pleine —, mais elle voulait continuer, aller plus loin encore. Elle le sentit durcir, puis palpiter follement avant l'explosion finale.

Il était grand et fort, mais elle l'avait emmené jusqu'au point de non-retour.

— Viens ici, ordonna-t-il.

Il la prit sous les aisselles pour la déposer sur ses genoux, et, l'attirant contre lui, il posa le menton sur sa tête. Ils demeurèrent ainsi un long moment, puis Tempérance sentit qu'il lui retroussait ses jupes.

Il baissa les yeux, et elle suivit son regard. Le triangle sombre de sa féminité offrait un contraste choquant avec la pâleur de sa peau. Elle n'avait pas l'habitude qu'un homme la regarde ainsi, en pleine lumière, et elle voulut rabattre ses jupes.

— Non, fit-il en retenant sa main. Je veux te voir.

Elle secoua la tête, quoique faiblement. Le voyant approcher les doigts de son entrejambe, elle enfouit le visage au creux de son cou.

— Écarte les cuisses, reprit-il doucement.

Elle s'exécuta parce que, si mal à l'aise fût-elle, elle avait envie de ses caresses. Il fit courir ses doigts dans les boucles soyeuses avec légèreté, évitant délibérément la petite crête que son impatience avait fait durcir.

— Regarde.

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas.

— Mais si, tu peux.

À contrecœur, elle se décida à lui obéir. Sa grande main reposait avec possessivité sur son mont de Vénus.

— Ne détourne pas les yeux ou j'arrête, la menaça-t-il.

Elle se le tint pour dit, et le regarda écarter les replis de son sexe déjà tout luisant de désir.

— Tu aimes ça ? murmura-t-il en excitant doucement son clitoris du bout du doigt.

Elle aurait voulu secouer la tête, et fermer de nouveau les yeux, mais alors il cesserait de la toucher, et cette simple perspective lui était insupportable.

— Tempérance ? la pressa-t-il.

— Plus fort, souffla-t-elle.

— Quoi ? Je n'ai pas bien entendu.

Elle déglutit.

— Caresse-moi plus fort.

Il accentua la pression de son doigt.

— Comme ça ?

Elle hochait fiévreusement la tête. Il continua de la caresser avec une habileté diabolique, jusqu'à ce que son souffle s'accélére, que ses hanches tressautent, que son entre-cuisse se mette à palpiter. Les yeux écarquillés, elle le vit insérer deux doigts en elle. Ce spectacle couplé à la sensation qu'elle éprouva à être ainsi fouaillée lui arrachèrent un petit cri. Et lorsque son pouce vint appuyer sur son clitoris, elle vola en éclats. Dieu du ciel ! Jamais elle ne s'était sentie aussi dévergondée.

De sa main libre, Lazare l'obligea à tourner la tête et écrasa ses lèvres sur les siennes sans cesser de la caresser.

— J'ai envie de toi, Tempérance, murmura-t-il. Maintenant.

Et sans attendre sa réponse, il se releva, portant la jeune femme dans ses bras, pour inverser leur position : Tempérance se retrouva dans le fauteuil, ses jambes écartées reposant sur les épaules de Lazare.

La seconde d'après, il la pénétrait d'une puissante poussée. Il se mit aussitôt à la pilonner sans merci, le dos de la jeune femme heurtant le dossier du fauteuil sous la force de ses coups de boutoir sans qu'elle puisse se défendre contre ses assauts.

Non qu'elle le veuille de toute façon.

Le plaisir déferlait en elle par vagues successives, la submergeant telle une marée grondante. C'est à peine si elle se rendit compte que Lazare lui empoignait les fesses pour la tirer hors du siège. Il s'enfonça en elle jusqu'à la garde, et continua son va-et-vient furieux, la possédant comme s'il ne pouvait se rassasier d'elle, même après qu'il se fut répandu en elle.

Pantelant, il parvint à la déposer doucement sur l'assise, jambes au sol, puis s'affala sur elle.

— Tempérance, murmura-t-il, comblé.

La jeune femme contemplait le plafond, sachant qu'elle devait lui dire ce qu'il représentait pour elle, si difficile que ce fût. Qu'elle risquait de le perdre si elle se taisait. Elle était à la croisée des chemins et devait à tout prix prendre une décision.

Demain. Demain, elle arriverait à lui parler, se persuada-t-elle avant de fermer les yeux.

Tempérance se réveilla tôt, le lendemain, mais demeura allongée dans son lit, les yeux rivés sur le plafond. Sa chambre se trouvait sous les toits, à côté de celle de Winter et de la chambre qu'occupait Nell quand elle n'était pas de garde dans les dortoirs de l'orphelinat. Les trois pièces étaient basses de plafond, glaciales en hiver et abominablement chaudes en été.

Tempérance rêvait parfois de s'évader d'entre ces murs. Peut-être était-ce pour cela qu'elle s'autorisait ces dangereux interludes avec Caire, alors qu'elle risquait non seulement de tomber enceinte, mais d'y laisser son âme. Il incarnait une tentation contre laquelle elle semblait incapable de se défendre. Et après toutes ces années passées à combattre ses penchants naturels — en vain, apparemment —, peut-être devait-elle admettre que ce combat était en soi impossible à gagner. Peut-être que...

Un bruit de chute dans la chambre de son frère l'arracha à ses ruminations.

Le silence qui suivit acheva de l'alarmer. Elle bondit de son lit et courut frapper à sa porte.

— Winter ?

Pas de réponse. Elle frappa plus fort, avec le poing.

— Winter, est-ce que ça va ?

Elle tenta de tourner la poignée, mais le verrou était poussé. Tempérance se demandait comment forcer cette maudite porte quand elle s'ouvrit.

— Tout va bien, assura son frère alors même qu'il était évident que ça n'allait pas.

Il saignait du front et vacillait sur ses jambes.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Il porta la main à son visage, et parut surpris de voir du sang sur ses doigts.

— Je... je crois que je suis tombé.

— Tu ne t'en souviens pas ? fit-elle, de plus en plus inquiète.

— Je... je crois que je ferais mieux de m'asseoir.

Elle l'aida à s'asseoir sur son lit — la chambre était si exigüe qu'il n'y avait pas assez de place pour y loger un fauteuil.

— Tu es malade ? Quand as-tu mangé pour la dernière fois ? Elle voulut lui tâter le front, mais il repoussa sa main avec une rudesse qui ne lui ressemblait pas.

— Je vais bien. C'est juste que...

— Que tu es tombé, et que tu ne te souviens pas pourquoi, le coupa Tempérance, au comble de l'exaspération. Qu'as-tu mangé hier soir ?

Il fronça les sourcils comme s'il réfléchissait.

— Oh, Winter ! As-tu seulement dîné ?

— Peut-être un peu de soupe, répondit-il en évitant son regard.

Tempérance soupira. Winter n'avait jamais su mentir.

— Attends-moi ici. Je vais te chercher à manger. Et des bandages pour ton front.

— Mais je dois ouvrir l'école !

— Non, répliqua Tempérance en l'empêchant de se relever. L'école restera fermée pour aujourd'hui.

— Nous perdrons les frais de scolarité.

Il avait raison. En cas de fermeture, les élèves extérieurs à l'orphelinat seraient dispensés de payer la journée.

— Nous pouvons quand même nous permettre de fermer une journée !

Il secoua la tête.

— Il ne reste pratiquement plus rien de l'argent que lord Caire nous avait donné.

Tempérance sursauta.

— Comment est-ce possible ?

— Il a fallu payer le boucher et le boulanger, expliqua Winter. Nous étions aussi en retard pour régler le cordonnier.

— Nous nous en sortirons, ne t'inquiète pas, déclara Tempérance avec une assurance qu'elle était loin de ressentir. Mais promets-moi de rester au lit.

— D'accord, murmura-t-il. Ses yeux se fermaient déjà quand Tempérance quitta la pièce.

Dieu du Ciel ! Elle savait qu'ils avaient des difficultés financières, mais elle ne se doutait pas que c'était aussi grave. Tout en descendant l'escalier, elle s'efforça de réfléchir à ses priorités. Mais elle en revenait tout le temps au fait que Winter était malade, et qu'elle ne pouvait diriger l'orphelinat sans lui.

Elle pénétra dans la cuisine, et fut surprise d'y trouver Polly en compagnie de Nell. Les deux femmes étaient très pâles. Mary Pentecôte, qui était également là, se faisait toute petite dans un coin. La nourrice avait un bébé dans les bras.

— Que se passe-t-il ? demanda Tempérance en s'approchant.

Polly écarta un coin de la couverture qui recouvrait le bébé. Il s'agissait de Mary Hope.

— Je suis désolée, madame. Tout allait bien. Elle tétait avec appétit. Mais depuis hier soir, elle a la fièvre.

Ce soir-là, Meg fut conduite dans une magnifique salle à manger. Mais un seul convive était assis à la grande table : le roi en personne. La cage d'or dans laquelle se trouvait le petit oiseau bleu était posée près de lui.

Le roi renvoya les gardes et désigna une chaise à sa droite : «Viens t'asseoir, Meg.» Meg s'assit avec précaution pour ne pas froisser sa belle robe. «À présent, Meg, reprit le roi, j'ai une question à te poser.» «Laquelle, Majesté ?»

Le roi plaça devant Meg une assiette en or dans laquelle il avait lui-même disposé quelques morceaux de viande et de fruits. «J'aimerais que tu m'expliques ce qu'est l'amour.»

— Le modèle le plus clair, décida Lazare, le lendemain après-midi. Celui avec des incrustations d'ivoire.

Il était dans son bureau en compagnie de M. Kirk, le facteur de piano, qui lui soumettait une demi-douzaine d'échantillons de bois richement décorés. Lazare promena les doigts sur celui qu'il avait choisi. C'était féminin, sans excès de fioritures.

Comme Tempérance.

— C'est un excellent choix, milord, approuva M. Kirk, qui commença à ranger ses échantillons. Nous avons un piano qui est presque terminé. Nous pourrions vous l'apporter d'ici deux semaines.

— Non. Il s'agit d'un cadeau. Je vous communiquerai l'adresse où le livrer.

— Bien, milord.

Kirk s'inclina obséquieusement et sortit. Lazare s'adossa à son fauteuil. Il se sentait léger, presque insouciant. Ce n'était pas la première fois qu'il offrait un présent à une femme, en revanche, c'était la première fois qu'il le choisissait lui-même. D'ordinaire, c'était son valet de chambre qui se chargeait d'acheter les bijoux qu'il destinait à ses maîtresses. Des bijoux qu'elles pourraient aisément convertir en espèces sonnantes et trébuchantes le jour — inévitable — où ils se sépareraient. Avec Tempérance, c'était différent. Et il espérait que la jeune femme interpréterait ce présent comme l'amorce d'une...

La porte du bureau se rouvrit, interrompant ses pensées. Lazare écarquilla les yeux en voyant entrer Tempérance — comme si le simple fait de penser à elle avait suffi à la faire se matérialiser devant lui.

Il se leva et contourna son bureau.

— Tempérance ! Que fais-tu là ?

— Je... je voulais te voir. Il fronça les sourcils.

— Tout va bien ?

— Oui, très bien, assura-t-elle, mais ses lèvres tremblaient.

— Assieds-toi. Je vais demander qu'on apporte du vin et...

— Non ! coupa-t-elle. N'appelle personne. Je voulais simplement être avec toi.

Elle était pâle. Son chapeau lui échappa des mains comme elle s'approchait de lui.

— Comment es-tu venue ?

— À pied.

— De Saint-Giles ? Tempérance, dis-moi ce qui se passe, je...

— Non, l'interrompit-elle de nouveau en emprisonnant son visage entre ses mains. Je ne veux pas y penser pour l'instant. Je ne veux plus penser à rien.

Et elle l'embrassa avec une fougue empreinte de désespoir. Lazare réagit avec une promptitude stupéfiante. Déjà il l'enlaçait, la poussait contre le bureau, empoignait ses jupes alors même qu'une petite voix lui rappelait que la pièce ne possédait pas de verrou.

S'arrachant à ses lèvres, il la souleva dans ses bras, et sortit du bureau au pas de charge. Il traversa le hall sous le regard éberlué de son majordome et monta à sa chambre. Small s'y trouvait lorsqu'il poussa la porte d'un coup de pied.

— Dehors, lui ordonna-t-il d'une voix qu'il ne reconnut pas.

Son valet s'éclipsa sans un mot.

Lazare déposa la jeune femme sur le lit, puis fit mine de s'allonger près d'elle.

— Non, l'arrêta-t-elle, haletante. Je veux... je veux que tu fasses à ta façon.

La formulation était énigmatique, mais il comprit sans peine ce qu'elle entendait par là. Un désir animal lui enflamma les veines. Oui ! Puisqu'elle le lui demandait, il allait la posséder de la manière qu'il affectionnait le plus.

Cependant, quelque chose en lui hésitait. Tempérance était différente. Il ne pouvait pas l'utiliser ainsi.

— Tu es sûre ?

— Oui.

— Réfléchis bien. Arrivé à un certain point, je ne pourrai pas revenir en arrière.

— S'il te plaît. Je veux savoir ce que tu fais. Et ce qu'on ressent.

— Très bien, fit-il en s'écartant légèrement du lit. Déshabille-toi.

Ses joues s'empourprèrent légèrement, pourtant ses mains volèrent jusqu'à son corsage qu'elle commença de délayer. Lazare la regarda se dénuder progressivement — avec une grâce qui n'était pas dépourvue de coquetterie, loin s'en faut ! Quand elle se fut débarrassée de tous ses vêtements, elle ôta les épingles qui retenaient sagement sa chevelure, et la laissa cascader sur ses épaules. Assise sur le lit, entièrement nue, elle le regarda, attendant ses ordres.

Lazare avala sa salive. Pouvait-il continuer ? Mais après tout, puisqu'elle le voulait, qu'elle le lui avait demandé.

Avant de changer d'avis, il pivota et se dirigea vers la commode. Il ouvrit un tiroir, s'empara d'une poignée de cravates, et revint vers le lit.

— Allonge-toi.

Elle s'allongea, leva spontanément les bras au-dessus de sa tête. Il lui attacha les poignets aux montants du lit en s'efforçant de ne pas regarder ses seins qui pointaient fièrement.

— Écarte les jambes.

Elle obtempéra, et il lui ligota ses chevilles aux deux autres montants du lit. Ainsi offerte, elle ressemblait à quelque festin servi en offrande à un dieu. Son corps laiteux se détachait sur la courtépointe sombre, ses cheveux faisaient comme un halo soyeux sur l'oreiller.

Aucune crainte ne se lisait dans son regard.

Lazare revint vers la tête de lit.

— À présent, je vais te bander les yeux.

Tempérance regarda Lazare se pencher sur elle, une cravate à la main. Il affichait une expression grave, et ses yeux s'étaient assombris. Elle aurait dû ressentir une certaine appréhension, elle le savait, or elle n'éprouvait que de l'excitation.

Une délicieuse excitation.

Il lui banda les yeux, comme annoncé, et elle se retrouva plongée dans le noir. Elle tendit alors l'oreille, à l'affût de ses moindres mouvements. Il se déplaça vers le pied du lit, puis s'arrêta. Que faisait-il ? Qu'attendait-il ?

— Tu es belle, murmura-t-il sur sa gauche, et elle tressaillit de surprise.

» Chut, reprit-il, et elle sentit quelque chose — un doigt ? — sur son épaule. Ta peau est aussi douce que du velours, ajouta-t-il tandis que son doigt descendait sur son sein, dessinait un cercle

autour de la pointe.

Il retira son doigt, et de nouveau, il ne se passa plus rien.

Puis quelque chose d'humide lui caressa un téton. Tempérance réalisa que c'était sa langue — quoi d'autre ? Elle décrivit quelques cercles, puis les lèvres de Lazare se refermèrent sur la pointe dressée et la sucèrent. Des frissons de plaisir secouèrent la jeune femme qui se tortilla sur le lit. Mais les liens qui la retenaient prisonnière l'empêchèrent de s'agiter autant qu'elle l'aurait voulu. Elle n'avait d'autre choix que d'attendre et de se soumettre au bon plaisir de Lazare.

Mais, après tout, n'était-ce pas le but du jeu ?

— Hmm, fit-il, abandonnant son téton. C'est si bon...

Elle sentit son souffle le long de son ventre. Puis le matelas s'incurva entre ses cuisses, et elle en conclut qu'il avait grimpé sur le lit. À en juger par le silence qui suivit, il devait se contenter de la contempler, offerte et impuissante.

Elle était de plus en plus humide.

— Dois-je goûter ?

Elle se mordit la lèvre, le souffle court soudain.

— Tempérance ? Dois-je goûter ?

Bonté divine ! Si elle n'avait pas eu le bandeau sur les yeux, elle se serait caché le visage entre ses mains.

Il voulait qu'elle le lui *demande*.

— Oui, dit-elle d'une toute petite voix.

— Pardon ? Je n'ai pas bien entendu.

— Oui, goûte-moi, s'il te plaît.

— Tes désirs sont des ordres.

Et elle le sentit lécher sa chair intime à grands coups de langue, passant partout sans rien oublier. Quand il s'attaqua à son clitoris, elle crut devenir folle. Elle se tordait sur le lit, creusait les reins, pressait sans vergogne son pubis contre sa bouche. Elle en voulait davantage, et il le lui donna bien volontiers, introduisant ses doigts en elle sans cesser de la sucer.

Alors qu'elle était toute pantelante et gémissante, il déclara d'une voix enrouée :

— Je crois que tu es prête à me recevoir.

Elle le sentit descendre sur elle, son érection se logea entre ses cuisses et il se frotta doucement contre sa fente moite avant de plonger en elle. Puis sa bouche happa la pointe d'un sein alors qu'il commençait à se mouvoir en elle. Il allait et venait avec force, mais sans hâte aucune, comme s'il avait tout son temps. Comme si elle était son jouet, et qu'il entendait s'amuser avec elle aussi longtemps qu'il lui plairait.

Tempérance était au bord de l'hystérie. Elle essaya de se cambrer, mais les liens ne lui en laissaient guère la possibilité, sans parler de Lazare qui pesait sur elle de tout son poids.

— S'il te plaît, gémit-elle.

— Quoi ? lui murmura dans l'oreille ce diable d'homme.

— S'il te plaît, Lazare...

— Dis-moi.

— Plus vite !

Il y eut une brève pause, comme s'il prenait son élan, puis Lazare s'enfonça en elle avec force, et se mit à la pilonner à une cadence folle, ainsi qu'elle le lui avait réclamé. Des étoiles dansaient devant les yeux de Tempérance, et elle aurait crié s'il n'avait couvert sa bouche de la sienne. Il l'embrassa goulûment, sans ralentir le rythme, cherchant à tirer tout le plaisir possible de ce corps qui lui était offert.

Ils atteignirent l'extase quasiment en même temps. Et demeurèrent unis un long moment, le souffle haletant, dans le silence revenu. Tempérance sentit qu'on lui retirait son bandeau. Elle ouvrit les yeux, croisa le regard saphir de Lazare juste au-dessus d'elle.

— À présent vas-tu m'expliquer ce qui t'arrive ?

Faire ainsi l'amour à Tempérance, c'était un rêve devenu réalité. Cependant, alors qu'il lui retirait son bandeau, il se rendit compte qu'il lui avait manqué quelque chose : le regard de la jeune femme. Il aurait aimé voir ses yeux quand il était en elle. Et qu'elle voie les siens.

Qu'elle le voie *lui*.

— De quoi parles-tu ?

Il aurait dû être agacé par sa mauvaise foi, mais ne ressentit que de la tendresse.

— Arrête, Tempérance. Dis-moi tout.

Elle tira sur ses liens.

— Détache-moi d'abord.

Lazare frotta le nez contre sa joue.

— Pas tant que tu ne m'auras pas tout raconté.

Elle ferma les yeux.

— C'est Mary Hope, le bébé que j'avais recueilli le soir de notre rencontre. Elle a de la fièvre. Je crois qu'elle va mourir.

— Je suis désolé, souffla-t-il.

— Elle est si petite, si faible, j'aurais dû me douter qu'elle ne s'en sortirait pas. Mais elle avait l'air d'aller mieux, alors j'ai espéré...

Elle s'interrompit, ravala un sanglot.

— Elle est à l'orphelinat. Je ne supportais pas de la voir lutter pour respirer, alors, je l'ai confiée à Nell, et je suis venue ici.

— Ne te fais pas de reproches. Tu en supportes déjà tellement.

— Mais ce n'est pas assez. Winter a eu un évanouissement, ce matin. Il se tue à la tâche. Et moi, au lieu de l'aider, je suis ici.

— Tout le monde a besoin de faire une pause, de temps à autre, la rassura-t-il avant de déposer un baiser sur son front. J'ai parfois l'impression que cet orphelinat est comme une prison pour toi.

Elle rouvrit brusquement les yeux.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

Lazare commença à détacher ses liens.

— Quelquefois, je me demande pourquoi tu tiens tant à travailler là-bas. Aimes-tu vraiment ce que tu fais ?

— Les enfants...

— Ce travail est sans nul doute admirable, la coupa-t-il. Mais est-ce que tu l'aimes ?

Elle ne répondit pas et, à son regard, il vit qu'il avait réussi à l'ébranler.

— Est-ce que tu l'aimes ? insista-t-il doucement.

— Là n'est pas la question, répliqua-t-elle. L'orphelinat est une institution charitable. On n'a pas à aimer la charité.

Il eut un demi-sourire.

— Il n'y a pas de honte à admettre que tu n'aimes pas ce travail.

— Je n'y ai jamais réfléchi en ces termes. J'adore les enfants, et j'éprouve une grande satisfaction chaque fois que nous trouvons une bonne place à l'un d'entre eux. C'est la preuve que j'aime ce que je fais, non ? Je serais un monstre si ce n'était pas le cas.

Elle lui renvoyait sa question, comme si elle n'était pas capable d'y répondre par elle-même.

Il haussa les épaules.

— Ce n'est ni bien ni mal — ce que tu éprouves vis-à-vis de l'orphelinat et de ton travail —, c'est une réalité, c'est tout.

— Bien sûr que je...

— Non. Réponds-moi franchement. Pas de mensonges ni de dérobades.

— Je ne mens pas !

Lazare la gratifia d'un sourire affectueux.

— Ma petite nonne chérie, j'ai bien peur que tu mentes tous les jours. À toi-même, principalement.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Vraiment ? répliqua-t-il. Tu refuses d'admettre que tu aimes Mary Pentecôte ou même la petite Mary Hope, tu gardes tes distances, tu t'interdis ce bonheur. Tu te tues à la tâche jour après jour. Tu es la femme la plus sainte que je connaisse, et pourtant, tu te considères comme une pécheresse.

Elle avait blêmi.

— Ne me traite pas de sainte. Je sais ce qu'est le péché.

— Explique-toi.

— Détache-moi ! fit-elle en tirant sur les liens qui lui entravaient encore les jambes.

— Réponds-moi d'abord.

— Tu ne me connais pas ! explosa-t-elle, les larmes aux yeux. Je ne suis pas bonne. Je ne suis pas une sainte. J'ai *besoin* de travailler pour l'orphelinat.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la meilleure chose à faire. Et peu importe que cela me plaise ou non.

— Tu fais pénitence, c'est cela ?

Elle secoua la tête. Les larmes roulèrent sur ses joues.

— Je ne mérite pas...

Lazare captura son visage entre ses paumes.

— Raconte-moi.

Elle ferma les yeux.

— Quand mon mari... Quand Benjamin est mort...

Lazare attendit patiemment qu'elle ravale un sanglot. Il s'était toujours douté de quelque chose. Avait-elle détesté son mari — au point, pourquoi pas, de souhaiter sa mort ? Il s'attendait à quelque confession banale, mais certes pas à celle qui suivit.

— J'étais avec un autre homme.

Il cilla. Il était si stupéfait qu'il demanda :

— C'est vrai ?

Elle hocha la tête.

— Il... Peu importe de savoir qui c'était. Je m'étais laissé séduire. Et je me trouvais chez lui, dans son lit, à l'instant précis où Benjamin est passé sous les roues d'une voiture. Je suis retournée à la maison en réfléchissant à ce que j'allais dire pour lui dissimuler mon péché, et il était mort.

Elle rouvrit les yeux, et répéta :

— *Il était mort.*

Lazare la dévisagea un moment tandis qu'une affreuse pensée prenait naissance dans un recoin de son esprit. Il se leva abruptement et entreprit de dénouer les liens qui lui retenaient les chevilles.

— Depuis combien de temps voyais-tu ton amant ? demanda-t-il.

— Quoi ? fit-elle, surprise. Je ne le connaissais pas depuis longtemps. C'était la première fois que nous couchions ensemble. Mais quelle importance ?

Il eut un rire bref.

— Quelle ironie ! C'était la première fois que tu péchais, et tu as été aussitôt châtiée !

— Tu ne comprends pas ? Il ne s'agit pas d'une simple bêtise. Je n'ai pas mangé trop de bonbons, ou envié le beau chapeau d'une autre femme. J'ai couché avec un homme qui n'était pas mon mari. J'ai commis l'adultère.

Lazare soupira. Il se sentait soudain très las.

— Et tu voudrais que je te vilipende pour ça ? Pour une défaillance tellement humaine ?

Il lui libéra les chevilles, et elle se redressa en position assise.

— Ce n'était pas une simple *défaillance*, rétorqua-t-elle. J'ai trahi mon mari.

— Et tu ne te le pardonneras jamais, n'est-ce pas ?

— Je...

— À tes yeux, succomber au désir charnel est un péché impardonnable, la coupa-t-il. Alors quand tu cherches à te punir, tu utilises le pire des péchés.

Lazare était anéanti. Tempérance, il s'en rendait à présent compte, possédait tout ce qu'il avait toujours rêvé de trouver chez une femme. Tout. Il se sentait atrocement blessé. Aussi sûrement que si elle lui avait planté une flèche en plein cœur.

— Tu t'es servie de moi pour te punir, n'est-ce pas ?

Il la vit se décomposer, et sa réaction confirmait ce qu'il redoutait plus que n'importe quelles paroles. La flèche s'enfonça un peu plus profondément dans son cœur.

Pourtant, il ne put s'empêcher de lui poser une dernière question :

— Suis-je autre chose à tes yeux qu'une punition ?

Meg considéra l'homme assis devant elle, et qui était le plus puissant du royaume. «Votre Majesté, puis-je vous demander pourquoi vous souhaitez savoir ce qu'est l'amour ?» Le roi fronça les sourcils. «Je sais ce qu'est affronter la mort dans le feu d'une bataille. Je sais comment gouverner un royaume, rendre la justice et me montrer clément lorsque les circonstances l'exigent. Malgré cela, j'ignore ce qu'est l'amour. Peux-tu m'éclairer ?»

Meg réfléchit à sa question tout en mangeant. Comment expliquer l'amour à un roi ? Finalement, elle leva les yeux de son assiette, et vit que le roi donnait une datte à l'oiseau bleu.

«Ouvrez la porte de la cage», dit-elle...

— Une punition ? répéta Tempérance, incrédule.

Il était habillé alors qu'elle était entièrement nue. Il n'avait même pas enlevé son pantalon pour lui faire l'amour. Elle se sentait en position d'infériorité, d'autant qu'elle venait de lui révéler un secret dont elle avait honte — un secret qu'elle n'avait jamais avoué à personne, pas même à Silence. Et il l'accusait... de quoi ?

Elle secoua la tête, désarçonnée.

— Je ne te considère pas comme une punition.

— Non ? répliqua-t-il très — trop — calmement. Alors, explique-moi pourquoi tu as soudain voulu que je t'attache ?

Elle rabattit la courtepointe pour couvrir sa poitrine.

— Je... j'ai simplement pensé que tu aimerais cela. Et puis, j'étais un peu curieuse. Mais je ne sais pas pourquoi je te l'ai demandé ce soir.

— Moi, si. Parce que c'était dégradant pour toi.

— Non ! se récria-t-elle spontanément.

Mais il n'écoutait pas.

— Tu avais envie de faire l'amour, mais comme c'est un péché à tes yeux, la seule façon d'y parvenir, c'était d'en faire un acte ignoble.

— Non !

Comment pouvait-il imaginer...

— Il fallait que tu te sentes humiliée, poursuivit-il. Sinon, ça n'aurait été qu'une pure partie de plaisir. Et tu ne pouvais pas t'autoriser cela.

Tempérance n'osait même plus se défendre. Avait-il raison ? L'avait-elle utilisé d'une manière aussi méprisable ?

— Je ne devrais pas m'en formaliser, reprit-il d'une voix atone. Après tout, je ne me suis jamais préoccupé de ce qu'éprouvaient mes partenaires. Mais, bizarrement, avec toi, c'est différent. Ce que tu ressens m'importe.

Il la regarda, l'air triste, blessé et si résigné que Tempérance en fut bouleversée. Elle aurait voulu lui parler, le rassurer, mais, une fois de plus, elle s'en trouva incapable.

— Tu comptes beaucoup, pour moi, poursuivit-il. Et même si je ne suis pas un saint, loin de là, je ne crois pas mériter d'être utilisé de la sorte.

Sur ces mots, il tourna les talons et quitta la pièce.

Tempérance fixa la porte qu'il avait refermée doucement. Elle aurait voulu s'élaner à sa suite, s'excuser, se justifier d'une manière ou d'une autre, mais elle était nue.

Elle se leva, et commença de se rhabiller à la hâte. Mais le temps qu'elle enfile ses vêtements, et plante quelques épingles dans ses cheveux pour les faire tenir, il s'était déjà écoulé presque un quart

d'heure. Et Lazare n'était toujours pas revenu.

Tempérance ouvrit la porte et se glissa dans le couloir. La maison était silencieuse, et elle n'avait aucune idée de l'endroit où il avait pu aller. Dans son bureau ? Dans la bibliothèque ? Elle arpenta le couloir, ouvrit toutes les portes, avant de songer qu'une bibliothèque devait plutôt se trouver à l'étage inférieur.

Dans le hall, elle découvrit Small en compagnie du majordome.

— Avez-vous vu lord Caire ? demanda-t-elle, rougissante.

Que devaient-ils penser d'elle — une femme seule, à peine coiffée, dans la maison d'un célibataire ? Mais son embarras se volatilisa quand Small lui répondit :

— Milord est sorti, madame.

— Oh, murmura Tempérance.

Sa présence lui était-elle à ce point insupportable qu'il avait préféré fuir sa propre demeure ?

— Lord Caire a laissé des instructions pour que le cocher vous reconduise chez vous, madame, ajouta le valet de chambre.

Son expression était neutre, comme chez tout bon domestique, mais son regard exprimait de la compassion.

Tempérance avait envie de pleurer soudain. Tout était donc fini entre Caire et elle ?

Luttant pour retenir ses larmes, elle murmura :

— Merci. C'est... très aimable à lui.

Small s'inclina cérémonieusement comme s'il avait affaire à une authentique lady et non à la fille d'un brasseur qui venait de se faire congédier par son amant aristocrate. Elle sortit et descendit le perron le plus dignement possible. Mais dès que la portière de la voiture se fut refermée, elle se recroquevilla dans un coin.

Longtemps, Tempérance s'était considérée comme une femme bien. Qu'elle ait pu se laisser séduire avait été un grand choc. Elle en avait conclu que ce qui l'avait détournée du droit chemin, c'était un défaut en elle, en l'occurrence un besoin irrésistible de relations charnelles.

Mais ne fallait-il pas chercher plus loin ?

Son plus grand défaut n'était-il pas l'orgueil ?

Elle se tourna vers la vitre, regardant sans les voir les rues qui défilaient. Elle repensa à son mariage. Benjamin avait été le protégé de son père. Il avait étudié pour être prêtre, mais quand leur père l'avait connu, il était maître d'école. Il lui avait offert de travailler pour l'orphelinat, et lui avait proposé une chambre sur place. Tempérance avait seize ans, à l'époque. Benjamin était beaucoup plus mûr qu'elle, et si joli garçon. Leur père l'aimait beaucoup, et il avait semblé tout naturel que Tempérance l'épouse.

Avait-elle été heureuse en mariage ? Sans doute, car Benjamin était un homme bon qu'on ne pouvait qu'aimer. Il s'était montré doux au lit — les rares fois où il avait fait montre d'un peu de passion. Benjamin considérait les rapports charnels comme un acte sacré, qu'il ne fallait pas pratiquer trop souvent, ni avec trop de licence. Du reste, la seule fois où il avait failli se fâcher contre Tempérance, c'est lorsqu'elle avait suggéré une plus grande fréquence dans leurs rapports charnels. Il lui avait alors répliqué qu'une femme qui recherchait les plaisirs de la chair était à plaindre.

Tempérance en avait conclu qu'elle avait des besoins qu'il convenait de juguler. Et cependant, quand la tentation s'était présentée, elle y avait succombé sans vraiment combattre. John était un jeune avocat qui louait un meublé à proximité de l'orphelinat. Aujourd'hui, Tempérance aurait été bien en peine de se remémorer ses traits avec précision. Elle se souvenait juste qu'il avait le dos des mains très poilu, ce qu'elle considérait à l'époque comme un signe de virilité. Elle s'était crue éperdument amoureuse de lui. Au point d'imaginer qu'elle en mourrait si elle ne couchait pas avec lui.

Elle avait donc fauté, et sa vie avait volé en éclats.

Elle était rentrée chez elle alors que Benjamin venait de rendre son dernier soupir, sans avoir repris conscience après l'accident dont il avait été victime. Ensuite, les souvenirs de Tempérance se brouillaient. Sa famille s'était occupée des funérailles et l'avait entourée. Quelques semaines plus tard, elle avait appris que John avait déménagé sans même lui avoir dit au revoir.

Cela ne lui avait fait ni chaud ni froid.

Depuis, elle s'abîmait dans le travail pour tenter d'oublier son péché et la tentation de la chair. Était-elle devenue parfaitement hypocrite ? Elle avait cherché le réconfort dans les bras de Caire sans se soucier de ce qu'il ressentait.

Au fond, il avait raison. Elle s'était servie de lui. Et c'était si méprisable qu'elle avait envie de s'en prendre à la terre entière — à Winter de s'être évanoui, à John de l'avoir séduite, à Silence d'avoir agi avec inconscience, à Caire de ses avances — plutôt qu'à elle-même. Elle détestait se savoir si vile. Oui, Caire avait raison. Elle s'était servie de lui pour assouvir ses désirs, et n'avait même pas le courage de se l'avouer.

Et en l'utilisant ainsi, elle l'avait blessé à un point tel qu'il en était venu à croire qu'elle pensait que coucher avec lui était dégradant.

Se trouver des excuses était tentant, mais elle était lasse des mensonges, des dérobades, des arguties. Elle se jura deux choses : la première, qu'elle sauverait l'orphelinat, et la deuxième qu'elle trouverait le moyen de réparer le mal qu'elle avait fait à Lazare. Elle lui devait bien cela. Quant à lui avouer ce qu'elle éprouvait pour lui, elle n'était pas certaine d'en être capable. La simple idée d'exprimer ses sentiments à voix haute la glaçait d'appréhension.

En attendant, elle pouvait faire autre chose.

Elle se redressa pour cogner au plafond de l'habitable.

— Cocher ! Je voudrais changer de direction, s'il vous plaît ! Conduisez-moi chez M. Saint-John.

Lazare ne s'était jamais considéré comme quelqu'un que l'on pouvait aimer, c'est pourquoi ça ne lui fut pas un choc de découvrir que Tempérance ne l'aimait pas. N'empêche : il aurait accueilli avec plaisir la nouvelle qu'elle ressentait quelque sentiment pour lui.

Il ruminait cela alors qu'il chevauchait dans les rues de Londres, tôt le lendemain matin. Ce qui s'était passé avec Tempérance avait provoqué en lui un nouveau désir : celui d'être aimé. C'était certes affreusement banal, mais c'était ainsi. Il n'était pas différent des autres hommes, finalement.

L'endroit où il se rendait n'était pas très éloigné de chez lui. Mais le quartier était de construction récente et les demeures élégantes qui bordaient la petite place sur laquelle il s'arrêta avaient dû coûter une fortune. Il mit pied à terre devant l'une d'elles, et confia les rênes de sa monture à un gamin des rues en échange d'une prime royale d'un shilling.

Puis il gravit le perron et frappa à la porte. Deux minutes plus tard, on l'introduisait dans un bureau aussi luxueux que confortable. Les fauteuils, profonds, étaient en cuir rouge foncé, les livres suffisamment mal rangés pour laisser deviner un usage régulier, et l'imposant bureau, qui occupait tout un coin de la pièce, parfaitement ciré.

Lazare inspecta les rayonnages en attendant son hôte. Quand la porte se rouvrit, il avait un exemplaire des discours de Cicéron à la main.

L'homme qui entra arborait une longue perruque blanche. Ses yeux, ses lèvres et ses bajoues piquaient vers le bas comme s'ils avaient été tirés par une ficelle invisible — un affaissement qui n'était pas sans évoquer certains chiens de chasse.

— Que puis-je pour vous, monsieur ?

Lazare referma le livre et le remit à sa place.

— J'ai bien l'honneur de parler à lord Hadley ?

— Tout à fait, monsieur, acquiesça Hadley avant de s'asseoir lourdement dans l'un des fauteuils.

Lazare s'installa face à lui.

— Je suis Lazare Huntington, lord Caire.

Hadley arqua un sourcil, attendant la suite.

— J'ai pensé que vous pourriez m'aider, reprit Lazare. Nous avons — ou plutôt : nous avons — une relation commune : Marie Hume.

Hadley ne cilla pas.

— Une jeune femme blonde avec certaines spécialités, précisa Lazare.

— Quelles spécialités ?

— Liens et cagoule.

— Ah, fit Hadley, qui ne semblait pas le moins du monde embarrassé. Oui, j'ai connu cette fille. Mais avec moi, elle se faisait appeler Marie Pett. J'ai cru comprendre qu'elle était morte ?

Lazare hocha la tête.

— Elle a été assassinée dans son appartement de Saint-Giles il y a presque trois mois.

— Quel gâchis, commenta Hadley. Mais en quoi cela me concerne-t-il ?

— Je souhaite démasquer son assassin.

Hadley manifesta le premier signe d'émotion depuis le début de leur entretien : de la curiosité. Il tira une petite boîte ouvragée de sa poche, prit une pincée de tabac qu'il prisait. Il éternua, se moucha, puis demanda :

— Pourquoi ?

Lazare tressaillit.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi voulez-vous retrouver l'assassin de cette fille ?

— Marie était ma maîtresse.

— Et ? rétorqua Hadley en tripotant sa tabatière. Vous connaissiez sa spécialité, je suppose donc que vous l'utilisiez dans le même but que moi. Sa mort est certes regrettable, mais ce ne sont pas les filles disposées à la remplacer qui manquent. Pourquoi vous donner la peine de rechercher son assassin ?

Lazare ne s'attendait pas à cela. Personne ne lui avait encore posé la question sous cet angle.

— Je... j'ai passé beaucoup de temps avec elle. Avec Marie.

— Vous l'aimiez ?

— Non. Mais c'était un être humain. Si personne ne se préoccupe de venger sa mort, cela voudrait dire que personne ne la tenait en estime. Et que...

Et que quoi ?

Hadley termina à sa place :

— Et que, peut-être, personne ne vous tient non plus en estime. Ne *nous* tient en estime. Nous ne sommes que des créatures solitaires cultivant une forme restrictive de contact avec les gens sans que personne se soucie de nous.

Lazare en resta muet.

Hadley esquissa un sourire.

— J'ai eu un peu plus le temps que vous de réfléchir à tout cela.

Lazare hocha la tête.

— Saviez-vous si d'autres personnes lui rendaient visite ?

— En dehors de ce bon à rien qu'elle appelait son frère ?

— Tommy ?

— Oui, Tommy, acquiesça Hadley avec une moue méprisante. Il rôdait souvent chez elle. Une fois, il est venu avec une vieille femme vêtue d'une tunique de soldat. Elle ne m'a pas fait bonne

impression, mais je ne me suis pas attardé là-dessus : comme je vous l'ai dit, la vie privée de Marie ne m'intéressait pas.

Lazare fronça les sourcils. Tommy avait assuré ne rendre visite à sa sœur qu'une fois par semaine, le samedi. Visiblement, il avait menti. Et que fabriquait Mère Poule chez Marie ?

— Cela vous aide-t-il ? voulut savoir Hadley. J'ignore tout de ses autres clients.

Lazare se leva.

— Oui, cela m'aide. Merci pour votre accueil et votre franchise, milord.

Hadley haussa les épaules.

— À votre service. Désirez-vous rester boire un verre de vin ?

Lazare s'inclina.

— Merci, mais j'ai un autre rendez-vous. Une prochaine fois, peut-être ?

Ce n'était qu'une formule de politesse, et les deux hommes le savaient. Une lueur traversa le regard d'Hadley, si fugitive que Lazare n'eut pas le temps de l'interpréter.

— Bien sûr, répondit Hadley en se levant à son tour. Bonne journée.

Lazare gagna la porte, s'arrêta soudain et se retourna.

— Puis-je vous poser une dernière question, monsieur ?

Hadley acquiesça.

— Êtes-vous marié ?

La même lueur fugitive traversa le regard de son hôte dont le visage parut se creuser davantage.

— Non. Je n'ai jamais été marié.

Lazare s'inclina une dernière fois, conscient d'avoir dépassé les bornes de la courtoisie. Mais une interrogation le taraudait : la solitude avait-elle laissé sa marque sur ses traits à lui aussi ?

Plantée devant la porte de l'orphelinat, Silence s'essayait à sourire avant de frapper au battant. Sans succès. Comment une mimique aussi naturelle qu'un sourire avait-elle pu devenir, en l'espace de quelques jours, presque irréalisable ?

— Vous avez mal aux dents, madame ?

Silence sursauta en s'apercevant qu'un des garçons de l'orphelinat la dévisageait. Joseph Smith ? Ou Joseph Jones ? Bonté divine ! Pourquoi son frère et sa sœur s'entêtaient-ils à appeler tous les garçons Joseph Quelque chose, et les filles Mary Quelque chose ? C'était à y perdre son latin.

Mais le garçon, qui revenait sans doute de quelque course, la regardait toujours, un doigt dans la bouche.

— On ne se suce pas les doigts, répliqua Silence un peu sèchement, à sa grande surprise autant qu'à celle du gamin.

Elle ne s'était jamais permis de réprimander un enfant de l'orphelinat.

Le garçon ôta le doigt de sa bouche, sur la défensive, à présent.

Silence soupira.

— Comment t'appelles-tu ?

— Joseph Tinbox.

— Eh bien, Joseph, je suis venue voir ma sœur, Mme Dews. Sais-tu si elle est là ?

— Oui, madame, elle est là.

Et le garçon ouvrit la porte, avant de s'effacer pour laisser entrer Silence. Du bruit provenait de la cuisine, et elle s'y dirigea. Elle découvrit Tempérance occupée à organiser le chaos ambiant pendant que Nell supervisait le bain hebdomadaire.

— Silence ! s'exclama Tempérance. Tu tombes bien. Winter est encore souffrant. Pourrais-tu lui monter ce plateau ?

Silence s'empara machinalement du plateau que lui tendait sa sœur.

— Winter est malade ?

— Oui. Je ne te l'ai pas dit ? Oh, mais la journée d'hier a été tellement mouvementée ! Porte-lui à manger, et surtout, veille à ce qu'il ne sorte de son lit sous aucun prétexte.

Silence acquiesça et se rendit dans la chambre de son frère. Tempérance avait de l'intuition, car à son arrivée, Winter était torse nu et enfilait son pantalon.

Ou plus exactement, il essayait de l'enfiler.

Il était très pâle et transpirait. Il se laissa retomber sur le lit comme Silence refermait la porte.

— Je ne pourrais pas avoir un peu d'intimité ? lança-t-il d'un ton irrité qui ne lui ressemblait pas.

— Non, si ton intention était de t'enfuir, répliqua Silence.

Elle posa le plateau sur une petite table près du lit, et faillit renverser une pile de livres.

— Elle te l'a dit, n'est-ce pas ? grommela Winter.

— Que tu étais malade ? Oui.

Tempérance se montrait parfois autoritaire, mais, en l'occurrence, Silence ne pouvait que l'approuver. Winter avait une mine épouvantable. Et il était tellement maigre qu'on pouvait lui compter les côtes. Comme il se penchait pour ramasser sa chemise de nuit, Silence sursauta. Il se redressa vivement, mais elle avait eu le temps de voir la longue estafilade qui lui barrait le dos.

— Juste ciel ! Que t'est-il arrivé ?

Il enfila sa chemise de nuit par-dessus sa tête, et quand celle-ci réapparut, il grimaçait.

— Ce n'est rien. N'en parle pas à Tempérance, s'il te plaît. Elle ne ferait que s'inquiéter davantage.

— Rien ? répéta Silence. On dirait un coup de couteau.

— Pas du tout. Je suis tout bêtement tombé dans la rue, expliqua-t-il d'un air penaud. J'ai heurté une roue de charrette, et le fer a traversé mon manteau.

— C'est étrange. Cela ressemble vraiment à un coup de couteau. Ou d'épée. Tu as nettoyé ta blessure, au moins ?

— Tout va bien, je t'assure. Elle cicatrise normalement.

— Mais...

— Je t'ai dit que ce n'était rien. Parle-moi plutôt de toi, Silence.

Silence transféra le plateau sur les genoux de son frère.

— William a repris la mer.

Winter plongea sa cuillère dans son bol de soupe.

— Déjà ?

Silence détourna le regard.

— Le capitaine d'un autre navire est tombé subitement malade à la veille d'appareiller. William a proposé de le remplacer au pied levé. Il m'a dit qu'il serait très bien payé.

— Ah, fit Winter, évasif.

— Je suis allée dîner chez Concord, hier soir, continua Silence en regonflant un oreiller. Il était très froid. Asa était également invité, mais il n'est pas venu, et n'a même pas envoyé un mot d'excuse. Figure-toi que malgré toutes mes dénégations, Concord reste persuadé que j'ai été séduite par M. O'Connor. Il refuse de me croire, Winter. Tempérance non plus ne me croit pas. Elle avait dû tapoter l'oreiller un peu trop fort, car quelques plumes voletèrent dans l'air.

— Je vois, murmura Winter.

— Mais toi, tu me crois, n'est-ce pas ? M. O'Connor ne m'a pas touchée. Il m'a simplement demandé de passer la nuit dans sa chambre, ce que j'ai fait. Mais il ne s'est rien passé entre nous ! Tu me crois, Winter ?

Elle attendit sa réponse avec anxiété.

— Tu es ma sœur, Silence. Quoi qu'il ait pu arriver, je continuerai de t'aimer et de te soutenir.

Silence sentit les larmes lui monter aux yeux. Car la réponse de son frère était à la fois la plus gentille qui fût, et la plus horrible. Il ne la croyait visiblement pas davantage que les autres.

— Je vais redescendre voir si Tempérance a besoin de moi, fit-elle sans le regarder de peur d'éclater en sanglots, ou de le frapper.

— Silence ? la rappela-t-il alors qu'elle était déjà à la porte.

— Oui ? répondit-elle sans se retourner.

— As-tu jamais songé à nous aider de façon plus régulière ?

La question était si inattendue qu'elle pivota vivement sur ses talons. Winter la regardait avec gravité.

— Nous pourrions trouver à t'employer, tu sais.

— Pourquoi ?

Il cilla.

— Je crois que ce serait aussi bénéfique pour l'orphelinat que pour toi.

Il considérait que sa réputation était ruinée. Silence était si stupéfaite qu'elle ne sut quoi répondre.

Dans le regard de son frère, elle lut des regrets et du chagrin.

— Prends au moins le temps d'y réfléchir.

Elle hocha la tête et sortit sans un mot.

Personne ne voulait croire qu'elle était ressortie de la chambre de Mickey O'Connor sans qu'il l'ait touchée. Ni ses voisins, qui chuchotaient sur son passage. Ni les commerçants de son quartier, qui lui tournaient le dos lorsqu'elle entra dans leurs boutiques. Ni William, qui était resté muet tout le temps qu'elle l'avait regardé faire son baluchon. Ni Asa, ni Concord, ni Verity, ni Tempérance, ni même Winter. Sa propre famille était persuadée qu'elle mentait pour dissimuler quelque horrible péché.

Il ne se trouvait pas une seule bonne âme pour la croire.

Le roi parut désarçonné. «Mais si j'ouvre la porte, l'oiseau va s'envoler.» «Si vous souhaitez apprendre ce qu'est l'amour, vous devez ouvrir la porte», insista Meg. Le roi ouvrit donc la porte de la cage. Aussitôt, l'oiseau s'envola par une fenêtre grande ouverte.

Le roi se tourna vers Meg. «Je crois que j'ai surtout appris comment perdre un oiseau.» «Et alors ? Que ressentez-vous ?» Le roi fronça les sourcils. «Une impression de vide.»

— Donc, vous pensez que nous pouvons le faire ? demanda Mme Dews, son beau regard brillant d'excitation.

Saint-John hocha la tête. Il était fasciné par sa vitalité — qui contrastait si cruellement avec la léthargie de Clara, couchée à l'étage.

Il s'empessa de chasser cette pensée mal venue.

— Bien sûr, répondit-il. J'ai déjà chargé mon secrétaire d'envoyer les invitations.

— Combien de personnes avez-vous invitées ?

— Un peu plus d'une centaine.

— Oh ! fit-elle.

Elle avait écarquillé les yeux et agrippé le bras de sa domestique, une dénommée Nell.

C'était la deuxième visite de Mme Dews à son domicile, et Saint-John avait été surpris de la voir arriver avec cette femme. La première fois, elle était seule, et semblait irradier tant l'idée qu'elle venait d'avoir lui plaisait : ouvrir les portes de l'orphelinat au public — un public choisi dans l'espoir de susciter des dons. C'était un plan audacieux, mais qui avait de bonnes chances d'être couronné de succès. Une nouvelle mode s'était répandue dans la bonne société : se repaître du spectacle des malheureux et des indigents hébergés dans les hôpitaux et les asiles ou enfermés dans les prisons. La plupart venaient uniquement pour voir, mais beaucoup s'achetaient aussi une conscience en laissant quelques pièces au passage.

— Cela fait beaucoup de monde, commenta Mme Dews, lâchant le bras de sa domestique.

— Oui, mais ils sont tous issus des meilleures familles, précisa Saint-John.

— Je m'en doute, acquiesça Mme Dews en lissant sa jupe de la main pour tenter de maîtriser sa nervosité.

— Vous pensez pouvoir être prête à temps ?

— Je le crois, oui. Nous avons déjà récuré les murs et les planchers. Winter apprend aux enfants à réciter des poèmes par cœur, et Nell s'occupe de ravauder leurs habits.

— Parfait. La veille, ma cuisinière préparera du punch et des petites choses à grignoter, qui vous seront livrées le matin.

— Oh, mais vous avez déjà tant fait pour nous ! se récria Mme Dews. Je ne voudrais pas qu'en plus, vous engagiez des dépenses.

— Je fais cela pour les enfants, lui rappela Saint-John. Et je trouve parfaitement naturel d'ajouter ma petite contribution à notre plan.

— Dans ce cas...

Son sourire aussi était plein de vie. Que Caire puisse laisser une telle femme lui échapper dépassait l'entendement.

— Ce sera tout pour aujourd'hui ?

— Oui, oui, bien sûr. Je ne voudrais pas abuser de votre temps, monsieur Saint-John.

Il s'inclina poliment.

— Bonne journée, madame Dews.

Elle le quitta avec une gracieuse révérence. Dès que la porte de la bibliothèque se fut refermée sur les deux femmes, Saint-John s'approcha de la fenêtre. Mme Dews remontait la rue d'une démarche aérienne, la main plaquée sur son chapeau car la journée était venteuse. La domestique marchait à ses côtés au lieu de suivre. Quelques secondes plus tard, elles avaient tourné le coin de la rue.

Saint-John laissa retomber le rideau.

Malgré les livres qui couvraient les murs, la pièce lui parut vide, tout à coup. Il sortit à son tour, et gagna l'étage. C'était très rare qu'il rende visite à Clara à pareille heure : d'ordinaire, elle dormait. Mais il éprouvait soudain un sentiment d'urgence, car il sentait que viendrait le jour — bientôt peut-être — où il n'aurait plus le courage d'aller la voir.

Il frappa doucement avant d'entrer. La vieille domestique qui veillait Clara en permanence quitta son siège pour ranimer le feu.

Il s'approcha du lit. Les cheveux de Clara, autrefois d'un magnifique brun roux, mais aujourd'hui largement grisonnants, s'épalaient sur l'oreiller. Il se surprit à les caresser.

— Godric, murmura-t-elle.

Elle le regardait de ses beaux yeux sombres, qui avaient été aussi vivants que ceux de Mme Dews, mais n'exprimaient plus qu'une douleur lancinante.

Il se pencha pour l'embrasser sur le front.

Elle sourit.

— Que me vaut l'honneur de cette visite ?

— Un désir irrépessible de voir la plus belle femme du monde, lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle rit, bien sûr, comme il s'y attendait, mais très vite son rire se mua en une toux rauque qui la secoua tout entière.

La domestique se précipita.

Saint-John s'écarta et regarda, avec une patience douloureuse, les spasmes de Clara refluer lentement. Quand la crise fut terminée, des gouttes de sueur lui perlaient au front, et son visage était encore plus pâle qu'à son arrivée. Pourtant, elle trouva la force de lui sourire.

Saint-John déglutit, pour déloger la boule qui lui obstruait la gorge.

— Je voulais que tu saches que je t'aime, souffla-t-il.

Elle lui tendit une main tremblante, dont il s'empara.

— Je sais.

Saint-John se força à sourire à son tour avant de quitter la chambre.

Presque une semaine plus tard, alors que l'après-midi touchait à sa fin, Tempérance frappa à la porte de Polly. Winter étant de nouveau sur pied, la jeune femme, aidée de Mary Pentecôte, s'activait pour préparer la grande visite de l'orphelinat. Mais elle avait tenu à se rendre elle-même chez Polly.

La nourrice leur ouvrit la porte. Elle avait Mary Hope dans ses bras et un grand châle lui couvrait les épaules.

— Entrez, madame Dews. Je suis contente de vous voir.

— Comment va Mary Hope ? demanda Tempérance en pénétrant dans la petite pièce. Très bien, assura Polly avec un grand sourire. Sa fièvre a disparu, et elle tète avec appétit. Je pense qu'elle survivra, madame.

— Dieu soit loué ! s'exclama Tempérance, soulagée.

Elle était certes consciente que Mary Hope n'était pas encore totalement tirée d'affaire, mais c'était tellement encourageant qu'elle ait pu résister, si jeune, à une mauvaise fièvre. i

— Et vos enfants ? ajouta-t-elle.

— La fièvre les a épargnés, heureusement. Ils sont en pleine forme.

— Merci pour tout, Polly, murmura Tempérance, qui prit mentalement note de songer à la récompenser.

— Vous pourriez me la tenir deux minutes ? s'enquit la nourrice. Elle vient juste de s'endormir, et je n'ai pas eu le temps de me reboutonner.

Tempérance hésita un court instant, avant de prendre la petite dans ses bras. Mary Pentecôte s'approcha, et toutes deux contemplèrent, émerveillées, le visage angélique de Mary Hope.

— Ça ne va pas, madame ? demanda Polly, voyant que Tempérance avait les larmes aux yeux.

— Si, si, murmura Tempérance. C'est juste que nous avons été si près de la perdre.

— En effet, acquiesça la nourrice en récupérant le bébé.

— Et nous ne pouvons pas nous empêcher de les aimer, ajouta Tempérance dans un souffle.

— Oui, et j'ai bien peur que ce ne soit idiot d'essayer, répliqua Polly. Il suffit de regarder une fois leur petit visage pour sentir son cœur fondre.

— Vous avez raison, admit Tempérance avant de souhaiter le bonsoir à la nourrice.

— Vous croyez qu'elle vivra, madame ? demanda Mary Pentecôte lorsqu'elles furent dans la rue.

— Je le pense, répondit Tempérance, qui, voyant le ciel s'assombrir, ajouta : Nous ferions bien de nous dépêcher de rentrer avant qu'il fasse nuit.

Elle pressa le pas, et Mary Pentecôte l'imita.

— C'est vrai, ce qu'on raconte ? dit la fillette. Que le fantôme de Saint-Giles sort la nuit pour tuer des filles ?

— Qui t'a raconté ça ?

Mary Pentecôte baissa la tête.

— Le commis du boucher. C'est vrai, alors ?

— Il y a eu des agressions, reconnut Tempérance à contrecœur. Mais tu n'as pas à t'inquiéter tant que tu restes à l'orphelinat. Surtout la nuit.

— Et vous, madame ? Vous ne sortirez plus le soir ?

Tempérance jeta un coup d'œil à Mary qui gardait les yeux rivés sur ses pieds.

— En principe, non. Sauf si j'ai des courses à faire.

— Mais si un enfant tombe malade la nuit ?

— Je ne m'occupe pas que des enfants de l'orphelinat, mais de tous ceux de Saint-Giles qui sont dans le besoin, lui rappela Tempérance. Où serait Mary Hope, aujourd'hui, si je n'étais pas sortie la chercher ?

Mary ne trouva rien à répondre.

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour moi, ajouta la jeune femme. Mary hocha la tête, mais elle ne semblait pas convaincue.

Tempérance soupira. Elle aurait voulu rassurer Mary Pentecôte, mais tant que l'assassin serait en liberté, ce serait évidemment difficile. À peine furent-elles rentrées à l'orphelinat qu'elles se remirent au travail.

Ce soir-là, quand Tempérance put enfin monter se coucher, elle était au bord de l'épuisement. Les préparatifs de la grande visite étaient harassants : chaque fois qu'elle pensait en avoir terminé, elle découvrait une autre tâche à réaliser d'urgence.

Parvenue en haut du vieil escalier branlant, elle examina la rampe de plus près. Un bon coup de cire ne lui aurait pas fait de mal, mais d'un autre côté, si tout était trop propre et trop brillant, les visiteurs pourraient en conclure que l'orphelinat n'avait pas réellement besoin de fonds. C'était d'ailleurs le dilemme auquel était confrontée Tempérance depuis quelques jours : elle ne pouvait pas laisser l'orphelinat en l'état, mais elle devait aussi se garder de trop en faire.

Malgré toutes ces occupations, la jeune femme ne parvenait pas à s'affranchir d'un sentiment de tristesse insondable. En d'autres termes, Caire lui manquait. Elle aurait voulu discuter avec lui des

préparatifs de cette visite. Elle aurait voulu être avec lui, tout simplement.

Hélas, cela semblait bien compromis ! songea-t-elle en gravissant la deuxième volée de marches qui menait aux combles. Caire était persuadé qu'il ne l'intéressait que pour assouvir ses besoins physiques, et si elle regrettait certes leurs étreintes, elle éprouvait bien d'autres choses.

Arrivée au palier du deuxième étage, Tempérance finit par admettre ce qu'elle savait déjà depuis un moment. Caire ne lui inspirait pas que du désir — loin de là.

Un sanglot lui monta à la gorge, qu'elle ne put retenir. Elle se sentait si seule avant qu'il entre dans sa vie. Son absence ne faisait que souligner à quel point elle l'était. Oh, bien sûr, elle avait ses frères et sœurs, Nell, les enfants ! Mais même au sein de sa propre famille, elle avait l'impression d'être à part. Ce n'était qu'avec Caire qu'elle osait être vraiment elle-même. Et laisser libre cours à ses désirs, parce qu'elle savait qu'il les partageait.

Elle se dirigea à pas lents vers sa chambre. Seule. Elle était si seule.

Un peu plus d'une demi-heure après le début de la visite, Tempérance jugea que, tout bien considéré, les choses se passaient plutôt bien.

Le début avait pourtant été quelque peu tumultueux lorsque leurs deux premiers visiteurs — une lady avec une énorme plume plantée dans les cheveux, et un gentleman en perruque noire — s'étaient présentés à la porte un peu avant 17 heures. Joseph Tinbox étant le seul à les avoir entendus frapper, il était allé leur ouvrir, et leur avait déclaré que c'était trop tôt, qu'ils devraient revenir au bon horaire.

Heureusement, Nell était arrivée sur ces entrefaites. Après moult excuses et deux verres de l'excellent punch fourni par M. Saint-John, le couple avait oublié son indignation passagère. Plusieurs gentlemen étaient arrivés ensuite, chacun dans sa voiture, si bien que leurs attelages avaient bouché l'extrémité de Maiden Lane, à la grande curiosité des habitants du quartier. Certains avaient même sorti une chaise dans la rue pour assister au spectacle.

Oui, tout se passait bien. S'il y avait assez de punch, et si Tempérance réussissait à empêcher Winter de se lancer dans une discussion politique, la visite serait un succès.

La jeune femme, tout sourire, serrait la main d'une dame en robe prune qui s'était exclamée à plusieurs reprises sur «ces pauvres petits anges». Elle partait, et malgré ses manières un peu outrées, elle semblait sincèrement émue par ce qu'elle avait vu.

— Qui est-ce ? chuchota Nell à l'oreille de Tempérance, alors que la femme tournait les talons.

— Je ne la connais pas, mais je l'ai trouvée très enthousiaste, répondit Tempérance.

— Non, pas celle-là. *Elle*.

Tempérance jeta un regard dans la rue et vit lady Caire qui remontait Maiden Lane en retenant à grand-peine une grimace de dégoût. Elle portait une riche toilette de brocart bleu et or, totalement inappropriée, et s'appuyait au bras d'un gentleman en redingote lavande. Les voisins rassemblés sur le trottoir se poussaient du coude en la regardant passer. Fort heureusement, M. Saint-John l'avait repérée, aussi l'intercepta-t-il pour lui montrer la façade de l'orphelinat, qui avait bien besoin d'un ravalement. Il ne pourrait toutefois la retenir très longtemps.

— Oh, non ! grommela Tempérance.

— Quoi ? *Quoi ?* chuchota Nell, tout ouïe.

— C'est lady Caire, expliqua Tempérance. Une horrible femme.

Un gloussement dans son dos la fit se retourner. Elle découvrit, à sa grande confusion, qu'elles n'étaient pas seules. Lady Hero, vêtue d'une magnifique, quoique très sobre, robe bleue, se tenait près de la porte. Et elle l'avait manifestement entendue.

— Oh, je suis désolée ! s'excusa Tempérance, qui commença une révérence avant de changer d'avis et de se redresser un peu trop vite. Je... euh, je ne voulais pas...

— Cette femme est bel et bien horrible, confirma lady Hero avec un sourire. Mais je dois reconnaître, à son crédit, l'avoir déjà entendue manifester de la compassion pour les enfants malheureux.

— Vraiment ? fit Tempérance, qui risqua un autre regard dans la rue

— Lady Caire discutait maintenant avec son compagnon. Alors, peut-être s'intéressera-t-elle à notre travail.

— C'est probable, acquiesça lady Hero. Moi aussi, je m'y intéresse, ajouta-t-elle, presque timidement. J'ai été orpheline à l'âge de huit ans, vous savez.

— Je suis désolée. Je l'ignorais.

Lady Hero balaya son embarras d'un revers de main.

— C'est de l'histoire ancienne. Et il y a beaucoup d'autres dames qui compatissent au sort des enfants miséreux.

— Oh ! se contenta de murmurer Tempérance, prise de court.

La vérité, c'est qu'elle n'avait jamais pensé à chercher une bienfaitrice. Depuis le début, elle s'efforçait de trouver quelqu'un comme sir Gilpin — un homme, plutôt âgé et bien sûr fortuné.

Lady Hero lui sourit de nouveau.

— Si vous me faisiez faire le tour du propriétaire ?

— Bien sûr, fit Tempérance.

Winter, qui descendait l'escalier au même instant, lui demanda d'un air soucieux :

— As-tu vu Mary Pentecôte ?

— Pas depuis le début de l'après-midi, répondit Tempérance, avant de se tourner vers Nell.

— Voulez-vous que je la cherche ? s'enquit cette dernière.

— Si ça ne vous ennuie pas, acquiesça Winter.

Nell s'éclipsa aussitôt.

— Vous devez être monsieur Makepeace, devina lady Hero.

— Winter, je te présente lady Hero, intervint Tempérance.

— Très honoré de faire votre connaissance, madame, dit-il en s'inclinant.

— Je disais justement à Mme Dews... commença lady Hero, mais Nell revint sur ces entrefaites, tirant Joseph Tinbox par le bras.

— Répète-leur ce que tu viens de me dire, lui demanda-t-elle. À propos de Mary Pentecôte.

— Elle est sortie, répondit Joseph succinctement. Elle a dit de ne pas s'en faire. Que tout le monde était trop occupé.

Tempérance sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Trop occupé pour quoi ?

— Une dame est venue dire qu'un bébé avait besoin d'être recueilli, expliqua Joseph. Mary est partie avec elle.

Tempérance jeta un coup d'œil dehors. Le ciel s'assombrissait à toute allure, dans moins d'une demi-heure, il ferait nuit.

Juste ciel ! Mary Pentecôte se trouvait quelque part dans Saint-Giles, de nuit, alors qu'un assassin rôdait.

Les derniers rayons du soleil disparaissaient derrière les toits des immeubles tandis que Lazare arpentait les rues de Saint-Giles. Il était près, tout près, de démasquer l'assassin de Marie — il le sentait dans toutes les fibres de son être. Et s'il était revenu une fois de plus hanter le quartier, c'est qu'il savait que la clé de l'énigme se trouvait là, à portée de main, dans ces ruelles mal famées.

Danger ou pas, il savait qu'il lui fallait s'assurer que l'assassin de Marie recevrait le châtement qu'il méritait s'il voulait aller de l'avant avec Tempérance. Car il tenait absolument à revoir la jeune

femme — il avait le sentiment que sinon, il ne survivrait pas.

Mais d'abord, il devait attraper l'assassin de Marie.

À cette fin, il avait essayé trois fois cette semaine de s'entretenir avec Tommy Pett. Le garçon savait forcément quelque chose sur les relations entre Mère Poule et sa sœur. Mais chaque fois que Lazare s'était présenté à l'établissement de Mme Whiteside, bizarrement, Tommy était absent. S'il faisait une nouvelle tentative ce soir, c'était dans l'espoir qu'une visite plus tardive s'avérerait profitable.

Un quart d'heure plus tard, Lazare tournait le coin de Running Man Lane qui abritait l'établissement de Mme Whiteside. Mais alors qu'il approchait, il entendit une agitation et des bruits de voix. Il termina les derniers mètres au pas de course.

Le spectacle qui l'attendait dans la cour était pour le moins inhabituel. Les filles — mais aussi les garçons — qui travaillaient dans le bordel étaient sortis. La plupart étaient munis de chandelles ou de lanternes. Quelques-uns conversaient avec animation, d'autres pleuraient, d'autres encore restaient dans leur coin, silencieux, comme pétrifiés. Au même instant, Pansy sortit de l'immeuble, Jacky, son garde, sur les talons. Lazare se fraya un chemin à travers la foule tandis que Jacky frappait dans ses mains pour appeler au silence.

— La maison a été fouillée de fond en comble, expliqua Pansy, forçant la voix. Personne ne s'y cache. Il n'y a donc rien à craindre. Je vous demande de retourner au travail.

Jacky frappa de nouveau dans ses mains et, à contrecœur, les prostitués des deux sexes réintégrèrent un à un la maison close. Cependant, une femme aux formes généreuses, vêtue de soie pourpre, cala les mains sur ses hanches :

— Et qu'est-ce qui nous assure qu'il n'y a plus de danger, hein ?

Pansy la fusilla du regard.

— Je crois avoir été claire, non ?

Comme Lazare continuait d'avancer, Pansy remarqua sa présence.

— Vous n'êtes pas le bienvenu, lâcha-t-elle.

Il ne se laissa pas démonter. Bienvenu ou pas, il avait l'intuition que ce qui s'était passé ici intéressait son enquête.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Rien qui vous concerne, répliqua Pansy.

Elle tourna les talons et se dirigea vers la maison.

Sans réfléchir, Lazare la saisit à l'épaule avant qu'elle disparaisse à l'intérieur. Jacky se rua aussitôt sur lui. Mais le garde avait la lenteur des grands costauds. Lazare esquiva habilement le coup de poing que l'autre lui destinait, et le cueillit en retour si durement à l'estomac que Jacky tomba à genoux.

Pansy s'affola.

— Arrêtez ! cria-t-elle.

Lazare gardait les poings serrés. Il préférait ne pas sous-estimer Jacky.

— C'est bon, entrez, soupira Pansy.

Jacky se releva, adressa un regard mauvais à Lazare, mais s'effaça pour le laisser passer.

Lazare pénétra à l'intérieur, pas vraiment rassuré. Jacky n'hésiterait pas à le tuer, et seule Pansy pouvait l'empêcher d'attaquer.

Celle-ci les entraîna à l'étage. Quelques catins conversaient encore dans les couloirs, mais en voyant arriver la patronne, elles regagnèrent prestement leurs chambres. Pansy s'arrêta devant une porte, jeta un regard indéchiffrable à Lazare, puis poussa le battant.

Ce fut d'abord l'odeur qui le frappa une puanteur mortifère. Le cadavre qui gisait sur le lit avait été éventré, exactement comme Marie. Lazare s'approcha et reconnut Tommy. Son visage cireux

semblait presque serein malgré la violence faite à son corps.

Lazare se retourna vers Pansy, qui fixait le lit d'un air horrifié. Sentant son regard, elle se détourna abruptement.

— Redescendons, dit-elle. J'ai besoin d'une tasse de thé.

Une fois dans son petit salon, Pansy s'installa sur son fameux fauteuil bas, et fit signe à Lazare de s'asseoir en face d'elle.

— Apporte-nous du thé, Jacky, ordonna-t-elle. Tu peux nous laisser, ajouta-t-elle comme il ne bougeait pas. Lord Caire ne me fera pas de mal.

Jacky grogna, mais quitta la pièce.

— Il a été tué comme Marie et les autres prostituées, attaqua Lazare. Il devait connaître l'assassin.

— Mmm, fit Pansy, l'air songeur.

— Mademoiselle Pansy ?

Elle soupira.

— Oui. Bien sûr qu'il connaissait l'assassin.

Lazare étrécit les yeux.

— Comme vous-même.

— Comme moi, en effet, acquiesça-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Qui est-ce, Pansy ?

La porte se rouvrit au même moment, livrant passage à Jacky qui portait un plateau délicatement ouvragé entre ses grosses paluches.

Pansy lui sourit tandis qu'il déposait le plateau.

— Merci, Jacky. Sois gentil de garder la porte.

Le cerbère jeta un regard méfiant à Lazare et sortit.

Pansy attendit qu'il eût refermé la porte avant de répondre à Lazare :

— C'est la propriétaire de cet établissement. Elle contrôle toute la prostitution dans cette partie de Saint-Giles. Chacun doit lui verser une contribution. Marie avait refusé. Et Tommy, cet imbécile...

Elle secoua la tête, dégoûtée.

— Je crois qu'il a voulu la faire chanter, reprit-elle en se servant une tasse de thé. Elle est venue lui rendre visite ce soir, et elle est repartie en hâte. Tommy devait savoir depuis le début qui avait tué sa sœur, et quand vous avez commencé à poser des questions, il a dû s'imaginer qu'elle le paierait grassement pour qu'il tienne sa langue. Il était beau garçon, mais pas très futé.

Lazare ferma brièvement les yeux.

— Oui est-ce, Pansy ?

— Mère Poule.

Le pouls de Lazare s'emballa. *Enfin !*

— La maquerelle qui tient une taverne clandestine ?

— Ses activités vont bien au-delà. C'est la femme la plus puissante de toute cette partie de St Giles. Et la plus dangereuse. Vous avez vu ce qui est arrivé à Tommy. Et elle a fait ça dans une maison pleine de monde ! Elle est folle furieuse, et elle a décidé de pratiquer la politique de la terre brûlée.

— Mais pourquoi assassiner Marie et les autres prostituées de manière aussi effroyable ?

Pansy haussa les épaules.

— Pour effrayer ses concurrents, ses alliés, ceux qui seraient tentés de lui résister... Tout le monde, en fait.

Lazare fronça les sourcils.

— Vous êtes en danger.

— Elle a déjà dû prévoir de me tuer, en effet, acquiesça Pansy sans la moindre émotion, avant de se décider à goûter à son thé. Mais vous feriez bien d'être sur vos gardes vous aussi. Si elle a éliminé

Tommy, c'est pour l'empêcher de vous parler... ainsi qu'à Mme Dews.

— Mme Dews ? répéta-t-il, alarmé.

— Je ne serais pas étonnée que Mère Poule voie dans Mme Dews une sorte de rivale. Elle ne supporte pas qu'elle recueille des enfants qu'elle-même pourrait vendre ou destiner à la prostitution.

— Vous croyez qu'elle pourrait s'en prendre à elle ?

— Elle a déjà commencé.

— *Quoi ?*

Pansy lui décocha un regard fataliste.

— Tout à l'heure, une fille qui travaille ici a amené une des protégées de Mme Dews. La plus grande.

— Mary Pentecôte ?

— Oui, c'est son nom. Mère Poule l'a emmenée avec elle en partant.

Lazare bondit sur ses pieds.

— Je suis convaincue, ajouta Pansy alors qu'il se précipitait vers la porte, que Mère Poule veut viser Mme Dews à travers cette gamine.

«Ce que vous ressentez, c'est le chagrin d'une disparition, expliqua Meg. Ce chagrin, c'est de l'amour. Et, ajouta-t-elle comme l'oiseau bleu revenait dans la pièce et se posait sur la main du monarque, cela aussi, c'est de l'amour.» «Je ne comprends pas», avoua le roi. «Que ressentez-vous, à présent ?» s'enquit Meg.

Le roi caressa la tête de l'oiseau. «Une grande joie.» «C'est la joie de l'amour, assura Meg avec un sourire. Si vous voulez manifester votre amour à cet oiseau, vous devez lui permettre de s'envoler. En retour, l'oiseau vous témoignera son amour en revenant.»

Tempérance sentit ses jambes se dérober sous elle. «Pas Mary Pentecôte. Pas sa chère petite Mary Pentecôte», se répétait-elle.

Nell glissa le bras autour de sa taille. Lady Hero semblait également s'inquiéter pour elle. M. Saint-John poussa pratiquement lady Caire et son compagnon à l'intérieur, puis, après s'être brièvement entretenu avec Winter, il jeta un regard empreint de gravité à Tempérance avant d'escorter lady Caire à l'étage. Lady Hero leur emboîta le pas, tandis que Winter entraîna Tempérance et Nell dans la cuisine.

Tempérance se laissa choir sur une chaise. Comment retrouver Mary alors qu'ils ignoraient où elle était allée ?

— Nous devons partir à sa recherche, décréta cependant Winter. Quelqu'un sait-il quelle direction elle a prise en sortant ?

C'est alors qu'on cogna à la porte de derrière.

— Tempérance ! C'était la voix de Caire.

La jeune femme bondit de sa chaise et se précipita pour lui ouvrir. À peine eut-il franchi le seuil qu'elle se jeta dans ses bras. Il était si solide, si rassurant. Et il était là alors qu'elle avait plus que jamais besoin de lui.

Il la serra contre lui.

— Ça va ?

— Non. Mary Pentecôte a disparu.

— Je sais. C'est Mère Poule qui l'a enlevée.

— Quoi ?

— J'arrive tout juste de chez Mme Whiteside. Mère Poule est Mme Whiteside. Elle a réussi à attirer Mary Pentecôte là-bas avec la complicité d'une des filles.

— Allons-y tout de suite, déclara Tempérance en s'emparant de sa cape pendue à un crochet.

— Ce n'est pas tout, ajouta Caire en lui prenant le bras. Mère Poule est l'assassin.

Tempérance resta un instant interdite.

— C'est elle qui a tué Marie ? Elle qui a...

Lazare hocha la tête.

— Alors, il est encore plus urgent de retrouver Mary.

— Oui, acquiesça Lazare. Mais il ne faut pas écarter la possibilité d'un piège. Il semblerait que Mère Poule te déteste cordialement.

Winter se raidit.

— Dans ce cas, il ne faut pas que Tempérance y aille.

— Comment ça ? s'insurgea sa sœur. Il s'agit de Mary Pentecôte ! Je ne peux pas l'abandonner dans les griffes de cette femme, piège ou pas.

Winter voulut protester, mais Lazare intervint :

— Je vais accompagner Tempérance et veiller sur elle.

— Vous me promettez de la protéger ?

— Sur ma vie.

— Tu peux emmener mes valets pour t'épauler.

Tous se retournèrent d'un même mouvement. Lady Caire venait de pénétrer dans la cuisine, escortée de son chevalier servant. Deux solides valets les suivaient. Lazare la dévisagea un instant, puis murmura :

— Merci.

Il prit la main de Tempérance, ils sortirent, les deux valets sur leurs talons.

— Pourquoi avoir enlevé Mary Pentecôte ? demanda Tempérance, tandis qu'ils remontaient la rue à grands pas.

— Peut-être a-t-elle voulu simplement se servir d'elle comme appât. Auquel cas, Mary ne court pas de réel danger pour l'instant.

Tempérance frissonna.

— Mais tu dis que Mère Poule me déteste ? C'est ce qu'assure Pansy, expliqua Lazare, et, après une pause, il ajouta : Mère Poule a aussi tué Tommy Pett.

— Oh, Seigneur ! murmura Tempérance.

Elle sentait la panique la gagner. Pourquoi diable n'avait-elle jamais dit à Mary Pentecôte combien elle l'aimait ?

— Mais alors, elle pourrait tuer Mary rien que pour me punir ?

Lazare se contenta de lui étreindre la main en réponse. Le trajet parut durer une éternité, pourtant, à peine un quart d'heure plus tard, ils s'arrêtaient devant la porte de la taverne de Mère Poule.

Lazare fit jaillir la lame de sa canne.

— Reste derrière moi, ordonna-t-il à Tempérance. Et vous, ajouta-t-il à l'intention des deux valets, encadrez-moi.

Tempérance obtempéra et Lazare poussa la porte du pied.

Le spectacle qui les attendait ne manquait pas de piquant. La salle était à peu près déserte, mais les tables et les chaises renversées témoignaient d'une récente bagarre. Du reste, deux corps gisaient au sol — les gardes de Mère Poule. La servante s'était tapie sous une table. Et au centre de la pièce, le fantôme de Saint-Giles pointait sa dague sur la gorge d'un troisième garde. Il leur lança un regard entre les fentes de son masque, mais ne dit mot.

— Je sais pas où elle se trouve ! geignait le garde. Elle s'est enfuie par la porte de derrière en apprenant que vous étiez là.

Une goutte de sang perla comme le fantôme pressait la pointe de sa dague sur le cou du garde.

— Non ! se récria la serveuse. Ne tuez pas Davy !

— Alors dites-nous où est Mère Poule, intervint Lazare d'une voix calme.

— Elle en a après vous, expliqua la serveuse en indiquant Tempérance. Elle a pris la direction de votre orphelinat. Elle a dit qu'elle allait faire en sorte que vous partiez de Saint-Giles une bonne fois pour toutes.

Tempérance échangea un regard perplexe avec Lazare.

— Elle était seule ?

— Non, elle avait une gamine de chez vous avec elle, répondit la serveuse. Maintenant, laissez mon Davy tranquille. Je vous jure qu'elle est pas ici.

— Nous ferions bien de retourner à l'orphelinat sans attendre, déclara Lazare, avant de se tourner vers le fantôme : Vous êtes avec nous ? L'Arlequin acquiesça silencieusement, fit volte-face et sortit en courant.

— Vite ! lança Lazare aux valets, avant de reprendre la main de Tempérance.

La nuit était à présent complètement tombée. La lune apparaissait et disparaissait derrière les nuages mouvants. Le fantôme de Saint-Giles ouvrait la marche sans faire le moindre bruit. Alors qu'ils approchaient de l'orphelinat, Tempérance remarqua une étrange lueur orangée au-dessus des toits. Puis elle sentit une odeur de fumée.

— Juste Ciel ! s'exclama-t-elle.

Ils tournèrent au coin de Maiden Lane, et découvrirent que l'orphelinat était en feu. Durant un instant terrifiant, Tempérance n'entendit rien d'autre qu'un rugissement. Bizarrement, son regard se porta d'abord sur lady Caire, qui se tenait au milieu de la chaussée, la main sur la bouche, les yeux levés vers les étages supérieurs de l'orphelinat. Puis elle entendit de nouveau, le bruit, l'agitation, les cris, le crépitement des flammes. Nell se matérialisa près d'elle et lui secoua le bras. Quelques enfants l'accompagnaient.

— Ils sont sortis ? demanda-t-elle à sa fidèle servante. Tous les enfants sont sortis ?

— Je ne sais pas, répondit Nell.

— Nous devons les compter ! cria Tempérance pour couvrir le tumulte.

Maiden Lane était en plein chaos. Les aristocrates venus visiter l'orphelinat se mêlaient aux habitants du quartier. Tout le monde courait et s'agitait. Une ligne de secours s'était déjà formée : le cordonnier qui habitait à côté de l'orphelinat tendait un seau d'eau à un valet en livrée, qui le passait à la femme du poissonnier, qui le confiait à un lord en perruque, et ainsi de suite. C'était un spectacle singulier.

Winter et Saint-John émergèrent du bâtiment en flammes.

— Winter ! appela Tempérance. Son frère portait un garçonnet dans les bras.

— Je n'en ai pas vu d'autres. Je crois qu'ils sont tous là. Les as-tu comptés ?

Tempérance se tourna vers Nell.

— Vingt-six, annonça celle-ci. Il ne manque que Mary Pentecôte.

Tempérance agrippa le bras de Lazare.

— Où Mère Poule a-t-elle pu l'emmener ?

Mais il regardait l'immeuble en feu.

— Par le Christ !

Tempérance suivit son regard. La silhouette d'une femme en tunique militaire se détachait sur le toit. Le fantôme se faufila à travers la foule et disparut dans l'immeuble qui jouxtait l'orphelinat.

— Qu'a-t-elle fait de Mary Pentecôte ? gémit Tempérance avant d'éclater en sanglots.

Caire marmonna un juron, puis se rua vers l'immeuble en flammes.

Atterrée, Tempérance le vit pénétrer à l'intérieur.

Le rez-de-chaussée était encore accessible, mais à mesure que Lazare gravissait l'escalier, la fumée se faisait plus dense. Il utilisa sa cape pour se protéger la bouche et le nez, mais l'étoffe n'arrêtait qu'à peine la fumée, et il se mit rapidement à tousser. En outre, il n'y voyait presque rien : tout était noyé dans un épais brouillard grisâtre.

— Mary ! appela-t-il, une fois parvenu à l'étage où donnaient les enfants.

La fillette ne se trouvait peut-être même pas dans l'immeuble, auquel cas, il prenait tous ces risques pour rien. Mais le désespoir de Tempérance était tel qu'il n'avait pu se contenter de la regarder sans rien faire. Si Mary Pentecôte était ici, il la sauverait.

L'incendie rugissait à la manière d'une bête sauvage. S'il survivait à cet enfer, songea Lazare, il veillerait à ce que l'orphelinat soit reconstruit plus solidement. Des larmes lui brouillaient la vue et ruisselaient sur ses joues, avant de sécher presque instantanément sous l'effet de la chaleur.

Il gagna l'étage suivant, celui des combles. L'air était à présent irrespirable. Où diable une folle cacherait-elle une enfant ?

Il tourna la poignée de la porte la plus proche. Fermée ! Il l'enfonça d'un coup d'épaule.

— Mary !

Un petit cri étouffé lui répondit.

À moitié aveuglé par la fumée, Lazare s'accroupit et chercha à tâtons autour de lui. Il toucha un petit pied. La fillette était ligotée sur le plancher, à côté du lit. Elle se pelotonna contre lui, et il réalisa qu'elle tenait un petit chat dans les bras. Usant de sa lame, Lazare trancha en hâte les liens qui l'entravaient puis il la souleva et retourna vers l'escalier. Ses poumons le brûlaient. La chaleur devenait intolérable et il avait l'impression que les flammes le léchaient déjà. Il y eut soudain un fracas, et il comprit que l'immeuble était en train de s'effondrer. Le chat s'échappa des bras de la fillette.

Lazare reposa celle-ci sur le sol et la poussa devant lui.

— Cours ! cria-t-il d'une voix enrouée. Cours le plus vite que tu peux !

Il voulut l'encourager encore, mais au même instant le sol se déroba sous ses pieds.

L'orphelinat s'effondrait, alors que Caire et Mary Pentecôte se trouvaient toujours à l'intérieur. Tempérance, horrifiée, vit un pan entier du toit se détacher et tomber dans la rue. Deux silhouettes se découpèrent un instant sur les flammes — la forme cadavérique de Mère Poule et l'ombre furtive du fantôme de Saint-Giles —, puis disparurent. Tempérance n'eut pas la force de se demander ce qui leur était arrivé : toutes ses pensées, tous ses espoirs et toutes ses prières étaient concentrés sur Lazare et Mary Pentecôte.

La foule s'était tue, comme fascinée, tandis que l'incendie se déchaînait. Les seaux d'eau continuaient à passer de main en main, hommes et femmes luttant héroïquement — mais apparemment vainement — contre les flammes.

Il y eut soudain un hurlement, et Tempérance regarda avec détachement le fantôme de Saint-Giles tirer Mère Poule hors du bâtiment, à côté de l'orphelinat. Elle avait beau se débattre comme un beau diable, le fantôme la maîtrisait sans peine. Puis il la poussa vers Saint-John, qui ordonna à deux valets de s'emparer d'elle.

Après quoi, le fantôme s'évanouit dans la foule, sans que personne ait cherché à le retenir.

— Je dois y aller, dit Tempérance sans s'adresser à quelqu'un en particulier. Elle s'avança vers l'immeuble, mais Winter la retint fermement par le bras.

— Laisse-moi y aller, l'implora-t-elle.

Winter avait les larmes aux yeux.

— Non, petite sœur. Je ne peux pas.

— Mais il va mourir, gémit-elle. Il va mourir, et je ne pourrai pas le supporter.

Winter ne répondit rien, même quand Tempérance se laissa tomber à genoux sur le pavé. Son amour allait mourir. Car elle le savait à présent, elle aimait Lazare. C'était du reste étrange : elle avait toujours cru qu'elle tomberait amoureuse d'un homme qui ne verrait que le meilleur d'elle-même. Or Lazare voyait tout : ses qualités, et ses défauts, ses bons et ses mauvais côtés. Et cependant, elle l'aimait.

Mais il était trop tard pour le lui avouer.

Elle pleurait toutes les larmes de son corps lorsqu'une petite silhouette émergea de la fumée. C'était Mary Pentecôte ! Dès qu'elle vit Tempérance, la fillette se précipita vers elle. La jeune femme l'étreignit à lui faire mal, sanglotant et l'embrassant.

— Il est toujours à l'intérieur, fit la petite entre deux quintes de toux. Lord Caire. Il m'a poussée vers la sortie. Mais il est toujours dedans.

À cet instant, il y eut un fracas épouvantable, et la façade de l'immeuble s'écroula.

Le roi Sans-Cœur fut enchanté par la démonstration. Pour récompenser Meg, il lui offrit de lui donner tout ce qu'elle souhaiterait absolument tout. Meg sourit. «Je vous remercie, Majesté, mais je ne désire rien de plus qu'un petit poney et un panier de provisions, car j'aimerais découvrir le vaste monde.»

Le roi en fut très attristé, car il s'était attaché à Meg. Mais il eut beau protester, Meg tint bon. Elle voulait partir dès le lendemain. Cela mit le roi de fort méchante humeur, et il se montra désagréable jusqu'à la fin du dîner. Meg quant à elle demeura joyeuse et ignora les commentaires sarcastiques du roi.

Le festin achevé, elle quitta la salle à manger et laissa le roi seul...

La pluie commença à tomber, d'abord si timidement que Tempérance ne s'en aperçut pas. Puis le feu se mit à siffler, et le ciel s'ouvrit d'un coup, laissant échapper des trombes d'eau qui ricochaient sur les pavés. Les flammes luttèrent contre l'ennemie, de la vapeur d'eau s'élevait du brasier, mais la pluie était la plus forte, et l'incendie perdit de sa puissance.

Au milieu de ce déluge fumant, une silhouette vêtue de noir émergea des décombres, la démarche un peu claudicante.

Tempérance poussa un cri étranglé. C'était Caire ! Elle courut vers lui, glissant sur les pavés trempés, aveuglée par la pluie et les larmes. Comme elle le rejoignait, un chat noir surgit de la cape de Lazare et fila vers Mary Pentecôte.

Caire se mit à tousser.

— Je déteste les chats, dit-il, avant d'attirer Tempérance dans ses bras et de l'embrasser là, sous la pluie, devant tout le monde.

— Je t'aime, murmura la jeune femme entre deux sanglots.

Elle lui touchait le visage et les cheveux de ses mains tremblantes, s'efforçant de se convaincre qu'elle ne rêvait pas, qu'il était bien vivant.

— J'ai cru que tu étais mort. Je ne l'aurais pas supporté. Je serais morte, moi aussi.

— J'aurais traversé les flammes pour te rejoindre, fit-il d'une voix enrouée. Je les ai bel et bien traversées pour toi.

Elle rit, puis il l'embrassa encore. Ses lèvres avaient un goût de fumée et de cendre, mais Tempérance n'avait jamais connu baiser plus merveilleux. Il était vivant.

Vivant.

— Je t'aime, Tempérance Dews, chuchota-t-il à son tour.

Peut-être aurait-il ajouté autre chose, mais quelqu'un se racla la gorge, et il leva les yeux.

— Oui, mère ?

Tempérance tourna la tête. Lady Caire se tenait près d'eux. Son chevalier servant avait ôté sa redingote pour la tendre au-dessus de sa tête afin de protéger sa coiffure, sans grand résultat. La mère de Lazare était trempée et semblait transie de froid.

— Si tu as fini de te donner en spectacle, dit-elle à son fils, les enfants ont besoin qu'on s'occupe d'eux. Et il y a cette folle, dont Godric Saint-John assure qu'elle est à l'origine de l'incendie.

— Votre sollicitude est toujours aussi touchante, commença Caire, avant de grimacer, car Tempérance lui avait tiré l'oreille.

La jeune femme leva les yeux au ciel. Seigneur, ces aristocrates se conduisaient parfois stupidement !

— Ta mère était très inquiète pour toi, fit-elle valoir.

Caire haussa un sourcil.

— Je t'aime, Lazare, déclara lady Caire d'une voix ferme. Tu es mon fils. Et ce n'est pas parce que je ne manifeste pas bruyamment mon amour que je ne t'aime pas.

Lazare la fixait sans réagir, et il serait probablement resté un moment dans cet état d'hébétude si Tempérance ne lui avait de nouveau tiré l'oreille.

Il baissa les yeux sur la jeune femme qui, de toute évidence, attendait qu'il réponde à sa mère.

Caire se pencha pour embrasser cette dernière timidement.

— Ma chère mère, une femme avisée m'a dit un jour que ce n'était pas parce que l'amour ne s'exprimait pas qu'il n'existait pas.

Les yeux de lady Caire s'embruèrent de larmes.

— Cela signifie-t-il que tu m'aimes aussi ?

Lazare esquissa un sourire.

— Un bon fils ne doit-il pas aimer sa mère ?

— Je croyais que tu ne m'écoutais jamais.

— Chacun de vos mots est gravé dans mon cœur, murmura Lazare.

Lady Caire ferma brièvement les yeux, comme si elle venait de recevoir une bénédiction.

— Bien, fit-elle en les rouvrant brusquement. Qu'allons-nous faire de tous ces enfants ?

Le feu était à peu près éteint, désormais, mais il ne restait plus grand-chose du bâtiment. Et il fallait loger vingt-sept enfants.

— Ils pourraient peut-être s'installer chez moi, suggéra Caire. Sa mère eut un rire narquois.

— Chez un célibataire ? Certainement pas. Je vais en accueillir la plus grande partie.

— Et je trouverai de la place pour les autres, intervint lady Hero, qui les avait rejoints. Mon frère est à la campagne pour quelques mois, et sa maison de Londres n'est pas occupée.

— Oh, merci ! s'exclama Tempérance, que tant de générosité stupéfiait.

— J'aiderai pour les petits, proposa Mary Pentecôte, avant d'ajouter, les yeux baissés : Enfin, jusqu'à ce que je sois en apprentissage.

Tempérance lui caressa affectueusement les cheveux.

— Que dirais-tu de rester avec nous aussi longtemps que tu le souhaiteras ?

Le visage de la fillette s'illumina.

— Oh, ça me plairait tellement, madame !

— Parfait, dit Tempérance, en ravalant des larmes d'émotion.

— Quand nous aurons mis les enfants à l'abri, j'aimerais discuter avec vous de la reconstruction de l'orphelinat, déclara lady Hero.

— Moi aussi, renchérit lady Caire.

L'espace d'un instant, les deux femmes se jaugèrent du regard.

— En plus grand ? suggéra lady Hero.

— Bien sûr, approuva lady Caire.

— Avec une salle de jeux pour les enfants ?

— Évidemment, répliqua lady Caire avant de sourire.

Les deux femmes semblaient avoir conclu une sorte de pacte.

— Merci, répéta Tempérance, qui flottait sur un nuage.

— Te voilà bien, lui souffla Caire à l'oreille. Avec ma mère et la sœur d'un duc pour veiller sur tes bonnes œuvres !

Mais elle ignora sa taquinerie. L'orphelinat était sauvé !

— Si tu n'y vois pas d'objection, ajouta-t-il plus sérieusement, j'aimerais moi aussi apporter ma contribution.

— Avec plaisir. Nous serons très honorés de te compter parmi nos bienfaiteurs.

Il lui donna un rapide baiser, puis soupira.

— Dans l’immédiat, je dois m’occuper de ça, reprit-il en désignant Mère Poule, toujours aux mains des deux valets. Tu m’attends ici ?

Tempérance lui sourit.

— Non.

— Si vous voulez bien nous excuser ? fit-il à l’adresse des deux ladies.

— Mais certainement, répondit lady Hero. Du reste, nous devons organiser la répartition de ces enfants, ajouta-t-elle avec un regard interrogateur à lady Caire. Celle-ci hocha la tête, et elles partirent retrouver Nell quasiment bras dessus, bras dessous.

Caire feignit de réprimer un frisson.

— À elles deux, elles vont faire des étincelles.

— C’est précisément ce dont nous avons besoin, se félicita Tempérance.

Lazare lui entoura les épaules du bras et ils rejoignirent Saint-John.

— Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? demanda celui-ci. Pourquoi cette femme a-t-elle incendié l’orphelinat ?

Caire lui résuma les derniers développements, et Saint-John proposa de la remettre lui-même aux autorités, ce qu’il accepta volontiers.

— Viens, dit ensuite Caire à Tempérance. Tu es mouillée, et tu as froid. Moi aussi, du reste. Je t’emmène chez moi.

— Mais, Winter... commença la jeune femme en regardant son frère qui commençait à regrouper les enfants.

Ce dernier dut sentir son regard, car il lui fit signe et la rejoignit.

— Je vais m’occuper des garçons, expliqua-t-il. Ils s’installeront chez le duc de Wakefield, et je dormirai là-bas pour les surveiller.

— Je vais t’aider, proposa Tempérance.

— Ce n’est pas nécessaire. Nous sommes largement assez, entre les domestiques de lady Hero, ceux de lady Caire, Nell et moi.

— J’emmène Tempérance chez moi, annonça Caire à Winter. Elle pourra y prendre un bain chaud.

Contre toute attente, Winter lui tendit la main.

— Merci, fit-il. Lazare la lui serra fermement.

— Vous n’avez pas à me remercier.

Winter jeta un regard à sa sœur, puis murmura :

— Prenez soin d’elle.

— Vous pouvez compter sur moi, répondit Caire.

Winter embrassa sa sœur et retourna auprès des enfants.

— À présent, trouvons-nous un fiacre, décréta Lazare. Bon sang ! J’ai oublié de remercier Saint-John pour avoir capturé Mère Poule.

— Ce n’est pas lui, c’est le fantôme de Saint-Giles, expliqua Tempérance.

— Quoi ? Devant tout le monde ?

— Oui. Il l’a confiée ensuite à Saint-John, et il s’en est allé. Je crois que nous étions tous trop stupéfaits pour chercher à le retenir.

Lazare secoua la tête, dépité.

— J’aurais voulu être là. J’aimerais beaucoup savoir qui se cache derrière ce masque.

Tempérance glissa le bras autour de sa taille tandis qu’ils se mettaient en route.

— Ce mystère-là devra attendre une autre fois, décida-t-elle.

Tempérance se serait sans doute endormie dans la voiture si elle n’avait été aussi nerveuse. Elle avait avoué à Lazare qu’elle l’aimait, mais cela ne lui suffisait pas — elle voulait le lui prouver.

Aussi, dès qu'ils furent chez lui, elle lui prit la main et l'entraîna à l'étage.

— J'empeste la fumée, protesta-t-il tandis qu'ils gravissaient les marches.

— Je m'en moque. J'ai failli te perdre, je te rappelle.

Son cœur battait si violemment qu'elle craignait de défaillir. Elle avait droit à une seconde chance.

Doux Jésus ! Caire lui octroyait une seconde chance. Il n'était pas question de la gâcher.

Elle referma soigneusement la porte de la chambre et se tint devant lui.

— Je veux... non, j'ai *besoin* de te montrer à quel point je t'aime, commença-t-elle. J'ai réfléchi toute la semaine à ce que tu m'as dit. Que tu croyais que je m'humiliais volontairement en faisant l'amour avec toi.

Il voulut répliquer, mais elle posa l'index sur ses lèvres pour l'en empêcher.

— Laisse-moi faire, s'il te plaît. Elle fit courir son doigt sur sa joue, puis plus bas, le long de son cou.

Lazare s'était raidi. Tempérance savait qu'il souffrait, mais elle voulait lui montrer qu'une caresse — surtout si elle venait d'elle — n'était pas nécessairement douloureuse.

— J'aimerais trouver un moyen de te toucher sans que cela te cause la moindre souffrance, expliqua-t-elle.

Il secoua la tête.

— Ça n'a pas d'importance, murmura-t-il.

— Pour moi, cela en a.

Elle lui ôta sa cape et son manteau, les déposa, le défit de son gilet, puis entreprit de lui déboutonner sa chemise. Cette fois, elle le sentit frissonner au contact de ses doigts. L'espace d'un instant, son courage faillit l'abandonner. Ne risquait-elle pas d'accroître ses souffrances en l'obligeant à se soumettre à cet exercice ?

— Ne sois pas déçue si ça ne réussit pas, lui dit-il. Cela ne m'empêchera pas de t'aimer.

Tempérance était si émue qu'elle en avait les larmes aux yeux. Un vêtement après l'autre, elle le dénuda entièrement, dans un silence complet. Et c'est d'une main tremblante qu'elle lui retira enfin son caleçon — qui dissimulait à grand-peine son érection.

Après quoi, elle recula d'un pas pour l'admirer.

Il était sculptural. Un véritable athlète.

— Dis-moi si je vais trop loin, souffla-t-elle. Si tu as mal et si tu veux que j'arrête.

— Je te dirai, assura-t-il, le regard confiant.

Les mains à plat sur son torse, elle le poussa doucement vers le lit, l'obligea à s'allonger. Puis elle alla fouiller dans sa commode et revint avec une poignée de cravates.

Il écarquilla brièvement les yeux, mais ne protesta pas.

Tempérance lui attacha d'abord les poignets aux montants du lit, puis les chevilles, en veillant à ce que les nœuds soient assez lâches pour qu'il puisse se libérer s'il le souhaitait.

Elle utilisa la dernière cravate pour lui bander les yeux.

— Tout va bien ? s'enquit-elle.

— Oui.

Elle commença à se déshabiller lentement, consciente que ce petit jeu l'excitait au plus haut point, puis elle s'approcha du lit, et posa l'index sur l'un de ses tétons. Il retint visiblement sa respiration, mais ne dit pas un mot.

— Je t'aime, chuchota-t-elle.

Et elle se mit à dessiner des petits cercles concentriques autour de son téton.

— Je crois que je t'ai aimé dès le premier soir, quand tu t'es introduit chez moi par effraction.

Elle se pencha, donna quelques petits coups de langue sur son téton, puis grimpa sur le lit et se plaça à califourchon sur lui.

— À moins que ce ne soit lorsque tu m’as parlé si crûment, dans ta voiture, la première fois que nous sommes sortis dans Saint-Giles, reprit-elle en ondulant doucement sur lui. Tu t’en souviens ?

— Ou... oui.

Elle le sentait frémir, savait qu’il n’était pas à son aise, mais elle continua cependant.

— Tes paroles m’avaient à la fois excitée et gênée, avoua-t-elle. Tu m’ouvrais la porte d’un monde entièrement nouveau. Un monde dans lequel je pourrais être libre. Et je veux que toi aussi, tu sois libre.

Elle s’accroupit entre ses cuisses et entreprit de le caresser de la langue. Il ne frémissait plus, mais chaque fois qu’elle levait les yeux, elle le voyait agripper avec force les montants du lit.

Elle se redressa, grimpa sur lui et, refermant la main sur sa virilité, elle s’en pénétra avec un gémissement de bonheur auquel Lazare fit écho.

— Je t’aime, murmura-t-elle avant de commencer à onduler doucement du bassin.

Entre baisers et caresses, ils chevauchèrent ensemble la vague de plaisir, et basculèrent de concert dans l’abîme de l’extase.

— C’est encore douloureux quand je te touche ? voulut savoir Tempérance, un peu plus tard ce soir-là.

Ils avaient pris un bain, dîné, refait l’amour, et étaient à présent étendus sur le lit. Tempérance avait roulé sur le flanc et caressait d’une main paresseuse le torse de Lazare.

— Non, répondit-il. Je crois que tu m’as guéri. Ça me picote un peu, mais ce n’est plus douloureux. C’est même plutôt agréable, en fait.

La jeune femme était au comble du bonheur, pourtant elle demanda d’un air sérieux :

— Tu es sûr ? Peut-être devrions-nous tester davantage ton endurance ?

Il esquissa un sourire taquin.

— Est-ce un défi, madame Dews ?

— Peut-être.

— Alors, j’espère ne pas te décevoir, répliqua-t-il. Je veux ne jamais te décevoir, ajouta-t-il, soudain grave.

— Il n’y a aucun risque, le rassura Tempérance.

Il ferma les yeux.

— Je ne pense pas être le genre d’homme que tu aurais choisi spontanément. Je suis égoïste et vaniteux — je ne ressemble en rien aux membres de ta famille. Je ne te mérite pas, Tempérance, mais peu importe. Tu m’as avoué que tu m’aimais, il n’est pas question que je te laisse changer d’avis.

— Tu as tort de penser que je ne t’aurais pas choisi, souffla-t-elle en lui caressant les cheveux. Tu es exactement l’homme que je désire et dont j’ai besoin. Tu es honnête, fort, courageux et tu me rends brave. Grâce à toi, je m’accepte enfin telle que je suis. Je t’aime, Lazare.

— Dans ce cas, épouse-moi.

Tempérance laissa échapper un petit cri de surprise.

— Mais... et ta mère ?

Il haussa les sourcils.

— Que vient faire ma mère dans l’histoire ?

— Je ne suis pas une aristocrate. Loin de là. Je crains que ta mère — et toute la bonne société avec elle — ne désapprouve notre union. Je n’avais déjà pas grand-chose, mais depuis l’incendie, je ne possède plus rien à part les vêtements que je porte.

— Ce n’est pas tout à fait exact, répliqua-t-il. Tu as un très joli piano.

— Un piano ?

— Oui. Je l'avais commandé pour te l'offrir, et comme il ne t'a pas encore été livré — il ne l'a pas été, n'est-ce pas ?

— Non.

— Donc, tu as un piano. C'est bien suffisant pour m'épouser.

— Mais c'est toi qui as payé ce piano ! fit valoir Tempérance, qui ne put cependant s'empêcher de sourire.

Un piano ? Lazare se prétendait égoïste, mais elle n'avait jamais reçu un aussi merveilleux présent.

— Peu importe de savoir qui l'a payé, madame Dews. Le fait est qu'il t'appartient. Quant à la bonne société, elle peut aller se faire pendre.

— Et ta mère ?

— Ma mère sera ravie que je me décide enfin à me marier.

— Mais...

— Veux-tu m'épouser, madame Dews ? coupa-t-il. Et m'épargner une existence solitaire et dépourvue d'affection ?

— Je veux bien t'épouser, à condition que tu m'épargnes une existence sans joie, uniquement faite de devoir.

Il l'embrassa avec ardeur avant de murmurer :

— Alors tu es d'accord pour m'épouser, ma douce ?

— Oui ! fit-elle en riant. Je vais t'épouser et t'aimer jusqu'à la fin de nos jours, milord Caire.

Épilogue

Une année avait passé, durant laquelle le roi était devenu de plus en plus morose. Il avait renvoyé ses courtisans les uns après les autres pour ne plus garder auprès de lui qu'une poignée de fidèles. Il s'était aussi lassé de ses belles concubines, qu'il avait congédiées en pleurs. Il passait des heures, seul sur son grand trône d'or, à se demander pourquoi il était dans cet état. Il n'avait d'autre compagnie que l'oiseau bleu, mais un oiseau ne peut ni parler, ni rire, ni sourire.

Un beau jour, on frappa à la porte de la salle du trône, et quand le roi répondit d'entrer, qui croyez-vous qui apparut ? Meg. Le roi se redressa vivement. «Ou étais-tu ?» «Oh, à droite et à gauche, ici et là, un peu partout dans le vaste monde, répondit Meg avec entrain. Je me suis bien amusée.» «Alors tu vas bientôt repartir, je suppose ?» demanda le roi. «Peut-être, peut-être pas, répondit Meg en s'asseyant à ses pieds. Comment vous êtes-vous senti durant mon absence ?» «Perdu. Vide», répondit le roi. «Et maintenant que je suis de retour ?» «Heureux ! Joyeux !» s'exclama le roi, avant de soulever Meg et de la déposer sur ses genoux pour l'embrasser.

«Savez-vous ce que vous ressentez ?» demanda Meg dans un souffle. «De l'amour», répondit le roi sans hésiter. Et il ajouta. «Un amour sincère et éternel, ma douce Meg. Veux-tu être ma reine ?» «Oh oui ! acquiesça-t-elle. Car je vous ai aimé au premier regard. Marions-nous, nous serons très heureux.»

Et c'est ce qu'ils firent.

Trois semaines plus tard...

Les réveils étaient les plus difficiles, avait découvert Silence, qui ne se trouvait jamais de raison de se lever. Alors elle demeurait allongée dans son lit, les yeux rivés au plafond. William était en mer depuis quatre semaines, et elle n'avait toujours pas reçu la moindre lettre. Ce n'était pas si extraordinaire en soi, mais Silence avait l'intuition qu'il ne lui écrirait pas une seule fois durant sa longue traversée. Concord ne lui parlait plus. Et Asa avait de nouveau disparu.

Certes, Tempérance était heureuse de l'avoir auprès d'elle pour l'aider à préparer son mariage. Mais le bonheur de sa sœur et de lord Caire contrastait si cruellement avec la tristesse de sa propre situation que Silence ne pouvait s'empêcher de les envier. Et elle se détestait d'être ainsi jalouse.

Par deux fois, Winter était venu lui demander de l'aider à s'occuper des enfants de l'orphelinat, mais...

Quelqu'un avait frappé à la porte.

Qui cela pouvait-il être ? Silence n'attendait personne. Elle se recroquevilla sous les couvertures. Si c'était encore Winter, elle n'avait aucune envie de le voir. Elle ferait donc comme si elle n'était pas là.

C'est alors qu'elle entendit une espèce de miaulement.

Elle se leva et gagna la porte qu'elle entrouvrit prudemment. Il n'y avait personne. Du moins le crut-elle avant d'entendre à nouveau le miaulement. Baissant les yeux, elle se rendit compte que ce n'était pas un chat qui émettait ce bruit, mais un bébé qui reposait dans un panier. Elle le regarda, il la regarda en retour, puis il contracta son petit visage, qui s'empourpra. Silence n'était pas experte en bébés, mais elle savait quand l'un d'eux était sur le point de brailler.

Elle se dépêcha de ramasser le panier et referma la porte. Puis elle prit le bébé — qui s'avéra être une fille dans ses bras. Inspectant le panier, elle découvrit un vieux médaillon d'argent en forme de

cœur. Il contenait un morceau de papier sur lequel était écrit : *darling*. À part cela, aucun indice ne permettait d'établir l'identité de l'enfant.

— Pourquoi quelqu'un abandonnerait-il un bébé à ma porte ? s'interrogea Silence à haute voix.

Peut-être parce que son infortunée mère était au courant de ses liens avec l'orphelinat de Saint-Giles ?

— Bon, décréta Silence, le mieux serait de t'emmener auprès de Winter. Et puisque c'est moi qui t'ai trouvée, c'est aussi à moi que revient l'honneur de te baptiser.

Le bébé écarquilla les yeux comme s'il l'interrogeait du regard.

— Tu t'appelleras Mary Darling, déclara Silence avec un sourire.



Created with Writer2ePub
by Luca Calcinai